



128
NOVEMBRE 1890

LA DAME DE MONSOREAU

DRAME EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

Traduit de l'ÉTANG DE BEAUGÉ, Poëme

PAR

ALEXANDRE DUMAS ET AUGUSTE MAQUET

REPRÉSENTÉS, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 10 NOVEMBRE 1890

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

CHICOT
HENRI III
Bussy
MONSOREAU
LE DUC D'ANJOU
SAINT-LUC
BARON DE MÉRIDOR
NICOLAS DAVID
GORENFLOT
LA HURIÈRE
BONHOMME
LE DUC DE MAYENNE
LE DUC DE GUISE
QUELUS
DE NANCY
AURILLY
MAUGIRON

MM. MÉLIERE
CANTILLAN
LACERONNIÈRE
BESSIL
FAILLÉ
L. LEROT
LAURE
MACARRETT
VERNET
HOSTER
SCOTY
DOHAY
PORTIS
ASTORIS
RICHER
DEGOSSE
CONSTANT

ANTRAGUET
SCHOMBERG
MONSIEUR DE LORRAINE
LIVAROT
D'EPERON
RIBERAC
UN HUISSIER
UN ECUYER
DEUX VALETS
DIANE
LA DUCHESSE
MADAME DE SAINT-LUC
GERTRUDE

COURTÈS
BESIER
MASTIS
LAYRANGE
DECHENIS
LOYER
MERCIER
BORRAC
FOULON
BERRAY
M^{lle} LUTHER-PRAIL
FRÉAULT
DEPODOL
MILLA

Représ. — Endossement, au Théâtre de l'Ambigu, pour le rôle de M. Alex. Arty, chef d'orchestre, et pour la mise en scène (scénographie), à M. Nansen, souffleur.

— Tous droits réservés —

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Une salle basse du château de Beaupré, en Anjou; bois sculptés; tentures de cuir d'Espagne; lourdes tapisseries. Portes à gauche et à droite. A gauche, au fond, par-dessus une porte, dominant sur un vestibule de laud par des arcs voûtés. Au fond, large fenêtre à trois vantaux vitrés, donnant sur l'étang de Beaupré. Entrée d'alcôve morte. Fin d'acte.

SCÈNE PREMIÈRE AURILLY, VALETS à l'écart.

Cet appartement est-il prêt? Le feu dans les deux cheminées?... bien! A-t-on enlevé partout les verrous et fermures intérieures?... bien! Maintenant, retenez ceci : Une personne va venir occuper cet appartement; si quelqu'un de

vous cherche à voir et à connaître cette personne, le caillou il serait possible que vous entendissiez du bruit, des cris... Prenez garde! car celui de vous qui répondrait soit à un signal, soit à un cri venant de cet appartement, celui-là sera regardé comme traître, et, pour les traîtres, il y a mieux qu'un cabot dans la justice de monseigneur le duc d'Anjou!

(Les Valets s'écartent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, UN ECUYER.
L'ECUYER.

Maître Aurilly, on entend le pas des chevaux sur la chaussée.

AURILLY.

C'est bien! Vous m'avez tout compris... Qu'on n'entende plus un souffle, qu'on ne distingue plus une ombre dans le château, jusqu'à l'arrivée de monseigneur! Allez!

(Les Valets se retirent.)

L'ÉCUYER, entrant.
Maître Aurilly, la lièvre s'arrête devant le perron du château. J'en vois descendre...

AURILLY.
C'est bon! Retirez-vous... chez moi, et n'en dites rien que si j'appelle.

[L'Écuyer sort, Aurilly se suit et ferme la porte.]

SCÈNE III

DIANE, un HOMME MASQUÉ, puis GERTRUDE.

Je ne ferai plus un pas, si vous ne répondez à mes questions! [L'homme lui dégage le voile.] Ou suis-je?...
[L'homme lui répond rien.]

GERTRUDE.
Du calme, mademoiselle; nous voici probablement arrivées où l'on voulait nous conduire, et nous allons trouver à qui parler.

[Personne ne répond, l'homme sort.]

DIANE, étonnée, et alarmée.

Oh!...

GERTRUDE.
Eh bien! il est parti!... Il ferme la porte!... Ah! par exemple!

Je meurs d'effroi!

GERTRUDE.
Ah! mais, je vais me fâcher, à la fin! Attendez!... [Elle va frapper à la porte, en criant.] Monsieur!... Holà! Au secours! au secours! [L'homme ne répond rien.]

Gertrude, prends garde!

GERTRUDE.
Bah! mademoiselle, il faut en finir! [Elle frappe avec fureur.] Au meurtre! au feu!

On vient.

GERTRUDE.
J'en étais bien sûre! [Aurilly et Aurilly.] Encore un masqué!

SCÈNE IV

LES MÉNAGES, AURILLY, masqué.

Monsieur, je suis la baronne Diane, l'unique enfant du baron de Méridor, le compagnon d'armes du roi François premier. Sonnez-nous si bien de chez mon père, que l'on nie méconnaître ou qu'on ose m'offenser?... Je me rendais au château du Lude, chez une parente. Pourquoi vos gens ont-ils arrêté ma lièvre? Pourquoi m'a-t-on déshonoré de mon chemin? De quel droit les cavaliers qui m'ont amenée ici ont-ils maltraité et chassé mes serviteurs? Qui sont ces misérables, et, qu'étes-vous, vous-même? Où suis-je ici?... où suis-je?

Chez vous, madame!

Voilà une raillerie!...

Donnez-moi commandement, madame. Il vous suffira de frapper avec le marteau de cette porte, pour faire accourir à vos ordres un serviteur qui ne quittera point ce vestibule.

On nous garde à vue!

Enfin, que veut-on faire de moi?

Vous traiter comme une reine!

SCÈNE V

DIANE, GERTRUDE.

J'aimerais mieux des menaces! Gertrude, tu ne dis plus rien!

Ah! mademoiselle, nous sommes tombées dans un piège!

Dont il n'est pas difficile de deviner l'auteur!

Monsieur le comte de Monsoreau?

Qui serait-ce, si ce n'est lui?... Depuis que je le connais, je connais le malheur!

Mais, mademoiselle, monsieur de Monsoreau n'avait pas besoin de vous enlever, puisqu'il peut vous lui faire enlever à Méridor, puisqu'il vous a demandés à votre père, et que votre père ne vous a point refusés!

Oui; mais j'ai refusé, moi!

Vous avez eu tort, peut-être.

Qu'en sais-tu? Voudrais-tu nier l'implicite épouvante que me saisi quand, pour la première fois, j'entendis prononcer à Méridor ce nom de Monsoreau? Présentement sans doute, puisque je m'étais pas encore aperçu le comte. Et depuis que je l'ai vu, sais-tu pourquoi tout mon cœur se glace quand il s'approche de moi, quand je sens s'élever sur moi son regard avide et fureur?... Non, tu ne le sais pas. Gertrude? eh bien, tu vas le savoir. Te souviens-tu du jour où nos hôtes nous rapportèrent au château, mourants, évanouis?

Si je m'en souviens! Monsieur le baron faillit expirer de douleur en vous voyant si pâle, et pourtant vous n'étiez qu'un peu lasse, un peu effrayée de vous être égarée dans le bois, si je m'en souviens!... C'était le jour où monsieur de Monsoreau chassa pour la première fois dans la forêt de Beaugé.

Eh bien, oui! Monsieur le duc d'Anjou venait de l'envoyer dans cette province qu'il administrait en son nom. Jusque-là, j'avais vécu bien heureuse à Méridor, au milieu de mes fleurs, de mes bruits et de mes églises isolées de mon vieux père, et rendant cet amour à tout ce qui m'enlourait, aux oiseaux du ciel, aux fleurs des bois. Tout m'aimait ainsi, et ma biche Daphné quittait ses bailliers profonds pour venir manger dans ma main. Un matin, j'entendis le cor et l'aboi des chiens dans les forêts voisines. C'était, comme tu l'as dit, la première chasse du nouveau gouverneur. Curieuse, je cours jusqu'à la grille du parc, et j'aperçois Daphné poursuivie, hâlée, derrière elle, toute la meute, et, au même instant, un cavalier, animant son cheval noir, rapide comme la tempête; c'était monsieur de Monsoreau qui chassait la pauvre Daphné! Je criai: à Grâce!... à Grâce!... à Grâce!... et il était passé sans m'entendre!

Ah!

Pour interrompre cette poursuite qui me déchirait le cœur, j'essayai de remonter le comte ou l'un de ses vassaux. J'avançai à travers bois, guidée par les bruits de la chasse. Parfois j'entendais, toujours lointain, la malheureuse Daphné déjà lasse. Une fois, elle passa près de moi en braissant tristement, comme pour me dire adieu. J'avançai, nimbant ma lorgnette, appelant, lorsque enfin, je me trouvai dans l'allée de vieux chênes qui conduit au château de M. le duc d'Anjou, au bord du vaste étang de Beaugé. Je repris haleine, j'écoutai. Tout à coup gronda un tourbillon d'aboiements, de fanfares et de cris... la chasse revenait; et, de l'autre côté de la nappe laumaise, la biche bondit hors du bois, se jeta dans l'eau comme pour venir à moi. Je la regardais, les larmes aux yeux, les bras tendus. Elle nageait de toutes ses forces, au milieu des chiens prêts à la saisir. M. de Monsoreau parut alors à la lisière du bois et sauta à bas de son cheval. Sans doute il m'avait vue, il m'avait entendue supplier, car il courut à un bateau dont il détacha rapidement l'amarré; il allait sauver ma pauvre Daphné! Déjà il la touchait, écartant ses énormes fardes, quand soudain je vis briller un éclat: il avait tiré son content de chasse. L'éclair disparut avec la lune, qui se plongea tout entière dans le cœur du pauvre animal. Daphné poussa un gémissement lugubre, et gisa morte dans l'eau rouge de son sang! Moi, je suis toujours pas pour fuir cet horrible spectacle, et j'allai tomber évanouie dans les bruyères, où je fus trouvée le soir par nos gens. Ah! Gertrude, depuis ce jour, chaque fois que j'ai revu le comte, — appelle-moi hiazza, inique et folle, — il y avait, entre lui et moi, ce cri, ce sang, cette agonie!

Mais, mademoiselle, il ignorait que la pauvre Daphné fût votre favorite; et ce qu'il a fait, tout chasseur le fait comme lui, sans crime.

Où... peut-être.

Le comte vous aime trop, il vous respecte trop pour risquer de se faire mépriser et haïr. Une violence, vous ne la lui pardonnez pas; un enlèvement, à quel bout?... Ne suis-je pas là pour vous défendre?

Bonne Gertrude!... Cependant cette violence, ce rapit, nous ne pouvons les contester, et ils ont un auteur.

GERTRUDE.
Voulez-vous connaître mon idée, mademoiselle?

Parle.

Vous avez été invitée, avec votre père, à Angers, il y a un mois, à cette fête que donna M. de Monsoreau à M. le duc d'Anjou, frère de notre roi Henri trois.

Une bien splendide fête!

Où se trouvaient réunies toute la noblesse de la province, où vous fîtes bien regardée, bien admirée!

Oui, je me souviens d'un regard opiniâtre qui pesa étrangement sur moi toute la soirée.

Qui donc?

Continue.

Monsieur de Monsoreau est un peu jaloux, c'est naturel, puisqu'il vous aime. Monsieur de Monsoreau, dis-je, eut le lendemain, avec monsieur de Méridieu, votre père, un long entretien, d'où monsieur le baron sortit assez préoccupé.

C'est vrai.

A la suite de cet entretien, votre père décida précipitamment votre départ pour la terre du Lude.

Tu as raison.

Eh bien, mademoiselle, j'en conclus que vous sûrez, à cette fête, produisit une impression trop vive sur quelque seigneur du voisinage; que monsieur le comte s'en sera aperçu, et que, craignant une rivalité dangereuse pour lui, dangereuse pour vous peut-être, il aura conseillé à votre père de vous éloigner de Méridieu. Voilà pourquoi nous allions ce soir au Lude; voilà pourquoi aussi des hommes masqués ont arrêté la litière, chassé vos gens, et pourquoi nous sommes ici.

Chez ce rival de monsieur de Monsoreau! chez un homme capable d'un guet-apens si lâche! Mais, en vérité, Gertrude, rien n'est effrayant comme la supposition. Où sommes-nous?... il faut le savoir.

Patience! ne perdez pas la tête! Et d'abord, mademoiselle a-t-elle remarqué que, pour venir dans cette chambre, nous avons monté que cinq marches?

Oui.

Donc, nous sommes au rez-de-châssée, en sorte que si ces fenêtres...

Si ces fenêtres ne sont pas grillées, venez-tu dire?

Et si mademoiselle a du courage...

Si j'en ai tu verrai!

Chut!... Ah! il y a une autre chambre là. Attendez! (vis y porte le flambeau. — Diane cherche à ouvrir les volets de la chambre.) Laissez-moi faire.

(Une porte. — On aperçoit le passage sous un ruisseau d'abord, puis, s'éclaircissant, l'escalier.)

Pas de grilles!

Oui, mais de l'eau qui baigne les murs.

De l'eau! un étang immense!... Oh! mais, je me reconnais, c'est l'étang de Beaugé.

Nous sommes donc au château?

Nous sommes chez monsieur le duc d'Anjou!

Eh bien, mademoiselle?

Eh bien, Gertrude! l'homme dont le regard sinistre, dont l'attention dévorante m'ont torturée pendant toute la fête, c'était le duc d'Anjou!

Oh!

Le tyran redouté de toute la province, le sombre déhanché au pile viange, le frère tout-puissant du roi, qui a peur de ses complots et de ses crimes!

Silence! silence!...

Mais nous sommes dans sa maison, en son pouvoir. C'est lui qui a tendu ce piège infernal! Gertrude, il faut sortir d'ici!

C'est tout ce que je demande; mais comment?

Ici, une chambre sans issue... ici, leurs espions, leurs gardes... là...

La mort!

La mort, c'est souvent le salut!... Il me semble à présent que les murs me menacent, que des yeux de flamme me surveillent, je ne puis plus penser, je ne respire plus, j'ai peur! Enfermons-nous! enfermons-nous!

Nien! pas un verrou! pas une clef! Ils ont tout prévu, mademoiselle!

O mon père! mon bon père! tu me défendrais!

Et dire qu'on est femme! qu'on n'a pas la force qu'on n'est rien!... Il y a là-bas, tenes, à cent toises, un luteau dans les saules, je le vois; si j'étais homme, je l'aurais choisi pour refuge!

Oh! mon Dieu!

Qu'avez-vous?

Je suis éblouie, je suis laide!

Mais quoi donc?

Il me semble que je vois se lever ce luteau.

Oui, il marche.

Il avance!

Et ces ombres qui se meuvent sur la façade du toit... des amis, peut-être!

Où le prince!

Il ne se cacherait pas ainsi. Voyez comme cette harque cherche l'obscurité, voyez comme ces autres se glissent insidieusement dans les roseaux, sous les tulipes.

Un cheval a henné.

Oh! la lune se cache, je ne vois plus rien!

Moi, j'entends l'aviron!

Tout prêt!

Ferme cette fenêtre!

Gertrude!

Qu'y a-t-il?

Mon nom!

Qui donc est là?

SCÈNE VI

LES MÊMES, MONSOREAU
MONSOREAU, penché sur le balcon.

Un ami!

Monsieur de Monsoreau!

Lui!

Ne m'attendiez-vous pas, mademoiselle, puisqu'il s'agit de votre bonheur!

CERVIOUX, lui & Diane.

Voyez-vous!

MONSOREAU.

On vient de m'apprendre, à Méridor, la trahison dont vous êtes victime. Des ravisseurs inconnus vous enlevaient : j'ai couru, je les ai poursuivis, j'ai retrouvé vos traces. Ne craignez plus rien, mademoiselle, me voici!

DIANE.

Je vous suis reconnaissante, monsieur.

MONSOREAU.

Donnez-moi vos ordres, mademoiselle, j'ai en bas une barque; dans le bois, j'ai de bons serviteurs avec mes meilleurs chevaux. Nul ne m'a vu, nul ne me soupçonne. Ne perdons pas de temps, partons!

DIANE.

Où me conduisez-vous?

MONSOREAU.

A Méridor!

DIANE.

Chez mon père?

MONSOREAU.

Vous pouvez l'embrasser dans trois heures!

DIANE.

Oh! monsieur, si vous dites vrai!

MONSOREAU.

Êtes-vous prête?

DIANE, hésitant.

Monsieur!

MONSOREAU.

Les instants sont précieux... Le prince n'est pas au château, mais demain, peut-être, il arrivera. Fuir au grand jour, impossible! Et, le prince une fois arrivé, je ne pourrai plus rien pour vous, que risquer en vain ma vie, comme je la risque en ce moment avec l'espoir de vous sauver.

DIANE.

Vous risquez votre vie?

MONSOREAU.

Sans doute, puisque le prince m'appelle son ami, et que je le trahis pour vous! S'il pouvait soupçonner que je suis tel, il me ferait assassiner demain!

CERVIOUX.

Ah! mademoiselle, croyez-le!

DIANE, à elle-même.

Le secours me fait peur autant que le danger!

MONSOREAU.

Est-ce par faiblesse que vous hésitez? est-ce par défiance?... J'espérais mieux de mon dévouement.

DIANE.

Vous venez de Méridor, dites-vous, averti, envoyé par mon père... comment n'est-il pas venu avec vous?

MONSOREAU.

Ici! cher Son Altesse! j'aurais souffert qu'il s'exposât ainsi! Passe pour moi... mais votre père...

DIANE.

Mais il pouvait m'écrire... une ligne de lui m'eût persuadé... je vous suivais! (Monsieur lire par un mouvement rapide une lettre de son poignard.) Il a écrit, n'est-ce pas?... donnez!

(Elle tend la main.)

MONSOREAU, qui a retenu et retient la lettre.

Non, mademoiselle, il n'a pas écrit!... Pourrait-il croire qu'un ami dévoué, un libérateur, vous fût à ce point suspect.

CERVIOUX.

Écoutez des pas!... on vient!

DIANE.

Monsieur le comte!...

MONSOREAU.

(On frappe.)

Je suis perdu, et sans vous sauver!

CERVIOUX.

(On frappe.)

Ici, monsieur, ici!

(Elle se cache dans la chambre voisine. On frappe toujours. Diane tremble devant.)

LES MÊMES, MONSOREAU, comte; AURILLY, marquis.

CERVIOUX, valet.

Quoi?... qu'y a-t-il?

AURILLY, montrant une lettre.

Mademoiselle!...

DIANE.

De quelle part venez-vous?

AURILLY.

Prenez la peine de lire.

DIANE.

Je ne finsi pas cette lettre sans savoir de qui elle vient. Je la refuse.

(Aurilly pose la lettre sur le comte devant Diane et sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MONSOREAU se met.

CERVIOUX, valet.

« A la belle Diane de Méridor. »

DIANE.

Jette dehors ce papier.

MONSOREAU.

Lisez-le, lisez-le, mademoiselle, au contraire!

(CervioUX se précipite pour l'empêcher et le duc se livre.)

DIANE, seule.

« Un malheureux prince, éperdu d'amour, vous a offensée, et veut obtenir sa grâce. Ce soir même, à dix heures, il viendra la demander à vos pieds. »

MONSOREAU.

Ce soir!...

CERVIOUX.

A dix heures!...

(On entend ouvrir l'entrée de chambre.)

MONSOREAU.

Neuf heures trois quarts sonnent à Beaupré, et le duc est très-exact, mademoiselle, à ses rendez-vous d'amour!

DIANE.

Ah! quelle torture!

MONSOREAU.

Et pour Diane de Méridor, qui est si belle, il est capable de devancer l'heure. Tenez, voyez-vous ces lumières à travers le bois?

CERVIOUX.

C'est vrai!

MONSOREAU.

Les flambeaux de son escorte!

CERVIOUX.

Mademoiselle! mademoiselle! je vous en supplie...

DIANE, immobile.

Je voudrais fuir, impossible!

(On entend son valet, un valet de chambre l'appeler.)

MONSOREAU.

Le duc entre au château; une minute encore, il sera trop tard!

(Il place son meuble devant la porte.)

DIANE.

A moi, Gertrude! à moi!

CERVIOUX.

Me voici! me voici!

(Elle se précipite et l'entraîne vers la balustrade.)

MONSOREAU, jetant le voile dans l'escalier.

Son voile! ils le croient morte, cela vaut mieux ainsi!

(Il disparaît à son tour.)

SCÈNE IX

AURILLY, frappant au dehors.

Ouvrez! ouvrez! da craignez rien, c'est monseigneur! (La porte est débloquée. Aurilly ouvre par l'autre porte, et, un valet parvenu, pas de lui, mais, un valet dans la chambre voisine, puis dérange le meuble. Entrent des valets avec des flambeaux, puis le duc.) Personne, monseigneur! (Il sort et se retire aussitôt.) Disparu!

LE DUC, entrant, et regardant au balcon.

Son voile flottant sur l'eau! morte! morte!

(Il se débâte dans l'escalier.)

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

Un grand cabinet, vitré; à l'entrée de l'escalier de Coeur-Bien. Portes au fond, à gauche et à droite. L'ameublement splendide.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUGIRON, puis SCHOMBURG, SAINT-LUC,

et QUÉLUS.

SCHOMBURG, entrant avec Saint-Luc.

Ah! mon cher Saint-Luc, tes noces sont magnifiques; mais, suis-tu, Saint-Luc, quand je vois un homme se marier, c'est plus fort que moi, j'étouffe!

SAINT-LUC.

Pauvre Schomburg! dans ce cabinet tu vas pouvoir respirer... (Apparurent Maugiron.) Tiens! tu es déjà tel, Maugiron!

MAUGIRON.

Où! je me suis sauté... La mariée est trop belle! et j'attends ici Quéfus, qui est aux prises avec monsieur de Brianac, ton beau-père.

QUÉLUS, entrant.

Ah! messieurs, quel beau-père!... (Apparurent Saint-Luc.) Pardon,

mon brave Saint-Luc, mais voilà sept fois que ce cher monsieur de Brissac me demande si le roi viendra honorer de sa présence... Est-ce qu'on sait jamais si la roi viendra ou si le roi ne viendra pas!

SCÈNE II

LES MÈRES, JEANNE.

JEANNE, entrant.

Comment! le roi ne viendra pas! Mais, messieurs, on m'a promis le roi!

SAINT-LUC.

C'est vrai, mes amis, rassurez madame de Saint-Luc.

QUÉLOS.

Ai-je dit « le roi », « madame? » la langue m'a fourché; nous parlons de monsieur le duc d'Anjou, et je disais: « J'espère qu'il ne viendra pas! »

JEANNE.

Mais on m'a promis aussi monsieur le duc d'Anjou.

SAINT-LUC, bas.

Ma chère Jeanne!

JEANNE.

Pourquoi ne le verrait-on pas?

QUÉLOS.

Parce que, madame, nous n'avons sporcu tci norun Angevin.

SCORNEEGE.

Dieu merci!

JEANNE, doucement.

Dieu merci!

SAINT-LUC, lui faisant signe.

Hum! hum!

QUÉLOS.

Madame de Saint-Luc, qui nous arrive de son couvent toute fraîche et toute charmante, ne connaît pas encore les habitudes de la cour angevine. Sachez, madame, que monsieur le duc d'Anjou ne fait jamais un pas sans éclaireurs, sans une petite avant-garde de sûres, de coupe-bourse et de coupe-jarrets!

JEANNE.

Oh!...

QUÉLOS.

Un Anagnon, un Ribérac, un Livarot ou un Bussy quelconque.

JEANNE.

Louis de Clermont, seigneur de Bussy, un coupe-jarret!

SAINT-LUC, à Jeanne.

Qu'ils vont rire!

QUÉLOS, gravement.

Pas le moins du monde. Ainsi, madame, comme on n'aperçoit pas ici monsieur de Bussy, le tranche-montagne, il est certain qu'on n'apercevra pas monsieur d'Anjou.

JEANNE.

Il est encore temps!

SAINT-LUC, bas à Jeanne.

Taisez-vous donc!

JEANNE.

Hein?

QUÉLOS.

Plait-il?

SAINT-LUC, à Jeanne.

Madame de Saint-Luc se plaint du temps!

JEANNE.

La chaleur ici... le neige dehors!

SCORNEEGE.

Il ne fait jamais beau les jours de noces.

SAINT-LUC.

Voilà mon beau-père qui se dirige de ce côté.

QUÉLOS.

Il veut peut-être savoir si le roi honorer...

SAINT-LUC, avec ironie.

Il cherche quelqu'un.

QUÉLOS.

Moi, peut-être!

SAINT-LUC.

Il se pourrait bien.

QUÉLOS, à Jeanne.

Sauve qui peut!

SAINT-LUC.

Vous nous quittez?

QUÉLOS, à Saint-Luc.

Cela ferait huit fois; mon ami... nous reviendrons! (aux autres.)

Vite!...

JEANNE.

[Ils sortent précipitamment.]

Mais ils sont fous, tous ces gens-là!

SAINT-LUC.

Enfin, nous voilà seuls!

SCÈNE III

JEANNE, SAINT-LUC.

JEANNE.

Mais, vous me mettez à la torture; qu'y a-t-il?

SAINT-LUC.

Ce qu'il y a, ma Jeanne adorée... c'est que vous voulez changer nos noces en noces de Pithou: on va s'y égorger ma chère!

JEANNE.

Eh! pourquoi cela, Dieu du ciel!...

SAINT-LUC.

Comment! vous souhaitez de voir ici le roi, et avec le roi, monsieur le duc d'Anjou!... Mais c'est le feu et l'eau que vous appelez chez nous... la conflagration et le dégoût!

JEANNE.

Deux frères!

SAINT-LUC.

Nom! deux fils de Catherine de Médicis!... Ah! ma belle comtesse, c'est toute une éducation que je vais avoir à faire.

JEANNE.

Faites, monsieur, faites!

SAINT-LUC.

Vous soutenez monsieur d'Anjou et monsieur du Bussy, imprudent! devant les amis du roi! Mais, Jeanne, notre roi n'a d'autres héritiers que François, son frère, et François voudrait hériter tout de suite... Il en résulte qu'Heuri a peur de François, et que François exécute Henri, c'est clair!

JEANNE.

Trop clair!

SAINT-LUC.

Maintenant les amis d'Henri veulent qu'il vive et qu'il règne... oui, mais les amis de François ne le veulent pas, pour que François règne à son tour. Comment faire?

JEANNE.

C'est épouvantable! Et l'on souffre cela?

SAINT-LUC.

Oh! que non! Il y a là quelqu'un qui veille!

JEANNE.

À la bonne heure!

SAINT-LUC.

Quelqu'un qui ne veut ni d'Henri, ni de François!

JEANNE.

Parce que?

SAINT-LUC.

Parce qu'il veut régner lui-même.

JEANNE.

Qui donc?

SAINT-LUC.

Trois têtes bien distinctes et bien unies, comme celles d'écaille. L'une préside aux armées, et s'appelle Henri de Guise; la seconde, aux conseils, c'est Mayenne; la troisième, à la religion, c'est le cardinal de Lorraine. Je ne compte pas certaine petite tête de rechange, tête de vipère, leur sœur, madame de Montpensier, la plus dangereuse de toutes... Eh bien! roi, frère du roi, Guise en trois ou quatre têtes, chacun a son parti, son but, son intrigue; chacun conspire et lance sur ses rivaux sa petite armée de conspirateurs. A eux tous, ils sont partout, ils occupent tout. Vous d'ouvrez pas les yeux, vous n'ouvrez pas la bouche que l'un d'eux ne vous voie, ne vous entende. Êtes-vous pour l'un, vous avez contre vous tous les autres. Aussi, ma Jeanne bien-aimée, soyez sans regarder, parlez sans rien dire, craignez tout, souriez à tout, mentez toujours et ne soyez que d'un parti, du côté, et n'aimez que vous, et moi, qui tremble même ici, en vous disant à l'oreille que je vous aime!

JEANNE.

Que! voilà la cour!

SAINT-LUC.

Notre cour, oui!

JEANNE.

Voilà le bonheur que vous me réservez!

SAINT-LUC.

Oh! patience! Si vous sachiez ce qu'il m'a fallu d'efforts et d'adresse pour conquérir un commencement de liberté! pour échapper à l'amitié du roi! Oh! Jeanne, le roi est très-jaloux de ses amitiés! Il n'a pas vu mon mariage avec plaisir, un mariage qui le privait d'un ami, lui qui en a si peu! Il pourrait bien nous garder racornés... Croyez-moi, effaçons-nous, tâchons qu'on nous oublie, et cherchons tout bas, bien bas, un moyen de vivre uniquement l'un pour l'autre.

JEANNE.

Je l'ai trouvé, moi : allons à Méridor.

SAINT-LUC.

Qu'est-ce que Méridor?

JEANNE.

Le contraire de la cour; des bois... des fleurs... le ciel... une amie, belle, adorable, un trésor; une chère Diane, la compagne de mon enfance, Diane et son vieux père, le bon seigneur Augustin, qui nous apprit ses deux sœurs... Oh! les jours enchanterés que j'ai passés à Méridor! Ce matin, à la chapelle, vous m'avez vue pleurer et vous me demandiez pourquoi ces larmes... c'est que je pensais à Diane absente et à la promesse que nous avions échangée de ne pas nous marier l'une sans l'autre. Elle n'est pas ici; c'est le seul bonheur qui manque à mon plus heureux jour!

SAINT-LUC.

Que ne l'avez-vous fait venir?

JEANNE.

J'ai écrit... mais pas de réponse... C'est si loin, l'Anjou! et nous nous sommes mariés si vite!

SAINT-LUC.

Ma le reproches-vous?

JEANNE.

Non! mais, maintenant que je connais le sort qui nous attend ici, vous comprenez si je veux aller à Méridor! Tenez, partons!

SAINT-LUC.

Comment! partons... et la noce, et la cour, et le roi?

JEANNE.

Allez-vous me refuser la première grâce que je vous demande?

SAINT-LUC.

Oh! non! non!... cependant...

JEANNE.

Méridor! Méridor! Méridor!

SAINT-LUC, à Jeanne.

Eh bien!... oui... demain!

JEANNE.

Demain?... cette nuit! tout de suite!

SCÈNE IV

LES MÉNAGES, ANTRAGUET, LIVAROT, RIBERAC.

ANTRAGUET.

Aux genoux de sa femme!... mes compliments!

SAINT-LUC.

Antraquet! les Angevins!

JEANNE.

Les Angevins!

ANTRAGUET, à Saint-Luc.

Faites-nous l'honneur, comte, de nous présenter à madame la comtesse.

SAINT-LUC, à Jeanne.

Monsieur le marquis d'Antraquet, monsieur de Livarot, monsieur de Ribérac, dont vous regrettiez l'absence tout à l'heure, comtesse. (A part.) Pourvu que les autres se reviennent pas!

JEANNE.

Ces messieurs voudraient peut-être saluer mon père?

ANTRAGUET.

Nous avons en cet honneur, madame, et monsieur de Brissac a demandé à plusieurs reprises...

SAINT-LUC.

Si le roi viendrait.

ANTRAGUET.

Précisément; mais c'est peu probable... le roi de marche jamais sans une escouade de certains gens que nous ne voyons pas ici.

RIBERAC.

Dieu merci!

SAINT-LUC, à Jeanne.

Eh bien!

JEANNE, inquiète.

Où? où?

ANTRAGUET.

Mais monsieur le duc d'Anjou va venir.

SAINT-LUC, à part.

Peste! (Haut.) Son Altesse nous comble.

ANTRAGUET.

Son Altesse a daigné rendre-vous à Busuy, qui est arrivé sans doute.

SAINT-LUC.

Pas encore! (A part.) Quelles gens reviennent!... (Haut.) Nous pourrions aller voir ensemble, voulez-vous?

ANTRAGUET.

Allons!

JEANNE, à Saint-Luc.

Tâches de les perdre.

(A part, montrant sa femme et les Angevins, qui se retirent à la porte qu'il barre, comme qu'il n'est de parer à R. de Brissac.)

SCÈNE V

LES MÉNAGES, QUÉLUS, puis SCHOMBERG et MAUGIRON.

QUÉLUS, à part.

Où, monsieur de Brissac, où, le roi viendra.

SAINT-LUC.

Bon!

ANTRAGUET, voyant Quelus.

Ah! ah!

il viendra d'autant plus volontiers qu'il n'y a que de bons Français ici: pas un Angevin!

ANTRAGUET, RIBERAC et LIVAROT.

Pielt-il?

SAINT-LUC.

Aie!

QUÉLUS, les apercevant.

Oh! oh!

ANTRAGUET, à Saint-Luc.

Vous êtes entendus, monsieur de Saint-Luc?

SAINT-LUC, gravement.

Quel donc?

ANTRAGUET.

Ce que monsieur vient de dire des Angevins!...

QUÉLUS.

Là bien, après?

JEANNE, effrayée, suppliante.

Monsieur du Quéfus!...

QUÉLUS.

Oh! madame!...

SCHOMBERG et MAUGIRON, qui viennent d'entrer.

Que veulent ces messieurs de l'Anjou?

ANTRAGUET, les voyant.

A la bonne heure! nous aurons chacun le nôtre.

SAINT-LUC.

Messieurs! messieurs!

JEANNE.

Messieurs!

SAINT-LUC.

Devant une femme!

(Bruit, murmures de dehors qui annoncent la présence de Raï.)

SCÈNE VI

LES MÉNAGES, LE ROI à une porte latérale, CHICOT à l'autre.

COGNETTE, PAGAS au fond de la galerie.

LE ROI.

Qu'y a-t-il, messieurs?

CHICOT, prenant le pose du roi.

Messieurs, qu'y a-t-il...?

LE ROI.

Deux rois ici, maître Chicot!... Pourquoi cette mauvaise plaisanterie?

CHICOT.

Ecoute, Henriquet: je vais faire le roi, tu vas faire Chicot. Je vais trôner, tu vas danser. Je vais écouter toutes les fadeuses et tous les mensonges de ces messieurs; toi, pendant ce temps-là, tu t'amuseras, pauvre roi!

LE ROI.

Tu es raison... je veux t'amuser, m'amuser beaucoup!

Entendez-vous, monsieur de Saint-Luc?

SAINT-LUC.

Sire!... (A part.) Il est furieux!

LE ROI, passant devant Jeanne qui lui fait profondément.

Madame de Saint-Luc!...

SAINT-LUC.

Oui, sire!

LE ROI, d'un ton sec.

Vous êtes charmante, madame.

(Il prend sa couronne.)

JEANNE, à Saint-Luc.

Que dites-vous de la rancune du roi?... Le roi trouve que je suis charmante!

SAINT-LUC.

Eh! tant pis!

(Il veut s'emparer.)

Vous me laissez?

JEANNE.

SAINT-LUC.

Ne me regardez pas comme cela, au nom du ciel, ma chère. Vous voyez bien que le roi sourit toujours: il médite quelques mauvais tours.

LE ROI, approchant.

Saint-Luc!

Siref

SAINT-LUC, s'empresse.

LE ROI.

T'offrirai-je de ces pastilles ? (Sour-tout revenue.) Écoute donc, en prenant là dedans... attends-tu ? Le roi se fâche.

SCÈNE VII

Les Mêmes, CHICOT sur le suif.

CHICOT.

Oui, j'ai fait des ordonnances somptueuses, mais si elles ne suffisent pas, j'en ferai d'autres, j'en ferai encore, j'en ferai toujours ; si elles ne sont pas bonnes, au moins elles seront nombreuses. Corne du Belzébuth !... Monsieur de Bussy ?

LE ROI.

Que dit-il de Bussy ? (Sour-tout se débale.)

VOIS se débale.

Bussy ! Bussy ! Bussy d'Amboise... Bussy !

JEANNE.

Monsieur de Bussy !

SAINT-LUC.

Il nous manquait celui-là !
(Se voit des pages magnifiquement s'en venir et se place devant le gîte.)

Six pages !

QUELUS.

Comme le roi !

(Bussy paraît.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, BUSSY, chuchote le roi.

CHICOT.

Là là, monsieur de Bussy, regardez-vous donc ! ne voyez-vous pas que je suis le vrai Henri ?... ne distinguez-vous pas le roi de son bouffon ?

BUSSY, se red.

Sire.

LE ROI, s'adresse.

Le roi vous appelle, monsieur.

LE ROI.

(Il lui montre le dos.)

Ab !... (Se retournant à Chicot.) Pardon, sire ! je confondais !

LE ROI, se retournant.

Que dit-il ?

SAINT-LUC.

Rien, sire, absolument rien.

CHICOT, à Bussy.

Monsieur, vous empiétez sur mes prérogatives ! Vous vous ruinez en pages ! Quel ! du drap d'or à ces marouffes, et à vous, un collier, un Clermont, presque un prince, du simple velours noir !

BUSSY, tenant la Mignotte qui se recroque sans cesse.

Sire ! quand on vit dans un temps où les marouffes sont vêtus comme des princes, il est de bon goût qu'un prince, pour se distinguer, s'habille comme les marouffes !

QUELUS, s'adresse, MARCISSE.

Mordieu ! Margrebréut Sengdieu !

LE ROI.

L'insolent !

CHICOT, à Bussy.

Quais !... pour qui dites-vous cela : est-ce pour mes amis ou pour ceux de mon frère ?

BUSSY.

Pour quironque voudra s'en fâcher, sire.

QUELUS, s'adresse.

Eh bien, monsieur...

SAINT-LUC, le réprimande.

Au nom du ciel, mademoiselle, attends.

QUELUS.

Eh ! attends toi-même. Qui nous attaque, touche ou roi.

LE ROI, s'adresse.

Québus, taissez-vous.

BUSSY, à ses amis.

Laissez-moi faire, vous allez voir.

SAINT-LUC, à part.

A l'autre, maintenant. (A Bussy.) Monsieur de Bussy !

BUSSY, à Saint-Luc.

Vous désirez une explication de ce que je viens de dire ?

SAINT-LUC.

Je ne désire rien que vous saluez en vous remerciant, avec madame de Saint-Luc, du bonheur que votre présence fait à notre maison.

BUSSY, s'adresse.

Excusez-moi, madame... Rien ici ne pourra me faire perdre le respect qui vous est dû.

LE ROI, à ses amis.

Saint-Luc le provoque. Mais je ne veux pas qu'il se fâsse

luer, pourtant, même le jour de ses nocces ! Va, Québus... non, pas toi ; tu es trop mauvaise tête. Va, Margireon, non, toi non plus.

CHICOT, à part.

Pauvre roi ! (A Bussy.) A quel songes-vous, comte de Bussy ! on dirait que vous perdez la tête ; ne voyez-vous pas mon frère qui entre, mon frère François, le maître que vous avez choisi... il n'est pas bien, c'est vrai, mais enfin, vous l'avez choisi, tait pas pour vous.

SCÈNE IX

Les Mêmes, LE DUC D'ANJOU, qui sort en dernier motif.

LE DUC, se red.

Sire, on peut trouver plaisant qu'un bouffon insulte à tort et à travers des gentilshommes vos serviteurs et les miens, mais qu'il s'attaque à moi, à un fils de France, c'est autre chose ! je ne le supporterai pas.

CHICOT, se red.

Répondez, Chicot, je vous y autorise.

LE ROI.

Mon frère, vous êtes trop susceptible. Notre aïeul François premier était Triboulet. Henri duc, notre père, riait de voir Brusquet aux prises avec le marchand du Sire. Moi, je pardonne beaucoup à Chicot, parce qu'il m'aime un peu. Ne méprisez pas, François... il est gentilhomme ; il a été recueilli orphelin et honorablement élevé chez un de vos Angevins, un Méridor, vieille race royale...

LE DUC, à part.

Méridor !

JEANNE.

Méridor !

LE ROI.

Et puis Chicot ne se laisserait peut-être pas mépriser, même d'un prince. Il tire rudement l'épée.

LE ROI.

Pas contre moi, je suppose. Il ne l'a pas tiré contre monsieur de Mayenne, qui l'a fait bâtonner ; ni même contre l'avocat Nicolas David, qui touait le bâton.

LE ROI.

François, vous avez la mémoire cruelle !

CHICOT.

Eh bien ! quel, Chicot ? on vous rappelle que vous avez été battu... que vous avez reçu quarante-neuf coups de bâton... melions cinquante. Mais ce n'est pas votre faute ; cela peut arriver à tout le monde. Tenez, voilà monsieur de Bussy, un brave, un superbe : demandez-lui ce qu'il dirait si, un soir, surpris chez sa maîtresse par un rival, par un prince jaloux, il se voyait déshonoré sous les bâtons de douze portefaix et d'un avocat normand... Répondez, Bussy, que diriez-vous ?

BUSSY.

Que le prince est un misérable et un lâche, et qu'il s'est déshonoré lui-même : voilà ce que je dirais.

CHICOT.

Bien, et ça feriez-vous ?

BUSSY.

Je ne sais pas, mais, le lendemain, ce prince-là m'aurait payé la dette !

CHICOT.

Le lendemain !... Oh ! monsieur de Bussy, que vous faites mal les affaires ! Chicot n'a pas réglé son compte le lendemain, lui, oh ! que non pas ! il a laissé courir les intérêts. Or, voilà sept années de cela, dont une basetille ; à dis du cent, ce qui est le taux légal, le taux auquel le roi emprunte tous les jours, sept ans pour que les intérêts doublent le capital. Il en résulte que les cinquante coups d'étrivières distribués à Chicot, et qui ont tiré de son corps une pinte de sang, s'élèvent aujourd'hui à cent coups et à deux pintes pour chacun de ses débiteurs, de telle façon que monsieur de Mayenne, tout gros qu'il est, et Nicolas David, si long qu'il puisse être, n'ont plus assez de peau ni assez de sang pour payer Chicot, et vont être réduits quelque jour, à lui faire banqueroute, en exprimant vers le quatre-vingt-huitième ou le quatre-vingt-dixième coup de trique.

BUSSY.

(Rire.)

Pas si fou !

LE ROI, se red.

Que dites-vous de cette arithmétique ?

LE DUC.

Admirable, sire... Monsieur Chicot est un perfectionniste. Aussi, maintenant, n'est-ce plus de l'estime que nous aurons pour lui, c'est du fanatisme.

CHICOT, se red.

(Rire.)

Vrai ? On va l'aimer... un peu, ce pauvre Chicot ?

On va l'adorer.

LE DUC.

CHICOT.

Où quelle jolie petite cour nous aurons ! Tous agneaux belaut ensemble... Eh bien, je n'ai pas beaucoup les Angevins, et ils me le rendaient bien... mais, puisque nous voilà revenues à l'âge d'or, corne de Beisbuthi on va voir couler le lait et le miel dans les rues de Paris. Mon frère, n'a sont vos amis, que je les adore... Monsieur de Busuy, je commence par vous ! ventre de biche !

RUSSET, railleur.

Sire !... que de bontés !

CHICOT.

Je ne vous ai jamais rien donné... Non. Eh bien ! j'ai eu tort. Il y a eu ce moment vacance d'une des grandes charges de ma couronne : la charge de grand veneur...

LE DUC, à part.

Que dit-il ?

LE ROI, à Chicot.

Laissez-moi écouter.

CHICOT, à Busuy.

Où ! je sais que vous en avez eue, Busuy, et que mon frère vous a promis de me la demander pour vous. (Revenant de France.) C'est tout simple, vous êtes son plus fidèle serviteur, son meilleur ami, sa perle.

LE DUC, à lui-même.

Le traître !

CHICOT.

Vous êtes un gentilhomme accompli, un parfait seigneur, le brave par excellence, je vous fais grand veneur.

LE DUC, ému.

Misérable !

CHICOT, profondément, au Duc.

Où ! ne me remerciez pas. (Au Duc, bas.) Si tu ne profites pas de cela pour les brouiller à mort, tu n'es pas le fils de ta mère !

(Il s'éloigne.)

LE DUC, à part.

Pris dans un piège !

LE ROI.

Mon frère, un peu d'indulgence. Chicot croyait vous faire plaisir. Il ne peut pas savoir que ce matin vous m'avez demandé la charge pour un autre.

RUSSET.

Pour un autre !...

LE DUC, à Busuy.

Je te dirai... je t'expliquerai...

RUSSET.

Insultez monseigneur...

LE ROI.

Ce nouveau grand veneur, messieurs, le protégé de mon frère, est naturellement un Angevin, qui s'appelle... Comment s'appelle-t-il donc, François, jamais je ne parviens à me rappeler ce nom-là ?

LE DUC.

Oh !... (au roi.) Monsieur le comte de Monsoreau, sire.

CHICOT, se fiant.

Monsoreau ?

QUÉLUS.

Monsoreau ? Qu'est-ce que cela ?

RUSSET.

Monsoreau...

TOUS.

Monsoreau ?

LE ROI.

Quand nous le présenterez-vous, François, pour qu'on le voie, au moins, puisqu'on ne le connaît pas ?

LE DUC.

Sire, accordez-lui quelques jours ; monsieur de Monsoreau est en Anjou, dans ses terres, je n'ai pu l'instruire encore de la faveur dont il est l'objet.

QUÉLUS, au roi.

Cette belle charge à un ennemi ! quelle fante, sire !

LE ROI.

Monsoreau ou Busuy, qu'importe ! C'est toujours un Angevin : ne vois-tu pas qu'ils sont mes maîtres ?

QUÉLUS.

Raison de plus pour nous de vous en délivrer, de les détruire, à commencer par le plus odieux de tous.

LE ROI.

Ce Busuy ! Ah ! si tu le peux, sans trop de risques... Eh bien... (Rue bas.) carte blanche.

QUÉLUS.

Entends-tu, Maugiron ?

Entends-tu, Schomberg ?

MAUGIRON.

LE DUC, à Busuy.

Busuy, écoute-moi, je t'en prie.

(Pour la scène traitée.)

CHICOT, qui a vu le fond.

Bien.

SAINT-LUC, au roi.

Sire, on attend Votre Majesté...

(Rempart de lui.)

CHICOT.

Henriquet... allons danser !

LE DUC.

Fou maudit !

LE ROI.

Venez, François !

LE DUC.

Voilà !

SCÈNE X

(Il sortent.)

QUÉLUS, SCHOMBERG, MAUGIRON, D'O. à gauche ; BUSUY, RIBÉRA, LIVAROT, ANTRAGUET, à droite.

Busuy, on compte là-bas.

RUSSET.

Quelque nouvelle pommade ?

ANTRAGUET.

Les mignons nous attendent.

RUSSET.

Attendez-les.

QUÉLUS, à ses amis.

C'est convenu ! (aux.) Que voulez-vous, messieurs, il faut songer à partir en chasse ; le roi a un caprice : il veut que demain, à son déjeuner, on lui serve une belle venaison... quelque chose de haut goût... une hure de sanglier, par exemple !

MAUGIRON.

Avec une fraise à l'italienne.

SCOMBERG.

Dans le genre de...

(Il regarde Busuy.)

RUSSET, s'approchant gravement.

De celle-ci, peut-être ?

(Il montre sa fraise.)

QUÉLUS.

A peu près, monsieur de Busuy.

RUSSET.

En vérité, il fait bien froid... Cela vous gercera le peau, et puis, le sanglier, c'est rude.

MAUGIRON.

Nous aurons des gants fourrés pour toucher l'animal.

RIBÉRA.

Nan chasses-vous qu'un ?

QUÉLUS.

Nous en chasserons autant qu'il y en aura.

(Busuy, Livarot, Antraguët s'approchent.)

RUSSET.

Bah ! ils ne sont que quatre : un seul leur suffira.

TOUS LES MIGNONS.

Insolent !

(On se remue vers un signe de Quélus.)

ANTRAGUET, à Busuy.

Mais...

QUÉLUS, à Busuy.

Busuy !...

RUSSET.

Un seul !... (Aux Mignons.) Comment chasses-vous, messieurs ?

QUÉLUS.

A l'effort... Est-ce que vous êtes des nôtres ?

RUSSET.

Comment arranger cela ? L'affaire, cette nuit, chez mon usurier, au faubourg Saint-Antoine.

MAUGIRON.

Un quartier bien décent.

SCOMBERG.

Où l'on égorge.

RUSSET.

Vrai ? ma foi, je ne le connais pas. Aidez-moi un peu... quel chemin me conseillez-vous de prendre ?

QUÉLUS.

Oh ! mon Dieu, les quais jusqu'au Grand-Châtelet, la rue de la Tixeranderie, la Grève et la rue Saint-Antoine jusqu'à l'hôtel des Tournelles, et la Bastille.

RUSSET.

Voilà mon itinéraire parfait, je ne m'en écarte ni d'une ligne... Vous n'avez rien de plus à me dire, messieurs ?

QUÉLUS, méchant.
Absolument rien.
BUSSY, à l'écouter.
Pas de provocation, je ne comprends plus...
SCHOMBERG.
Bon voyage, monsieur le comte.
BUSSY.
Il n'y a rien à faire avec ces gens-là.
QUÉLUS.
Le voilà prévenu... c'est son affaire... arrangeons la nôtre.
SIÈS JAC, à Bussy.
C'est égal, tu as tort de sortir seul.
BUSSY.
Bah!
LIVASOT.
Nous le suivrons.
BUSSY.
Je vous le défends, ou je vous charge!
SIECHAC.
Ne te fâche pas.
ANTRAQUET.
Le duc te cherche.
BUSSY.
Et moi je le fuis.

(Le Duc paraît. Ils rient et rient.)

SCÈNE XI
LE DUC, les voyant partir, puis AURILLY.

LE DUC.
On ne m'aime pas, mais bientôt on me craindra!
AURILLY.
Monsieur!
LE DUC.
Aurilly?... Eh bien?
AURILLY.
Pensez-vous toujours à cette femme que vous avez remarquée l'autre soir à l'église Sainte-Catherine?
LE DUC.
Si j'y pense!... Il m'a semblé voir le fantôme de cette belle Diane que j'ai tuée.
AURILLY.
Ce fantôme, je l'ai suivi... Voulez-vous savoir où il demeure?
LE DUC.
Aurilly!
AURILLY.
Dans une maison située vis-à-vis de l'hôtel des Tournelles, à cent pas de la Bastille.
LE DUC.
Tu es sûr?
AURILLY.
Voici la clef.
LE DUC.
Cette nuit même, j'étoufferais ce remor!

SCÈNE XII
LES MÊMES, CHICOT, qui les observe.

CHICOT.
Tiens, monsieur Aurilly... Venez tous! Monsieur Aurilly va nous jouer un peu de luth.
AURILLY.
Pourquoi faire, monsieur?
CHICOT.
Mais, pour égayer monseigneur. Voyez la sombre figure!
LE DUC.
Monsieur Chicot, je vois que vous voulez aussi ouvrir un couple avec moi.

CHICOT, tirant grossièrement un registre de sa poche.
Pour vous, monseigneur, nous mettrons les intérêts à quinze.
(Lève. Le Duc sort.)

SCÈNE XIII
LES MÊMES, JEANNE, BUSSY, puis SAINT-LUC.

JEANNE, à Bussy.
Merci, monsieur le comte; vous n'avez pas voulu trahir ma maison, même par une défense légitime. On avait de l'admiration pour vous, désormais on aura de la reconnaissance... je n'ose dire de l'amitié.
BUSSY.
Dites-le, madame... c'est bien moins que ce qui vous est dû.
SAINT-LUC, lui, à Bussy.
Monsieur de Bussy, remettez chez vous... n'allez pas ailleurs.
BUSSY, assés.
Ah
NANCY.
Le service du roi!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE ROI, COURTISANS, DAMES, OFFICIERS.
JEANNE, à Saint-Luc.
Le roi part. Nous allons être libres pour toujours, ne nous quittons plus.

SAINT-LUC.
Jamais!... Le roi! Quittez-moi vite!
LE ROI, à Bussy.
Monsieur du Brissac, tout s'est passé... mes compliments... Malheureusement, il se fait tard, et je demeure au Louvre.
(Se fâche et s'en va.)

LE DUC.
Aurais-je l'honneur d'accompagner Votre Majesté?
LE ROI.
Non, merci. Bonne nuit, François.
LE DUC, lui, à Aurilly.
Eh bien, partons, Aurilly.
SAINT-LUC.
L'éclaira Sa Majesté jusqu'aux latrines.

LE ROI.
Tous mes amis sont des vaniteux qui vont courir la carême-prenant... mauvaise compagnie. Toi, Saint-Luc, tu es un homme sérieux, un bonhomme marié.
JEANNE.

A la bonne heure.
LE ROI, assés.
Bonne nuit, madame de Saint-Luc.
JEANNE, sort.
Sire!... (A part.) Il est parfait!
LE ROI, entrant.
Toute réflexion faite, j'ai peur de m'ennuyer en chemin; tu m'accompagneras, Saint-Luc.

SAINT-LUC, à Jeanne.
Voyez-vous!
JEANNE.
Vous vous en allez!
LE ROI.
Eh bien, Saint-Luc!
SAINT-LUC.
Me voici! me voici! (A Jeanne.) Je reviens!
CHICOT, à part.
Ahi! onit... pauvre petite!
JEANNE.
Mon Dieu! mon Dieu!

CHICOT.
Eh bien! quel! Avez-vous peur, Saint-Luc? Le quartier du Louvre est sûr. (Regarde Bussy.) Ce n'est pas comme le faubourg Saint-Antoine, du côté de la Bastille, devant l'hôtel des Tournelles, surtout... Il y a là un enfoncement dans lequel quatre hommes peuvent se cacher à l'aise pour s'élancer sur un pauvre passant.

BUSSY, surpris.
C'est pour moi qu'il dit cela...
CHICOT.
Bonne nuit... Henriquet, mon fils, attends-moi.
(Il part précipitamment.)
BUSSY, à lui-même.
Pour m'effrayer, peut-être... Allons donc! (A Jeanne.) Tous mes respects, madame!
(Il salue et sort. — D'œuvre vivement subit et sortant. — Puis il pose Jeanne seule dans la galerie.)
JEANNE.
Me voilà seule... un soir de noces!... O Méridor! Méridor!

TROISIÈME TABLEAU

La rue Saint-Antoine devant l'hôtel des Tournelles. A gauche, l'hôtel avec ses ramparts et son fossé. Un amas de pierres se voit derrière les Miquettes. A gauche, une maison de bois à l'airon, avec porte brisée à gauche. La rue passe entre l'hôtel et cette maison, elle aboutit à la Bastille, dont on voit les tours dans la lointain. — Il y a soleil. Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE
QUÉLUS, SCHOMBERG, NAUGIRON, D'ÉPERNON,

QUÉLUS.
Voilà ma froide! un vrai froid de Pologne! Cet aragré Bussy avait bien raison... ma peau va se fêder!
SCHOMBERG.
Allons donc! Tire ton manteau sur tes yeux et mets tes mains dans tes poches.
(Il lui a saisi avec une paille.)
QUÉLUS.
On voit bien que tu es Allemand, Schomberg.
NAUGIRON.
J'ai la moustache morte.

Moi, ce sont les mains.
Un peu de patience; tout à l'heure vous trouverez peut-être qu'il fait trop chaud.

Dieu l'entende! Et que le chaiseur vienne vite!

Chut!

Quoi?

Quelque chose à craquer.

Une fenêtre qui s'ouvre... Tiens, sur ce balcon.

Une femme!

Deux!

SCÈNE II
GERTRUDE, DIANE, au balcon.

Reentre, mademoiselle, il fait trop froid.

Ce faubourg est effrayant la nuit. Depuis quinze jours que monsieur de Monsoreau nous a installés dans cette maison, chaque nuit nous avons été réveillés par quelque sarnie.

Tout est calme ce soir; n'importe, reentre. Vous moutrez, est-il vrai, depuis que monsieur le duc d'Anjou vous a remarquée à l'église Sainte-Catherine.

El reconnue peut-être... Oh! mon Dieu!

Entends-tu ce que disent ces deux bavardes?

Moi, non; leurs paroles gèlent en route.

Des gens cachés là-bas... à l'angle de l'hôtel des Tournelles.

Des malfaiteurs, peut-être... Oh! va voir si la vieille Marguerite, eu s'en allant, a bien fermé la porte de l'allée.

J'y vais, madame.

Dis donc, Quelus; tu annonces la chaleur il y a un moment: est bien! je crois que la voilà qui vient.

Par où?

Par la rue Saint-Paul.

Deux hommes, en effet.

Moi, oui!

La porte est bien fermée, mademoiselle. Qu'y a-t-il donc qui vous occupe ainsi?

Vois-tu ces deux hommes qui viennent?

Ce sont peut-être eux qu'attendent ces gens embusqués... Rentrons...

Si c'était monsieur de Monsoreau?

Le comte vient toujours seul.

C'est vrai... Ces hommes s'arrêtent.

Devant notre porte... Vite, vite, mademoiselle!

Que va-t-il arriver!

SCÈNE III
LES MÉNES, c'est-à-dire: AURILLY, LE DUC, *entraîne*

J'ai entendu fermer une fenêtre.

El Votre Altesse, si la vieille sorcière ne m'a pas vendu une fausse clef, va entendre ouvrir une porte. Assurons-nous seu-

lement si c'est la bonne... (Il examine la maison.) Maison de bois; sous le pignon, une statue de la Vierge.

C'est cela; ouvre.

Quelus, de l'eau, à ses côtés.
On ne peut être que Bussy, on le laisse pas entrer dans cette maison.

Allons! allons!

Des hommes armés! un gendarme!

Entrons vite, monseigneur.

A mort! à mort!

A mort!

Je crois, monsieur de Quelus, que vous avez dit: «A mort!» à un fils de France?

Monseigneur le duc d'Anjou!

Monseigneur!

Pardonnez, monseigneur, c'était une plaisanterie.

Plaisanterie singulière!

Ce n'était pas Votre Altesse que nous cherchions.

Je le crois bien; mais qui donc, alors?

Un de nos amis.

Pour lui faire peur.

Monseigneur de peut nous soupçonner d'avoir voulu même troubler ses plaisirs.

Quels plaisirs, je vous prie, monseigneur?

Tout ce qu'il plaira à Votre Altesse, pardon.

Monseigneur peut compter sur notre discrétion.

Je ne vous la demande pas. Après tout, je n'ai pas de secrets à cacher... J'allais consulter le just Manossé, un sorcier qui demeure près d'ici... Aurilly vous a vu et vous a pris pour des archers en tournée, et en vrai conseiller de sorciers qu'il est, il cherchait à raser les murailles pour échapper à la ronde de nuit... Voilà, messieurs, ce que je veux qu'on dise et ce que je veux qu'on croie. Adieu, messieurs.

Nous nous retirons, monseigneur.

Monseigneur, ces gens-là ont de mauvaises intentions.

Tu crois?

Ils ne sont pas partis encore, voyez.

Entrons toujours ici, puisque nous avons tant fait que d'y venir... Je veux savoir si cette femme est aussi belle que Diane.

Ab! monseigneur, pas d'imprudence! un prince du sang, le duc d'Anjou... l'héritier de la couronne, que tant de gens voudraient ne pas voir hériter!

Tu as raison... Rentrons à l'hôtel... je reviendrai mieux accompagné.

Tenez, les voyez-vous?

C'est vrai... Tu as repris la clef, fermé la porte?

Eh! oui, monseigneur, oui, partons!

SCÈNE IV
LES MÉNES, moins le duc et Aurilly.

Messieurs!

LE DUC.
Ce n'est pas répondre, cela, c'est assommer.

LE ROI.
Votre Busy s'est été le provocateur.

LE DUC.
Il s'est provoqué quatre hommes... Allons donc!

LE ROI.
Par la mort-Dieu! je vous dis que j'ai entendu la provocation, moi, au bal de Saint-Luc... C'était un complot.

LE DUC, bruyamment.
Je ne le défends pas.

LE ROI.
Il valdrait mieux! l'en ferai un terrible exemple... Ah! vous avez des amis qui tuent les miens!

LE DUC.
Vous avez bien des amis qui m'insultent, moi, votre frère, moi que personne en France, excepté Votre Majesté, n'a le droit de regarder en face.

LE ROI.
Qu'est-ce à dire?

LE DUC.
C'est-à-dire que Votre Majesté m'accable sans justice et sans pitié. C'était hier une scène scandaleuse, aujourd'hui une autre scène; le séjour de votre cour n'est plus tolérable.

SCÈNE III

LES MÈRES, CHICOT.

CHICOT, apportant le déshonneur de son.
Eh bien! vous vous disputez?... deux frères, c'est joli!

LE ROI.
Tais-toi.

CHICOT.
Toi, Henriquet, tu es le plus grand, tu devrais être le plus raisonnable, et tu fais pleurer le petit.

LE DUC, bruyant.
Ah!

CHICOT.
Il est si gentil... Je ne veux pas qu'on le tourmente, moi, n'est-ce pas, François, mon aîné?

LE DUC.
Sire... mon congé, je vous prie... Me libérez, l'exil au besoin...

LE ROI.
Je ne vous retiens pas.

CHICOT, sortant, dépose son plat.
Il part!

LE ROI.
Ce Busy! ce Busy! si je le tenais!

CHICOT.
Tu le ferais confesseur, hein?

LE ROI.
Je le ferais écarteler, et toi avec!

CHICOT.
Ingrat... Tu as quatre neveux qui sont l'exécution publique, quatre sœurs, quatre peuples qui t'ont fait surmonner Hérode, Héliogabale, et qui te feront détrôner un jour ou l'autre... Eh bien, un brave homme te débarrasse de ces quatre abominations, et tu veux le faire écarteler. Déjeunons-là?

LE ROI.
Malheureux!

CHICOT.
Tu as un frère unique, un frère modèle, un frère à deux nez... tu l'exiles.

LE ROI.
Te taisas-tu, insecte... bourdon maudit!

CHICOT, pleurant.
Où va-t-il aller, ce bon François?

LE ROI.
Qu'il aille au diable, et toi aussi!

CHICOT.
Henri de Guise, le grand Henri, le géant... tu l'as envoyé commander l'armée... Son frère le gendarme, tu l'as envoyé retrouver Henri de Guise... Le gros Mayenne te gâchait, tu l'as envoyé retrouver le cardinal... Enfin, tu avais pris en grippe leur petite sœur boueuse, la duchesse qui rit toujours en allant toujours ses jolis petits ciseaux d'or, tu as... avec lesquels elle veut le tondre... Tu as tant fait qu'elle est allée retrouver les trois autres. Et voilà que ton frère François te pince aussi, et tu l'envoies... Tu veux donc renvoyer tout le monde? Eh bien, ventre de biche! Henriquet, tu es un fin politique, tu es raison, ma foi. Laisse-moi tous ces gens-là se mettre ensemble... Ah! ah! envoie-leur par la même occasion ton nouveau grand vœux, ce Monsoreau, l'âme damnée de

ton frère, envoie-leur encore les cinq cent mille Parisiens qui le chassent du matin au soir... Tiens, Henriquet, envoie-leur toute la France, et restons tous les deux tout seuls.

LE ROI, appelant.
Monsieur de Nancey!

CHICOT.
Que voilà de bonne friture!

SCÈNE IV

LES MÈRES, DE NANCEY.

LE ROI.
Priez mon frère de ne pas sortir du Louvre avant de m'avoir parlé.

NANCEY.
Sire, monsieur le duc vient de partir.

LE ROI.
Courrez rejoindre-le! ramenez-le-moi!

NANCEY.
Oui, sire.

LE ROI, à sa suite.
L'envoyé de monsieur de Guise, où est-il?

NANCEY.
Il attend là le bon plaisir de Votre Majesté...

LE ROI.
J'y vais.

CHICOT, le suivant avec le plus d'air.
Goûtes-en donc.

LE ROI.
Ah! ce Busy!

CHICOT, (il pose dans la salle son verre.)
Henriquet!

NANCEY.
Henriquet!

SCÈNE V

CHICOT, SAINT-LUC, puis JEANNE.

SAINT-LUC, se mouvant.
L'orage est passé... Chicot!

CHICOT, se recouchant.
Hein?

SAINT-LUC.
Laisse-moi te remercier, tu es bon.

CHICOT.
Moi?

SAINT-LUC.
C'est toi qui m'as rendu la liberté cette nuit, c'est toi qui m'as renvoyé à ma femme, quand le roi m'en donnait ce mauvais tour.

CHICOT.
Par exemple!

SAINT-LUC.
Oh! je t'ai deviné... Merci de ta généreuse amitié.

CHICOT.
Je n'ai pas la moindre amitié pour vous, moi.

JEANNE.
Pour lui, peut-être, mais pour Jeanne de Brissac, pour la

compagne de Diane de Mérode, de votre petite amie d'enfance, que vous nommiez votre sœur, et sur qui vous vieilliez comme un frère... Oh! si elle était là! si vous la voyiez avec ses beaux yeux noirs, ses cheveux dorés, son sanglier sourcil, lui tourneriez-vous le dos comme en ce moment? Oh! je vous reconnais bien!

CHICOT.
Allons donc!

JEANNE.
Quoi! tu n'êtes pas ce pauvre orphelin que le vieux seigneur Augustin a recueilli, élevé, aimé?

CHICOT.
Je ne comprends pas un mot de ce que vous voulez dire.

SAINT-LUC.
Allons! le roi nous en parlait hier.

CHICOT.
Si tu es encore à écouter tout ce que dit le roi... Tiens, Saint-Luc, tu es fort désagréable, laisse-moi déjeuner tranquille.

SCÈNE VI

LE ROI, UN ENVOYÉ, puis NANCEY.

LE ROI, à l'Officier envoyé par monsieur de Guise.
Vous direz enfin à mon cousin de Guise que je n'ai pas besoin de lui à Paris, mais grand besoin de lui à la tête de mon armée qui assiège la Charité. Qu'il attende mes ordres et n'en bouge pas... Portez-lui mes compliments. Adieu, monsieur.

(L'Envoyé salue et sort. — Busy revient.)
LE ROI.
Eh bien?

MONSIEUR.
Monseigneur le duc d'Anjou se préparait à partir. Sur l'ordre du Votre Majesté, il revient.

LE ROI.
Bien... Maintenant a-t-on des nouvelles de monsieur de Bussy?

MONSIEUR.
Mais non, sire; on le croit mort.

LE ROI.
Je ne veux pas croire, je vous sers. Un homme ne disparaît pas de la sorte. Faites chercher monsieur de Bussy, mort ou vif, entendez-vous!

SCÈNE VII
LAS MÉNAS, BUSSY.

BUSSY.
Sire!

TOUS.
Bussy!

LE ROI.
Lui en vérité!

BUSSY.
Votre Majesté me fait l'honneur de s'inquiéter de moi, je crois!

LE ROI.
Vous avez laissé courir le bruit de votre mort... vous vous cachez.

BUSSY.
Je ne me cachais pas, sire, puisque me voici.

LE ROI.
Prétendez-vous toujours avoir été attaqué cette nuit?

BUSSY.
Je n'ai rien prétendu, sire.

LE ROI.
Vous venez vous plaindre, alors?

BUSSY.
Pourquoi me plaindrais-je, sire? Il me resta pour me venger les deux mains que j'avais pour me défendre.

CAICOT, se soi.
Je voudrais te voir une centaine d'amis comme celui-là.

SCÈNE VIII
LAS MÉNAS, LE DUC, MONSIEUR.

LE DUC.
Bussy!... mon cher Bussy!

BUSSY, le reconnaît.
Pardieu, monseigneur, vous m'avez fait mal.

LE DUC.
Qu'as-tu donc?... réponds-moi.

LE DUC.
C'est bon, c'est bon. François, j'ai à vous parler. Monsieur de Bussy, nous allons régler cette affaire. Attendez-moi ici. Venez, François.

SCÈNE IX
LAS MÉNAS, MONSIEUR LE ROI ET LE DUC.

JEANNE.
Ah! monsieur, que n'avez-vous suivi hier le conseil de mon mari!

BUSSY.
Madame, je suis parfois bien d'obéissance, mais je ne suis jamais ingrat.

SAINT-LUC.
Croyez-vous au moins une fois, pas de faux point d'honneur. Au lieu d'attendre le roi, qui est furieux, gagnes au large, mettez-vous en sûreté.

BUSSY.
Marche... mais est-ce l'avis de monsieur Chicot? Permettez que je le consulte. (A Chicot, bas.) Monsieur, vous avez agi avec moi en galant homme. Je ne sais dans quel but vous m'avez témoigné cet intérêt, mais je vous dois d'être debout aujourd'hui, et comme je n'ai jamais tenu tant à la vie, je vous rends grâce.

CAICOT.
Eh bien, si vous tenez tant à vivre, comie, saluez-vous, car vous êtes pâle.

BUSSY.
Moi?

CAICOT.
Et voilà une tache de sang qui se fait jour à travers la soie de votre pourpoint. Cachez-la, si vous tenez à faire croire que vous n'avez pas été blessé cette nuit.

SAINT-LUC.
Blessé! il est blessé!

JEANNE.
Mon Dieu!

BUSSY.
Ce n'est rien, madame, qu'un coup de dague.

JEANNE.
Oh!

CHICOT.
Comme c'est heureux!

JEANNE.
Heureux!

CAICOT.
Cette blessure-là va le faire adorer du roi.

JEANNE.
Eh! ne voudrait-il pas mieux être moins adoré du roi et un peu plus intact?

BUSSY.
Ah! madame, ce bienheureux coup d'épée, je ne le demanderais pas pour un empire. Si vous saviez ce que je lui dois!

JEANNE.
Quoi donc?

BUSSY.
Un réveil...

SAINT-LUC.
Voyons?

BUSSY.
Oui... un ami charitable m'avait averti de me défilier de l'hôtel des Tournelles... C'est là que je fus attaqué. J'entraînai différentes personnes, dont l'une, c'est monsieur de Quélus, je crois, m'a labouré les côtes d'un très-habile revers.

CHICOT.
C'est Quélus, notre favori, qui vous a blessé? Bonne affaire!

BUSSY.
Mon cheval tué, moi enlaid, la situation devenait grave, lorsque, je ne sais comment, je me trouvais adossé à une porte qui s'ouvrit et me livra passage. Je la referme entre mes ennemis et moi, je leur échappai! J'eus à peine le temps de serrer mon mouchoir sur la blessure, le sang m'étouffait...

CHICOT.
Je crois bien que je m'en vends.

CAICOT.
Et le réva?

JEANNE.
Hélas! mais jusque-là je ne vois qu'une triste réalité.

BUSSY.
Attendez. C'est ici que le rêve commence. J'ai rêvé que j'étais couché sur un lit de damas blanc à fleurs d'or, en face d'un portrait de femme. Oh! quelle femme!... Tout à coup le portrait se mit à marcher vers moi et à se pencher sur mon lit. Je vis des cheveux blancs, de l'herbe poirentant à flots sur d'admirables épaules, des yeux noirs, profonds, et tremblant une larme, des lèvres qui semblaient murmurer une prière, une peau satinée, frissonnante, sous laquelle je voyais couler le sang. Non ce n'était pas une femme, il n'en était pas de semblable!... non, sous sa longue robe blanche et bleue, je voyais un de ces anges qui planent autour de la Vierge et s'agenouillent devant le Seigneur.

CHICOT.
Vous avez de la chance, vous, de faire des rêves pareils...

CAICOT.
Et ensuite?

BUSSY.
Ensuite, je la trouvais si prodigieusement belle que je voulais me jeter à ses pieds, mais je ne réussis pas même à faire un mouvement. Je me mis aussitôt à penser un compliment en vers... Je dis penser, car je ne réussis pas davantage à prononcer une syllabe... Je m'étais évanoui pour la deuxième fois.

JEANNE.
A la fin, cependant, vous avez repris connaissance?

BUSSY.
Certainement, comie.

JEANNE.
Eh bien?

BUSSY.
Eh bien, je n'étais plus sur le lit de damas blanc à fleurs d'or... en compagnie d'un ange à robe bleue; j'étais sur le bord d'un fossé du Temple, entre une vieille sage-femme et un gros chanteur de paroisse qui m'a pris dans ses bras et porté à mon hôtel.

CAICOT.
A quelle heure?

BUSSY.
Au jour.

CAICOT.
Un chanteur rond comme ses futaillies?

BUSSY.
Oui, vous la connaissez?

Mon ami Gorenflot.
CRICOT.
SORET.
 Oui, Gorenflot... Il n'était pas à jeun.
CRICOT.
 Dites franchement qu'il était ivre.
RUSTY.
 Hé bien, comtesse! on dirait que mon rêve vous donne à réfléchir.

Ces chereux d'or... ces yeux noirs... mna peu comme une feuille de rose...

Oh! madame, vous n'êtes pas sans avoir fait un petit tour en paradis, comtesse! vous mon songe?

Je connais un portrait pareil, demander à monsieur Chicot.

Vrai?

Madame plaisante.

Non pas! non pas!

Vous connaissez ces yeux... ces bras, cette bouche?

Je dirais oui, si nous étions au fond de l'Anjou. Mais comme vous me parlez du faubourg Saint-Vincent, je ne dis plus ni oui, ni non... Vous avez rêvé, monsieur.

Le plus sûr de votre affaire, c'est votre coup d'épée.

Expliquez-moi une chose, alors.

Expliquons.

J'avais fermé ma blessure avec mon mouchoir... Je vous l'ai dit, n'est-ce pas?

Oui.

Eh bien, je n'ai plus trouvé mon mouchoir en me réveillant.

Oh! Gorenflot! si!

Voilà ce que j'ai trouvé sur ma blessure.
 (Il tire de son portefeuille un mouchoir qu'il montre.)

Un mouchoir parfumé... brodé...

Marqué d'un D et d'une M.

D. M.

Ah!

Serait-elle à Paris?

Elle y est, comtesse!

C'est impossible!

N'est-ce pas?

Qu'est-ce qui est impossible?

Que Gorenflot ait de pareils mouchoirs.

Elle n'aurait pas quitté ainsi.

Quit?... Qui n'a-t-elle pas quitté?... Comtesse, vous êtes un marbre... Monsieur Chicot, avertissez-vous... prenez pitié de moi tous les deux, je suis amoureux, je suis éperdu, je suis fou!

Un D et une M...

(Un Page apporte à Jeanne une lettre.)

Pour madame la comtesse de Saint-Luc!

Oh! mais je la retrouverai!

Lui! à Paris! voilà du merveilleux.

(Il se dirige vers la porte à Saint-Luc.)

« Ma fille Jeanne, je l'attends... Viens! — Baron de Méridor. »

Méridor!

Allons, comtesse, ne le faites pas attendre.

Vous m'abandonnez... Oh! non.

Au revoir... Vous pouvez vous aller d'avoir une étoile.

A Paris!

Les Mêmes, LIVAROT, RIBERAC, ANTRAGUET, COUSTISSAC, puis NANCEY.

Bussey! mon brave!

Nous commençons à te pleurer.

J'ai couru tout Paris. Eh bien, il paraît que tu as échappé les mignons. Les Parisiens t'attendent pour te porter au triomphe.

Diantre! ce n'est pas le moment!

Sire, monsieur le comte de Monsoreau est là pour l'audience de Votre Majesté.

Qu'il entrel!

Introduisez monsieur le comte de Monsoreau!

On va donc le voir, enfin!

Voyons!

SCÈNE XI

LES MÊMES, MONSOREAU.

Monsieur le comte de Monsoreau!

Suivez-moi, monsieur.

Monsieur le comte de Monsoreau.

Entre, monsieur le grand veneur. Mon frère vous attend avec son meilleur visage.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins le Duc et le Duc, COUSTISSAC se lève.

Oh! la vilaine figure... Voilà les gens que vous protégez, monseigneur?

Est-il laid, ce Monsoreau!

Affreux!... C'est étrange, je ne sais pourquoi je sens que j'aurais mille à partir avec cet homme-là.

Tant pis pour lui.

Eh! c'est un ogre... diable!

Tu le connais?

Trop... J'ai une terre près des siennes.

Pourquoi est-ce un ogre?

Écoute. Je revenais une nuit...

Brrr... cela commence d'une façon terrible.

Laissez-le fuir.

Je reviens, dis-je, de chez mon oncle d'Antragues, à travers les bois de Méridor, il y a de cela six semaines. Tout à coup

J'entends un cri déchirant et, au bout d'une allée, j'avais un homme emporté sur un grand cheval noir... Cet homme étouffait avec sa main les cris d'une femme renversée sur le devant de sa selle. J'avais mon arquebuse de chasse et j'allais tout ce bourreau... mais il a disparu à travers le bois.

BUSBY.

Et après?

LIVAROT.

Après, je m'informai : on m'apprit que c'était monsieur de Monsoreau.

ANTHAGUST.

Mais cela se fait, d'enlever les femmes

SIBRAC.

Oui, mais on les laisse crier.

(Rien.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

On rit, par ici?

BUSBY.

Ma foi, oui, monseigneur.

LE DUC.

Et de quoi?

BUSBY.

Des services que vous a rendus le grand veneur.

LE DUC.

Tu les connais?

BUSBY.

Vous allez voir. On dit que c'est lui qui enlève les femmes pour Votre Altesse sur son grand cheval noir.

LE DUC.

Monsieur de Busby!

BUSBY, à lui-même.

On dirait que j'ai saigné juste.

LE DUC, riant.

Eh! Busby!

BUSBY.

Monseigneur? (Le duc s'écrit son nom.) Tien! Il paraît que ce que je vous ai dit est devenu drôle.

LE DUC.

Je ris de tes renseignements... Où les prends-tu?

BUSBY.

Dans les bois de Méridor. (Le duc fait un mouvement, Busby à part.) Le duc est de moitié dans ce qu'a vu Livarot.

LE DUC.

Est-ce que tu nous refusais le droit d'être amoureux?

BUSBY.

Non...

LE DUC.

Et jaloux?

BUSBY.

A votre aise, monseigneur.

LE DUC.

Eh bien, rends-moi un service.

BUSBY.

Comme ceux de votre grand veneur?

LE DUC.

Écoute. J'ai aperçu à l'église une femme dont les traits m'ont rappelé une autre femme que j'ai passionnément aimée... que j'aimerais toujours.

BUSBY.

Écoute, monseigneur.

LE DUC.

On le dit sage et belle, mais...

BUSBY.

Mais vous n'en croyez rien.

LE DUC.

J'ai appris qu'un homme pénétra furtivement la nuit dans la maison.

BUSBY.

Ah! eh! on ament?... un mari?...

LE DUC.

C'est ce que je voudrais savoir.

BUSBY.

Par qui? Par moi?

LE DUC.

Y consens-tu?

BUSBY.

A épier cette femme? moi!...

LE DUC.

A surveiller cet homme.

BUSBY.

Un métier d'espion... Eh! monseigneur, vous êtes monsieur de Monsoreau.

Mais, Busby, il faudra peut-être tirer l'épée.

LE DUC.

BUSBY.

Raison de plus pour donner la commission à monsieur le grand veneur. Il est payé pour tout faire.

LE DUC.

Tu refuses... toi, mon serviteur.

BUSBY.

Faire tort à une femme, ce n'est pas dans le service... Et puis je suis fatigué, je suis blessé.

LE DUC.

Bien... Je ferai le guet moi-même, comme je l'ai fait hier avec Aurilly, quand tu as été attaqué.

BUSBY.

Vous étiez là?

LE DUC.

La même.

BUSBY.

Cette femme demeure donc?

LE DUC.

En face l'hôtel des Tournelles...

BUSBY.

Ah!

LE DUC.

Et s'il m'arrive malheur, tu le lui reprocheras.

BUSBY.

N'y allez pas, il ne vous arrivera rien.

LE DUC.

Où elle est trop belle!

BUSBY.

Vous l'avez vue à peine.

LE DUC.

On ne retrouve pas ces admirables cheveux blancs.

BUSBY.

Ah!

LE DUC.

Ces yeux noirs.

BUSBY, à lui-même.

Noirs!

LE DUC.

Ce teint unique au monde, cette taille de divinité.

BUSBY, à part.

C'est elle! (Mus.) Voyons, monseigneur, vous m'attendriez.

LE DUC.

Tu refuses?

BUSBY.

Non, sur ma parole. Dis-moi ce qu'il y a à faire.

LE DUC.

Il n'y a qu'à te cacher aux environs de la maison de bois, à tout aigu, avec une Notre-Dame sous le pignon.

BUSBY, à part.

C'est bien là! (Mus.) Et ensuite?

LE DUC.

Tu suivras un homme qui entrera dans cette maison, jusqu'à ce que tu saches qui il est.

BUSBY.

Mais il refermera la porte?

LE DUC.

Voilà la clef.

BUSBY.

Donnez!

LE DUC.

Tu iras?

BUSBY.

Si j'irai ce soir même.

LE DUC.

Tu parles?

BUSBY.

Foi de gentilhomme!

LE DUC.

Bien... l'audience est finie... Adieu!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MONSOREAU, CHICOT.

LE DUC.

Eh bien, monsieur le grand veneur, êtes-vous content du roi?

MONSOREAU.

Enchanté, monseigneur, grâce à la recommandation de Votre Altesse.

LE DUC.

Je n'ai rien dit que de vrai sur votre talent de veneur.

MONSOREAU.

Ce talent, le roi veut le mettre vite à l'épreuve... Il m'or-

donne de partir cette nuit pour Fontainebleau, où il veut chasser après-demain.

LE DUC.

Eh bien, parties.

MONSOREAU.

Impossible, Altesse.

LE DUC.

Pourquoi ?

MONSOREAU, plus bas.

Monsieur de Guise est à Paris depuis ce matin, et monsieur de Mayenne vient d'arriver avec Nicolas David.

LE DUC.

Fins bas !

CHICOT, venant.

Il a dit : « Nicolas David ! »

MONSOREAU.

Le rendez-vous est pour cette nuit, à l'abbaye de Saint-Genestève.

LE DUC.

Cette nuit !

MONSOREAU.

Voire Altesse m'eût enjoint de parler en son nom ; j'ai parlé : c'est fini.

LE DUC.

Ma parole !... ma parole !...

MONSOREAU.

Parole de prince donnée à des princes, monseigneur.

LE DUC.

Ne parties que demain pour Fontainebleau.

MONSOREAU.

Et cette nuit, nous comptons sur vous ?

LE DUC.

Oui.

MONSOREAU.

A dix heures, à l'abbaye.

LE DUC.

A dix heures.

CHICOT, qui a entendu.

Dix heures !

LE DUC.

Voici le roi. Éloignes-vois.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE ROI, puis MÉRIDOR.

Eh bien, messieurs, nous chasserons après-demain à Fontainebleau.

UNE VOIX.

Laissez-moi passer, vous dirai-je !

(Bruit de voix et d'armes.)

LE ROI.

Qu'est cela ? Pourquoi ce bruit ?

UNE VOIX.

Demandez au roi s'il fera chasser du Louvre le vieux baron de Méridor.

CHICOT, se dérobant derrière un groupe.

Ah !

LE ROI.

Ce vieillard...

LE BARON, sortant d'écarter les Gardes.

Vous me reconnaissez, sire.

LE DUC, inquiet.

Monsieur !

MONSOREAU, de même.

Monseigneur !

LE ROI.

Laissez approcher le baron de Méridor.

(Les barons saluent leurs particuliers. — Méridor s'approche tranquillement et s'adresse à l'roi.)

Sire, c'est votre vieux serviteur, celui qui sous quatre règnes n'a pas fait défaut une seule fois à son pays et à son roi.

LE ROI.

Que vous demandez-vous, monsieur ?

MÉRIDOR.

Justice !

LE ROI.

Parlez !

MÉRIDOR.

J'ai reçu chez moi un gentilhomme, je l'ai reçu en ami... Il m'a enlevé une fille, il l'a emprisonnée dans son château... lui donnant à choisir entre le déshonneur et la mort.

LE ROI.

C'est un crime qui doit être puni.

MÉRIDOR.

Et mon enfant a choisi la mort... Elle a tout quitté, jeu-

resse, bonheur, espérance, pour se remettre aux mains de Dieu, pure comme elle en édit sortie... Elle est morte, seigneur, me laissant seul et désespéré, moi qui n'avais que cette joie sur la terre, moi qui n'ai plus qu'à mourir comme elle, après que je l'aurai vengée... moi, vieillard que le Ciel oublie et qui frappe du front la terre en disant : Terre, engloutis-moi, si mon roi ne m'écoute pas !

LE ROI.

Je vous écoute, et vous vengerez. Le coupable, nommez-le hardiment... Oh ! nommez-le, fût-il baron, fût-il duc, fût-il prince !

MÉRIDOR, se levant et se dressant sur Dieu.

Le coupable... le voici !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

MONSIEUR !

Mais... ROSEY.
Allez ! je reste ici. ERICOT.

SCÈNE XVI
ERICOT, se frotte ; MÉRIDOR.

MÉRIDOR.
Où êtes-vous donc, mon Dieu, que vous me me voyez pas souffrir ! Mon Dieu, je vous supplie ! je vous conjure ! je vous implore ! du second ! envoyez-moi du second !

ERICOT, lui montrant l'épée.

Père ! MÉRIDOR, se retournant.

Ah !... mon fils ! ERICOT.

Silence ! MÉRIDOR.

Je ne le quitte plus. ERICOT.

Vous allez me quitter, au contraire. Si l'on nous voyait ensemble, si l'on se doutait que vous nous connaissez, tout serait perdu.

MÉRIDOR.
Eh ! que me fait la vie, puisque Diane est morte !

ERICOT.

Et si elle ne l'était pas ?

MÉRIDOR.

Tu dis ? ERICOT.

Rien... Où loges-vous ?

MÉRIDOR.

Rue de l'Arbre-Sec... à la Corne de Corf. ERICOT.

Revenez-y et attendez-moi.

MÉRIDOR.

Tu veux m'abandonner !... ERICOT.

Je ne suis ni courtisan ni grand veneur, pour trahir un ami... Je vous salue, soyez tranquille.

MÉRIDOR.

Qu'es-tu, alors ? ERICOT.

Un fou... MÉRIDOR.

Toi ! ERICOT.

Comme vous !... Allez !... allez ! (Le baron de Bréville parle. — A bas, qu'en est-ce ?) Il est parti... ne vous en occupez pas. Mais pourquoi laissez-vous entrer ces gens-là au Louvre ?

CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur de la maison des Tournelles. Le théâtre est séparé en deux. À droite, vestibule avec fenêtre sur le rue ; à gauche, chambre à coucher de Diane, occupée deux tiers du théâtre. Portes à droite et à gauche. Au fond, l'escalier. Là de dessus blanc, à fleurs d'or. Grand portrait entre les fenêtres.

SCÈNE PREMIÈRE
DIANE, GERTRUDE.

DIANE, s'étant.

Que sera devenu ce malheureux !... si brave ! si beau ! (Gertrude ouvre la fenêtre du balcon.) Il était là, pâle, inanimé, et tout à coup ses yeux se sont ouverts... Quel regard !... (Elle se tait.)

Vous m'appellez ? GERTRUDE.

DIANE.

Tu es sûre que personne aux environs n'a pu soupçonner que nous ayons reçu ici ce gentilhomme ?

GERTRUDE.

Personne, car je réponds du petit chirurgien qui l'a pansé et m'a aidé à le transporter au Temple.

DIANE.

L'abandonner ainsi... Oh !... GERTRUDE.

Les religieux du Temple sont hospitaliers. Soyez tranquille. Hélas ! m'en a répondu.

DIANE, s'étant.

Où ! Gertrude, où ! (Gertrude sort.) Que je voudrais savoir son nom !... si jamais je ne dois le revoir.

GERTRUDE, à côté.

Madame, la porte s'est refermée ; il est entré quelqu'un. On monte. Deux hommes !... Le duc, peut-être, avec cet Aurilly ! (Elle se court.)

DIANE, prenant un poignard dans son coffre et le cachant dans ses robes.
Qu'ils viennent ! je ne les crains plus.

GERTRUDE.

Mademoiselle, c'est monsieur le comte.

SCÈNE II
Les Mêmes, MONSOREAU.

MONSOREAU.

Je vous effraye toujours ? DIANE.

Mais oui, monsieur, je prie. MONSOREAU.

Puis-je vous entretenir seule ? DIANE.

Vo, Gertrude, (vivement.) Laissez la porte ouverte.

(Gertrude se retire dans le vestibule, se met à voir ses bijoux.)

MONSOREAU.

Vous me craignez bien, Diane ? DIANE.

Vous avez quelque chose d'important à me dire, monsieur le comte ? MONSOREAU.

Vous ailes en juger ; et si ma protection devient impuissante, vous serez convaincu qu'il n'y a point de ma faute.

DIANE.

Écoutez.

MONSOREAU.

J'avais, je crois, réussi à vous arracher à monsieur le duc d'Anjou, réuni à vous sauver l'honneur.

DIANE.

C'est vrai.

MONSOREAU.

Votre voile flottant sur l'eau, votre disparition inexplicable, avaient accrédité le bruit de votre mort ; le duc y croyait.

DIANE.

Hélas ! et mon père aussi !

MONSOREAU.

Nécessité cruelle, mais salutaire. En voyant le désespoir de votre père, comment douter de votre mort ?

DIANE.

Pauvre père ! n-à-il dû souffrir jusqu'au moment où vous l'avez détrempé ! mais qu'il a dû être heureux en apprenant de vous mon salut et ma retraite !

MONSOREAU.

Bien heureux, sans doute ; mais votre salut est compromis, votre retraite est découverte. Si vous m'avez obéi, si vous fusiez restée enfermée dans cette maison, aujourd'hui peut-être tout danger eût cessé. Vous avez voulu sortir !... DIANE.

Je voulais remercier Dieu d'avoir conseillé mon père. J'ai été à l'église Sainte-Catherine.

MONSOREAU.

C'était une faute ; le prince y est venu par fatalité, et il vous a aperçue.

DIANE.

C'est vrai ; pardonnez-moi de vous l'avoir caché. J'espérais n'avoir pas été reconnue sous mon voile.

MONSOREAU.

Vous avez eu bien la preuve du contraire.

DIANE.

Vous savez...

MONSOREAU.

Je sais que le duc s'était procuré un clef de cette maison ; je sais qu'il était accompagné d'Aurilly, le complice de toutes ses violences ; je sais qu'ils allaient entrer ici lorsque, par une méprise heureuse, les mignons du roi l'ont assailli et chargé. Il a eu peur d'être victime de son incognito, il s'est sauvé, puis il a fait retraite : suis-je bien informé ?

DIANE.

Oui, oui. (A part.) Je tremble !

MONSOREAU.

Vous avez dû être fort inquiète de ce bruit, de ce combat ?

DIANE.

Assurément... mais le duc une fois parti...

MONSOREAU.

C'est un cœur sombre, persévérant ; il reviendra.

DIANE.

Il oubliera, monsieur.

MONSOREAU.

Non ; j'ai fait ce que j'ai pu pour vous, mais ; mais on ne vous oublie pas, lorsque on vous a vue.

DIANE.

Monsieur !

Le duc reviendra cette nuit.

Je quitterai la maison; je retournerai chez mon père.

Allez où vous voudrez, il vous suivra jusqu'à ce qu'il vous trouve.

Vous m'épouvantez !

Ce n'est pas men intention.

Alors, que comptez-vous faire ?

Oh ! je suis une pauvre imagination. J'avais trouvé, en pleurant votre père avait trouvé un moyen...

Mon père ? Quel moyen ?

La dernière fois que je le vis, à Méridor, lorsque je lui appris que vous n'étes pas mariée, mais que vous couriez un grand danger; lorsque je lui jurai de vous délivrer, fût-ce au prix de ma vie, il me remit une lettre.

Vous avez une lettre de mon père... et vous ne me l'avez pas montrée jusqu'à présent !

J'espérais réussir sans vous coûter aucun sacrifice. Je sais toute l'aversion que je vous inspire. Cependant le péril est pressant; nous sommes en face de lui.

Cette lettre, monsieur !

La voici.

« Ma bien-aimée Diane... »

Vous reconnaissez cette chère écriture ?

Oh ! oui, oui ! (Lisant.) « Ma Diane, le danger que tu cours est immense, insurmontable. Je ne pouvais t'y arracher; monsieur de Monsoreau veut le tenter. Fie-toi à lui comme au meilleur ami que le Ciel puisse nous envoyer. Le comte te dira ensuite ce que, du fond de mon cœur, je désirerais que tu fasses pour acquiescer notre dette envers lui. Crois-moi, obéissable, je t'en conjure. Aie pitié de moi et de notre ami. »

C'était le seul moyen : votre père l'approuvait; veux le repousser, j'y renonce.

On vous a suivi, monsieur le comte; je vois des ombres à travers les barreaux de la porte.

Où attend que je sois parti.

Vegez-vous ?

Mes deux hommes, bon !

Eh bien !

C'est le duc.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Mais vous-même, monsieur, vous ne pourriez pas me délivrer de cette persécution ?

Pardieu, madame; je suis grand veneur, je ne relève plus que du roi, et, si j'étais marié, c'est le roi qui protégerait une femme.

Impossible ! Jamais... jamais...

Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous. Je pars pour Fontainebleau, où je raterai huit jours.

Vous m'abandonnez, alors ?

Je vous obéis... Puis-je penser une nuit sous votre toit, n'étant pas votre mari ?

Je partirai avec vous.

Je ne voudrais pas vous compromettre. On ne peut vous voir qu'avec votre mari.

J'ai des verrous à cette porte.

Des verrous contre un prince du sang ?

Je me tuerai !

Vous tueriez votre père !

Oh ! eh ! (Mlle de la Ferté se précipite.) Ils y sont toujours.

Fais entrer le prêtre et son assistant. (A Diane.) Était-ce si difficile d'obéir au baron de Méridor ?

C'est comme si Dieu me l'ordonnait. Tu ordannes, mon père : j'obéis.

Venez, alors.

Où cela ?

Dans votre oratoire.

Dans mon oratoire !

Un prêtre...

Oh ! vous aviez tout prévu.

Vous pouvez dire non.

Je veux revoir mon père !

Vous êtes libre, madame; rien ne force votre volonté. Revenez-vous votre parole ? je vous la rends.

Venez, monsieur ! Venez, Gertrude !

(Ils sortent par la porte de l'escalier; on entend une porte se refermer sur eux, celle du cabinet d'Henri et de son parti.)

SCÈNE III

BUSSY, seul.

J'ai cru que ces hommes n'entreraient jamais... Ah çà ! mais si j'ai bien compté, il y en a quatre dans la maison. Quel intérêt Chancel a-t-il à m'y envoyer ? .. nous verrons. Où suis-je ? L'escalier, le palier, ce cabinet... je ne me reconnais pas. Je ne vois pas ce lit blanc, ce portrait; on m'a transporté dans une autre chambre. (Il ouvre doucement la porte de la chambre de Diane.) Voilà ! voilà ! c'est mon père; il n'y manque que le bel ange; Mais la maison était pleine de monde, et je ne vois personne. où sont-ils passés ? (Il entre sans y voir.) L'n corridor sombre qui rejoint l'escalier... (Il aperçoit de l'entrée et de l'autre.) C'est étrange ! on dirait la psalmodie d'un prêtre. (S'avançant par le corridor.) Un homme à genoux, une femme près de lui ! Elle... oh ! plus belle encore que dans le rêve ! Mais cet homme ? l'impossible de le voir. Pourquoi ce prêtre ? Ah ! mais cela ressemble à un mariage. He se couchent, le prêtre les bénit. C'est fini... en vient... Alerie, Busy !

SCÈNE IV

BUSSY, dans le cabinet; MONSOREAU, DAME GERTRUDE, DIANE.

Monsieur de Monsoreau ! le ravisser au cheval noir !

Je suis votre femme, monsieur, mais il manque à ce mariage la bénédiction de mon père, un château de Méridor !

Méridor !... je comprends tout.

Écoutez, Diane... laissez-moi espérer...

Vous m'avez dit : « Soyez ma femme, pour que j'aie le droit de vous protéger. » Vous pouvez m'avouer maintenant, m'avouer au duc d'Anjou, à tout le monde. Eh bien, protégez-moi, défendez-moi !

Retirez-vous, Gertrude.

(Gertrude s'en va.)

Val

DIANE.

(Gertrude sort.)

SCÈNE V
MONSOREAU, DIANE.

MONSOREAU.

Madame, il faut en finir avec ce rôle de victime. Vous êtes à Paris, dans ma maison; vous êtes la comtesse de Monsoreau, c'est-à-dire ma femme...

DIANE.

Conduisez-moi à mon père, maintenant que je n'ai plus rien à craindre.

MONSOREAU.

Ce serait une imprudence; le moment n'est pas venu, pas encore. J'ai des mesures à prendre.

DIANE.

Eh bien, revenez quand elles seront prises.

MONSOREAU.

Vous faites-vous un jeu de mon amour et de mes droits?

DIANE.

Faites que j'aie foi dans le mari, et je respecterai la mariée.

MONSOREAU.

Qu'ai-je fait pour qu'on se délie? Que fallait-il pour mériter votre confiance?

DIANE.

Moins penser à vous, et plus à moi.

MONSOREAU.

Ah! c'en est trop! vous m'insultez, vous me poussez au désespoir!

DIANE.

(Je suppose que l'acteur ait gagné.)

MONSOREAU.

Cette nuit même vous serez à moi!

(Il sort porte la main à son épée.)

DIANE, tirant son poignard.

Voici comment je vous répons.

(Elle colore le poignard à la suite d'un cri qui sort de la porte.)

MONSOREAU, frappant la porte avec le poignard et criant.

Diane!

DIANE.

Ouvrez, et vous me trouverez morte sur le seuil!

RUSY, se précipitant à la porte, qu'il ferme à son tour.

Et vous auriez un vengeur!

DIANE.

Ah!... (Le monologue.) Laila!

MONSOREAU.

Neuf heures!... et le rendez-vous des princesses! (A elle-même.) Vous le voyez, madame, j'ai un éloigne; pardonnez-moi... l'un mot... un seul... (Il sort. Résonne.) L'obéissance! (A lui-même.) Mais je reviendrai!

(Monologue entre la porte du secrétaire et disparait. Gertrude est revenue par l'escalier. Elle se voit portée et se voit pour retourner la porte, qui se ferme au même instant violemment et brutalement.)

SCÈNE VI
DIANE, RUSSY.

DIANE.

Mais, monsieur, comment êtes-vous ici?

RUSY.

L'homme à qui vous avez sauvé la vie peut-il mettre en péril votre honneur?

DIANE.

Vous avez entendu?...

RUSY.

Hélas, madame!

DIANE.

Qui êtes-vous? votre nom?...

RUSY.

Louis de Clermont, comte de Bussy.

DIANE, avec un transport de joie.

Bussy! le brave Bussy!... Ah! Gertrude, que je suis heureuse!... Me voilà sous la sauvegarde du plus brave, du plus loyal gentilhomme de France!

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

L'HOTELLERIE DE LA CORNE DE CERF
Une salle basse. Porte au fond. Fenêtres à droite. Porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE
CHICOT, entrant. BONHOMET.

BONHOMET.

Comment! c'est vous, monsieur Chicot... Bonsoir, monsieur Chicot, bonsoir et bon appétit!

CHICOT.

Voilà un souhait profitable à vous autant qu'à moi. mon cher Bonhommet; malheureusement, je n'aime pas à manger seul.

BONHOMET.

S'il le faut, monsieur, je souperai avec vous.

CHICOT.

Merci. J'attends quelqu'un.

BONHOMET.

Maître Gorenflot? C'est dont cela qu'il a demandé un cabinet où il puisse songer et réfléchir.

CHICOT.

Hé! hé!... Gorenflot! Vous avez mal entendu, mon ami, il a dit: à digérer.

BONHOMET.

Non, monsieur Chicot, non; je suis sûr de ce que je dis. Digérer serait trop facile.

CHICOT.

Le fait est qu'il a un bon estomac.

BONHOMET.

Le plus mauvais estomac digérerait le souper que maître Gorenflot a commandé pour ce soir.

CHICOT.

Bah!

BONHOMET.

Un plat d'épinards au maigre.

CHICOT.

Gorenflot soupe d'un plat d'épinards? Il se passe quelque chose d'inaccoutumé.

BONHOMET, étonné.

Eh! eh!

CHICOT.

Paris me fait l'effet d'avoir ce soir une de ces physionomies dont je n'ai vu la pareille que la veille de la fête du grand-saint Barthélemy. Après cela, peut-être ma suite je t'empêche. (Bonne nuit.) Je ne me suis pas trompé, hein?

BONHOMET.

Je ne sais pas...

LA HOSIÈRE, posant sa tête à la porte.

Pest-on vous parler, couffeur?

CHICOT.

Je connais cela.

BONHOMET.

Maître La Hosière, un collègue. (A la Hosière.) Je suis à vous tout de suite.

LA HOSIÈRE.

Je vous attends.

CHICOT.

C'est La Hosière, l'hôte de la Belle-Etoile.

BONHOMET.

Où!

CHICOT.

Et il vous attend... vous avez affaire ensemble?

BONHOMET.

Une petite réunion.

CHICOT.

Boul' bon! allez! maître Claude, allez! Un moment, vous logez un vieux gentilhomme arrivé aujourd'hui même?

BONHOMET.

Le baron de Méridor, oui, monsieur Chicot.

CHICOT.

No vous a-t-il pas dit qu'il attendait une visite ce soir?

BONHOMET.

Je dois le prévenir quand cette visite sera arrivée.

CHICOT.

Eh bien, prévenez-le qu'il est attendu.

BONHOMET.

Où?

CHICOT.

Ici... Allez, maître Claude, allez!

(Bonne nuit.)

CHICOT.

SCÈNE II
CHICOT, puis BONHOMET.

CHICOT.

Ah! monsieur La Hosière convoque ses collègues à des réunions nocturnes... Ah! Paris a cette étrange figure... Ah! monsieur de Monsoreau a nommé Nicolas David... Nicolas David, maître apollonin, tu n'es pas venu seul; l'épée pend toujours à un cordon quelconque, et comment séparer Nicolas David de son cher seigneur Mayenne, Mayenne de son cher frère Henri; Guise et Mayenne sont à Paris! C'est cela que le Monsoreau annonçait à monsieur d'Angou... Ouais! serait-ce

aujourd'hui le jour du paiement? Vos comptes sont en règle, monsieur de Mayenne; les tiens aussi, Nicolas David.

BONHOMET, entrant avec un sac.
Il descend, il descend, le digne seigneur! Où faut-il mettre votre couvert?

CHICOT.
Qu'est-ce que cela?

BONHOMET.
Le couvert de maître Gorenflot, qui doit arriver à dix heures.

CHICOT.
Et ceci?

BONHOMET.
Sa carafe d'eau.

CHICOT.
Sa carafe... décidément, il y a quelque chose de détraqué dans la machine sublimatoire.

BONHOMET.
J'entends le pas du vieux gentilhomme.

CHICOT.
A propos, (il lui parle bas.) frappez trois coups à ce volet quand ces personnes arriveront.

BONHOMET.
Oui, monsieur Chicot... Par ici, monsieur le baron, par ici!

SCÈNE III CHICOT, MÉRIDOR.

MÉRIDOR.
Mon enfant! mon ami!

CHICOT.
Ici, vous pouvez m'embrasser. (Ils s'embrassent.) Assoyez-vous, mon père.

MÉRIDOR, se levant.
Non, je ne vis plus, je ne pense plus. Tout mon vieux sang est remonté au cœur... J'ai la fièvre, vois-tu, depuis que je t'ai quitté!

CHICOT.
Ah! voyons.

MÉRIDOR.
Tu as dit un mot... un mot terrible... un mot qui me tue... Tu as dit : « Si Diane n'était pas morte »! Prends garde! prends garde!

CHICOT.
Je l'ai dit.

MÉRIDOR, avec exaltation.
C'est donc possible!

CHICOT, se levant.
No le tuons pas. (bas.) Voyons, calmez-vous; qu'y a-t-il d'impossible à Dieu?

MÉRIDOR.
Dieu n'est plus avec moi.

CHICOT.
Du désespoir! c'est mal.

MÉRIDOR.
Oses-tu me dire d'espérer?

CHICOT.
Écoutez donc... Vous n'avez pas tenu cette pauvre morte entre vos bras, et quelqu'un, au contraire, a vu à Paris une femme si étrangement ressemblante à...

MÉRIDOR.
A Diane?

CHICOT.
Oui.

MÉRIDOR.
Que?

CHICOT.
Que je l'ai prise... c'est un ami, un grand cœur... de s'informe et de me rendre réponse.

MÉRIDOR.
Où?

CHICOT.
Ici.

MÉRIDOR.
Quand?

CHICOT.
Mais... aujourd'hui... ce soir peut-être.

MÉRIDOR.
En sorte que...

CHICOT.
En sorte que, si la réponse était bonne, cet ami arriverait et frapperait trois coups au volet de la fenêtre.

MÉRIDOR, avec transports.
(Toute seule.)

CHICOT.

Père, père, il y a espoir, mais non pas certitude. (A bas, qui part.) Eh bien?

MÉRIDOR, à bas.

Monsieur, la vie ou la mort, ne me faites pas souffrir.

SCÈNE IV LAS MÉRES, BUSSY, DIANE.

Mon père chéri!

(Ils s'embrassent.)

Diane, mon enfant!

MÉRIDOR.

(Ils s'embrassent.)

Merci!

CHICOT, à bas.

Tu es à moi... tu es à moi!

MÉRIDOR.

Non, pauvre père... elle est à un autre.

BUSSY, avec exaltation.

CHICOT.
A ce misérable Monsoreau... je m'en doutais.

MÉRIDOR, à bas.

Je l'emène, in ne me quitteras plus.

DIANE, pleurant.

Remerciez au moins mon libérateur.

MÉRIDOR.

Ah! comment le remercier?

(Il serre les mains de Bussy.)

DIANE, à Chicot.

Et toi, mon ami, mon frère...

CHICOT.

Ah! plus un mot! Rentrez dans votre appartement et que personne ne vous voie... N'oubliez pas, ne sortez pas, quand on viendrait vous appeler de ma part, quand on vous solliciterait au nom du roi... quand je viendrais moi-même. Allez, allez!

MÉRIDOR.

Mais comment le revoir?

CHICOT.

Demain, à huit heures, au cabinet des armes du roi; préservez-vous tout de suite. Allez!

MÉRIDOR.

Viens, mon trésor! viens, ma fille!

DIANE, à bas, s'embrassant.

A demain!

BUSSY, avec passion.

A toujours!

(Diane et MÉRIDOR sortent.)

CHICOT.
Quant à vous, monsieur de Bussy, évitez le duc jusqu'à demain; rentrez chez vous et reposez-vous, je veille. Allons voir si la rue est libre, venez.

BONHOMET.

Mais le souper, monsieur Chicot?

CHICOT.

Je reconduis monsieur jusqu'au qual, je reviens.

(Il sort avec le valet.)

SCÈNE V BONHOMET, puis GORENFLOT.

BONHOMET.
Il revient... bon. Que vais-je lui donner à souper, c'est un fin gourmet et qui paye, ce qui est rare par le temps qui court. (Au Garçon qui entre.) Dresse cette table. Ne nous occupons pas du vin, il o l'habitude de le choisir lui-même. (Le garçon sort.) Ne nous réveillons pas comme on nous qui pousse. Il n'a détesté pas pour potage une bisque aux cérévisses; oui... (Au Garçon.) Bisque aux cérévisses, tu entends? Après la bisque aux cérévisses, que dirions-nous d'un rouge de rivière aux oranges?... Va pour le rouge aux oranges... (Au Garçon.) Tu as entendu? Le rôti, maintenant... Eh bien, une bonne poulette de Brasse... (S'agit de Gorenflot, — Approchez Gorenflot.) Ah! c'est vous, maître Gorenflot?

GORENFLOT.

Et quel est l'endure! pêcheur pour qui vous préparez un pareil repas en carême?

BONHOMET.

Mais tout est maigre... bisque aux cérévisses.

GORENFLOT, passant sa langue sur ses lèvres.

Ah!

BONHOMET.

Rouge de rivière aux oranges.

GORENFLOT, de même.

Ah!

BONHOMET.

Poulette... Ah! tiens, c'est vrai... Eh bien, nous remplaçons.

rons la poularde par une carpe de Soire, avec un coulis de crevettes paré d'éperons et de moules.

GORENFLOT.

Ah! ah!

GORENFLOT.

Servez l'épinaur au maître de maître Gorenflot

(il sort.)

SCÈNE VI

GORENFLOT, *sol.*

Et quand on pense qu'il y a des êtres assez glorieux pour souper seuls... Pourqu'on Bonhomme m'a-t-il mis dans cette chaudière? « Ne nous indisez pas en tentation, » dit l'Écriture. Chassons le malin esprit qui se sois seul... « Mes frères, mes frères... » Ce que c'est que l'habitude! Ici je répéterais bien cent fois « mes frères » que je ne trouverais pas autre chose. (Il s'assoit sur sa chaise.) « Mes frères! » A la bonne heure! « C'est un grand jour, » c'est un grand jour... ou plutôt, je ne me peux pas dire que c'est un grand jour, puisque quand je prononcerai mon discours il sera onze heures du soir. « Mes frères, c'est une grande nuit, une nuit splendide... »

SCÈNE VII

GORENFLOT, CHICOT.

CHICOT.

Bah!

GORENFLOT.

Tiens! monsieur Chicot.

CHICOT.

Que faites-vous donc là, notre ami?

GORENFLOT, *devant lui.*

Vous voyez, monsieur Chicot, je soupe.

CHICOT.

Mais sur cette chaise, là?

GORENFLOT.

Rien, rien.

CHICOT, *à lui-même.*

Eat-ce que cette brute me cache quelque chose? Pardi! il serait curieux qu'ayant fait lever deux lievres, quand je n'en courrais qu'un, je les attrapasse tous les deux à la fois. (A Gorenflot.) Ah! vous soupiez.

GORENFLOT, *essayant de soupier.*

Oui.

CHICOT.

Qu'est-ce que c'est que cela?

GORENFLOT, *(il trempe son doigt dans les épinards.)*

Un légume très-sain.

CHICOT.

Pouah! de l'herbe au fronton à la pie! allons donc!

GORENFLOT.

Nous sommes en carême, faisons notre salut.

CHICOT.

Faisons notre salut, mais ne déshonorez pas notre estomac. Ça! pourquoi un souper-là nous pas ensemble?

GORENFLOT.

Oh! impossible, je suis affaibli.

CHICOT.

Où cela?

GORENFLOT.

Mais...

CHICOT.

A quelle heure, bon Dieu?

GORENFLOT.

A...

CHICOT.

Vous rappelez-vous ce petit dîner que nous fîmes à la porte Montmartre?

GORENFLOT.

Quand?

CHICOT.

Le jour des Flagellants, tandis que notre grand roi se foudroyait et foudroyait les autres; nous nous étions une sarcelle des marais de la Grange-Batelière, un hochepot merveilleux et bûmes de ce joli petit vin de Bourgogne...

GORENFLOT.

Un vin de mon pays, la Roumanée... il était bon!

CHICOT.

Oh! s'il était bon!... Eh bien! croiriez-vous que Bonhomme ose soutenir qu'il en a dans sa cave cinquante bouteilles, près desquelles le vin de la porte Montmartre n'est qu'une piquette.

GORENFLOT.

Il a raison.

CHICOT.

Comment! Et dans une maison qui renferme un pareil trésor vous buvez de l'eau pure, hé!

(Il verse la chaudière avec le coulis d'eau.)

GORENFLOT.

Il y a temps pour tout, monsieur Chicot, mais lorsqu'on a un discours à prononcer...

CHICOT.

Ah! vous avez un discours.

GORENFLOT.

Un discours. Eh bien, moi qui n'ai rien à prononcer, je vais goûter ce vin de la Roumanée; que me conseillez-vous de prendre avec?

GORENFLOT.

No prenez pas de ces herbes, elles sont usées et sèches.

CHICOT.

Nou! (Il jette l'écuelle dehors.) Maître Claude!

BONHOMME.

Me voilà!

CHICOT.

Apportez deux bouteilles de ce Roumanée.

GORENFLOT.

Pourquoi deux bouteilles, puisque je n'en bois pas?

CHICOT.

Veut de bicho! si vous en buviez, j'en ferais venir quatre, j'en ferais venir six, j'en ferais venir autant qu'il y en a dans la maison; mais quand je bois seul, je bois mal, et deux bouteilles me suffisent.

(Bonhomme a sorti la souppe.)

GORENFLOT.

Vous faites maigre, j'espère.

CHICOT.

Vous voyez : écrivains... gibier de marais...

GORENFLOT.

C'est juste!

CHICOT, montrant le valet.

Et une carpe.

GORENFLOT.

Une carpe?

CHICOT, lui montrant le plat sous le bras.

Sans doute.

GORENFLOT.

Et depuis quand une carpe a-t-elle un bec?

CHICOT.

Un museau, vous voulez dire.

GORENFLOT.

Des ailes?

CHICOT.

Des uageotres.

GORENFLOT.

Et des paitres?

CHICOT.

C'est sa queue. Ah çà! mon cher Gorenflot, vous êtes ivre?

GORENFLOT.

Ivre! moi qui n'ai mangé que des épinards et n'ai bu que de l'eau; j'en appelle à notre hôte, il décidera.

CHICOT.

Solt! Mais qu'il verse d'abord, je tiens à savoir si c'est le même vin.

(Il verse d'abord et verse. Chicot boit tout.)

GORENFLOT, l'œil bété.

Eh bien?

CHICOT.

Ah! quel pauvre dégustateur je suis! Je ne me souviens pas même de celui de la porte Montmartre. (Il verse quelques gouttes dans son verre.) Tenez, mon maître, le devoir d'un bon chrétien est de diriger son prochain : dirigez-moi.

GORENFLOT.

C'est du même cru, mais...

CHICOT.

Mais...

GORENFLOT.

Mais il y en a trop peu pour que je puisse dire s'il est plus mauvais ou meilleur.

CHICOT.

Ah! si vous n'aviez pas un discours à prononcer ce soir, vous me diriez (il verse.) toute la vérité.

GORENFLOT.

Si vous y tenez bien... (il verse.) Meilleur!

CHICOT.

Bon! vous vous entendez avec l'hôte.

GORENFLOT.

Non... l'un buveur doit au premier coup reconnaître le cru; au second, la qualité; au troisième, l'année.

CRICOT, se levant et passant à Gorenflot.
L'année! Voilà ce qu'il faut savoir l'année.
(Il verse aux deux quarts.)
GORENFLOT.
Rien de plus facile... (Il bond sans se regarder.) Mil cinq cent
soixante-un.
GORENFLOT.
Noël! Noël! c'est juste cela.
CRICOT.
Ami Gorenflot, on a dévoté des statues à des gens qui ne le
méritaient pas comme vous.
GORENFLOT.
Un peu d'habileté, monsieur Chicot. (Il se lève.)
CRICOT.
Eh bien! que faites-vous?
GORENFLOT.
Je me rends à mon assemblée.
CRICOT, à part.
Ah! (murmure.) Et vous vous risquez à prononcer un discours à
jeun... Impudent!
GORENFLOT.
Pourquoi?
CRICOT.
Vous manquez de poudrons... Gallien l'a dit : *Pulvis
hominis facit defecit.*
GORENFLOT.
J'ai peu de poudrons... mais... (Il se laisse tomber sur une chaise.)
j'ai du sel.
CRICOT.
Le sel ne suffit pas, mon pauvre ami; une goutte...
GORENFLOT.
Une seule, alors.
CRICOT.
Pardieu! (Il verse un grand verre, Gorenflot boit.) Là!... Eh bien?
GORENFLOT.
Le fait est que je me sens moins faible.
CRICOT.
Ventre de biche! il ne s'agit pas de se sentir moins faible, il
faut se sentir très-fort. Ah! prenez garde; mangez un peu de
ce coulis d'écrivains, sinon vous sauterez le vin.
GORENFLOT.
Vous avez raison... Hum! quel poitage!
CRICOT.
Et quel vin!
GORENFLOT.
Vous me croirez si vous voulez, eh bien! j'ai très-faim.
CRICOT.
Pauvre Gorenflot! il en est pâle.
GORENFLOT.
Un peu de ce rouge de rivière, hein?
CRICOT.
Comment donc!
GORENFLOT, élevant sa
voix.
Une saucel... Ah! cela va mieux.
CRICOT.
Je vous ai copié une nageoire.
GORENFLOT.
Une nageoire! Ah! vous y tenez?
CRICOT.
Dame! Vous en avez appelé à notre hôte; consultez-le.
Maitre Claude... (à Gorenflot.) Ah! ne l'influancez pas... Qu'est-ce
que cela?
GORENFLOT.
Mais, une carpe; c'est une façon que nous donnons au pois-
son pour la déguiser.
GORENFLOT.
Ah! c'est différent. Va pour la nageoire!
CRICOT.
Une arête?
GORENFLOT, montrant l'un
de ses yeux.
Mon Dieu, oui!
CRICOT.
Voilà l'inconvénient du poisson... Maitre Bonhomme, si vous
nous faisiez une jolie omelette au lard?
GORENFLOT.
Je n'en ferais qu'une bouchée... comme de ce verre je ne
fais qu'une gorgée... Ah! mon ami, que j'étais bête!
CRICOT.
Vous?
GORENFLOT.
Avec ce discours qui m'écourra depuis trois jours.
CRICOT.
Il doit être superbe!

GORENFLOT.
Splendide!
CRICOT.
Dites-m'en donc quelque chose, en attendant l'omelette.
GORENFLOT.
A table!... Où as-tu vu cela, maitre fou? Ici ton Sarda-
napale... chez ton Hérodote... chez ton Nabuchodonosor. (A
Bouché.) Apporte! apporte!
CRICOT.
Mais le discours?
GORENFLOT, se frappant le front.
Il est là!
CRICOT.
Vous étiez si pressé!
GORENFLOT.
Je mentais... Tout homme est menteur.
CRICOT.
A quelle heure est-ce donc, voire assemblée?
GORENFLOT.
A onze heures, à l'abbaye!
CRICOT.
Onze heures! mais je croyais que l'abbaye fermait à dix?
GORENFLOT.
Qu'elle ferme... j'ai la clef.
CRICOT.
La clef...
GORENFLOT.
La voilà!
(Il jette au filz un petit de monnaie.)
CRICOT.
Ah! de l'argent... Vous corrompez le frère portier?
GORENFLOT.
Rends-moi mon leston.
CRICOT.
Tiens! la drôle de monnaie!
GORENFLOT.
A l'effigie du Sardanapale... tronée au cœur.
CRICOT, à part.
Ah! voilà les choses qui se dessinent; seulement, il n'est
pas encore assez ivre. (Il verse. — Au.) Alors, je comprends
parfaitement; vous mourez cette pièce au portier et vous
entrez?
GORENFLOT.
Et j'entre.
CRICOT.
Sans difficulté?
GORENFLOT.
Comme ça vin dans mon estomac.
CRICOT.
Sans toucher les bords.
GORENFLOT.
C'est-à-dire que pour Gorenflot on ouvre les deux battants.
CRICOT.
Et vous priez?
GORENFLOT.
Et je prie... Il y a là des barons, des comtes, des ducs.
CRICOT.
Et des princes?
GORENFLOT.
C'est toi qui l'as dit... Je prends place parmi les fidèles
de l'Union.
CRICOT.
Je suis curieux de voir ces fidèles-là!
GORENFLOT, vaillant.
On appelle Gorenflot, je m'avance.
CRICOT.
Si vous pouvez.
GORENFLOT.
Je m'avance et je dis...
CRICOT, à part.
Quelle chienne de vérité va donc sortir du vin de cet
tyrogn... (murmure.) Et vous dites?
GORENFLOT.
« Mes frères... »
CRICOT.
Mes frères...
GORENFLOT.
« C'est un bon jour pour... c'est une bien belle nuit pour...
c'est un très-beau jour, nuit pour... »
(Il vaude l'ivoire.)
CRICOT.
Bonne nuit! Il en a pour deux heures de sommeil. (Il se
Gorenflot est ivre, le reste d'une soirée, s'il apporte le fruit pour une omelette.
Appelle.) Maitre Claude, voici pour le souper, voici pour mon

cause, voilà comment on sert sa patrie. Et si vous ne dites : Quel est l'homme qui donnera l'exemple? je répondrai : C'est moi! moi, Népomucène Mademoiselle Gorenflot! moi que vous verrez la culture au dos, le mouchoir à l'épaule, l'estoc au flanc, moi que vous verrez marcher tout seul à la tête des bataillons de hédies qui voudront me suivre. Et quand cela, mes frères? dimanche prochain, pas plus tard. Je suis prêt; ceux qui veulent me suivre le sont-ils?

TOUS.

Oui! oui! oui! Signons, signons!

CHICOT.

Eh bien, à dimanche! Marchons, marchons... A dimanche! Tous à ses voix.
Ravi! ravi! (Il s'agit d'applaudir comme ci.) Vive le brave Gorenflot... vive l'impétueux Gorenflot! la procession de la Ligue! la procession!... Signons!

LE ROI PRÉSIDENT.

C'est bien vite!

MONSIEUR.

A-t-on tu cet ouvrage?

LE ROI PRÉSIDENT.

Mes frères, il est l'heure de la retraite. La séance est levée...

TOUS.

La procession, la procession! Dimanche, dimanche!

CHICOT, soufflant.

Merci, mes frères, merci... (On le fait à l'éclat, on le presse. — Il d'écarter son bras.) Ah! messieurs de l'Union, nous vous verrons enfin! Je suis sûr que Mayenne et Nicolas David sont ici... mais où sont-ils? Comment les reconnaître sous ces capuchons maudits. Essayons à la sortie, en les voyant de plus près.

(Il se dirige vers la porte.)

MONSIEUR.

Le duc n'a pas paru; se défie-t-il de moi? Son édénisme, est-ce bien tout ce qu'il leur donne? Comment le savoir? Tout le monde sort... quelque chose me dit qu'après cette séance tout n'est pas terminé. Les trois chefs ont fait un signe d'intelligence sans doute qui se tenaient derrière eux, cachons-nous quelque part... Il y a une tribune au bout de cet escalier...

(Il disparaît dans l'ombre.)

CHICOT, nerveux.

Ventre de biche! mais pour sortir il faut exhiber un autre denier taillé en étoile, et je ne l'ai pas... Mais c'est que tout le monde est sorti... je vais réfléchir seul, on va me découvrir! Oh diable me cachez... ventre de biche!

(Il paraît arriver de l'escalier avec un air morose, il se blottit derrière un pilier.)

LE MOINILLON.

N'y a-t-il plus personne?... On va fermer!

CHICOT, qui a tourné autour du pilier pour à peu près éviter d'être vu, doit par bonheur son échec dans la salle à dévotion, dont il repère la grille de bois sculpté.

Ferme! ferme!

LE MOINILLON.

Frère portier, faisons la visite partout!

CHICOT.

Tudieu! voilà un moineillon que je porte dans mon cœur! On lui la stèle... (Chicot se recule, — Les trois Hédies de l'éclat ont repris, leur place, — Chicot alonge le cou et regarde.) Que diable! ces moines et ce moineillon ne vont pas courber ici... Quand ils seront partis, j'entrainerai des chaînes sur des bancs et je me sauverai par la fenêtre.

LE MOINILLON.

Éloignez tout, qu'on voie des dehors que tout est fini.

SCÈNE II

CHICOT, en bas, dans l'escalier, de l'air sombre par la fenêtre.
Hou!... si l'on était de complexion timide... Oh! que mon fils Henriquet aurait peur ici!... Ma foi, faisons un roulement attendant. (Comp. s'écarter, sape sur un banc.) Heint! les pierres qui marchent! Eh!... (Il se dresse de l'air en secouant la tête et se penche en avant, puis il se retire, etc.) Écoutez!... Ah! c'est-est-ce que tous les pères de cette abbaye, depuis Optat jusqu'à Pierre Boudin, vont sortir de leurs tombes!... Diable! diable! diable!

(Il se dresse, l'air morose.)

SCÈNE III

LE MOINILLON, LES TROIS MOINES, CHICOT, en bas.

LA VOIX DE MAYENNE.

La personne que nous attendons est-elle là?

CHICOT.

Voilà une voix que je connais.

UN MOINE, à Mayenne.

Oui, monseigneur.

CHICOT.

Monseigneur!... c'est Mayenne... j'en étais sûr!

MAYENNE.

Qu'on l'introduise... Et vous, messieurs, venez!
(Il se dresse, l'air morose, de la Scène II.)

CHICOT.

Oh! c'était une comédie en deux actes; voici le second qui commence.

MAYENNE.

Messieurs, maintenant que nous sommes seuls, nous pouvons nous découvrir.

(Les capuchons tombent, celui de mademoiselle d'abord.)

CHICOT, les reconnaissant.

La duchesse!... Ah! minouille, va! Le grand Henri de Guise, à la glorieuse balafre! Celui que Sa Majesté Très-Crédule croit occupé au siège de la Charité... Bon! Monsieur de Lorraine... rien n'y manque. Ah! si, il me manque Nicolas David!

LIVAROT, amenant le duc.

Monseigneur le duc d'Angoulême!

(Hélas, livarot, monseigneur de Lorraine suit.)

SCÈNE IV

LES MOINES, LE DUC.

LE DUC.

Me voici, messieurs!

CHICOT.

Mon autre frère!

TOUS, en dessous.

Vive monseigneur le duc d'Angoulême!

CHICOT.

Livarot, Ribérac, Antraquet, tous ses amis. Ce misérable François ne se lassera donc jamais de jouer au roi avec la tête des autres, comme il y jouait avec celles de La Môle et de Cocanha?

DE GUISE.

Monseigneur, ne craignez rien : les vôtres sont sourdes et nos portes bien gardées.

CHICOT.

Oui, oui!

LE DUC.

Messieurs, j'ai entendu tout ce qui a été dit tout à l'heure. Je suis des vôtres, croyez-le bien.

CHICOT.

Bon François!

LE DUC.

(Tous s'insistent.)

Mais la destruction de l'hérésie n'est pas le seul but que les gentilshommes de ce royaume doivent chercher à atteindre. J'en ai entrevu un autre.

CHICOT.

Parlez. Je suis gentilhomme aussi.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Nous écoutons religieusement Votre Altesse.

MAYENNE.

Et nos cœurs battent d'espérance en écouant.

CHICOT.

Que diable peuvent-ils espérer?

LE DUC.

Or, quand un gentilhomme a pensé à ce qu'il doit à Dieu, il pense alors...

CHICOT.

A son roi. Va toujours.

LE DUC.

Il pense alors à son pays.

CHICOT.

Tiens!

LE DUC.

Il se demande si ce noble pays dont il est l'enfant, jouit de tous les biens qu'il a le droit d'attendre. Les plantes parasites et véneuses étouffent la moisson; pourquoi ne pas défricher ces plantes mortelles? Messieurs, le roi fleurit est entouré, non pas d'amis, mais de parasites honteux, qui étouffent le bonheur de la France.

GUISE.

C'est vrai.

MAYENNE.

Vous avez raison, prince; détruisez cette engeance maudite, que chacun de nous s'y applique sans relâche.

LE DUC.

Vous avez commencé d'accomplir cette tâche, monseigneur le duc, en nous débarrassant de Saint-Mégrin.

CHICOT.

En assassinant Saint-Mégrin.

MAYENNE.

Monseigneur, il en reste d'autres.

ANTRAQUET.

Il en reste à nous, monseigneur; moi, je prendrai Quétus.

LIVAROT.

Moi, Maugiron.

RISCEAG.

Moi, Schonberg.

LE DUC.

Et moi brave Bassy se chargera du reste.

CHICOT.

Comptes-y, sur ton brave Bassy.

LE DUC.

Il serait avec nous, messieurs, si sa blessure, reçue en combattant pour moi, ne le retenait au lit. Mais je réponde de lui.

CHICOT.

Et moi aussi.

MAYENNE.

Messieurs, un fanatique parloit ici tout à l'heure, et, malgré son extravagance...

CHICOT.

Merci!

MAYENNE.

Il a dit une vérité; il a dit : « Nous manquons de franchise, » il avait raison : soyons francs.

CHICOT.

Eh bien, allons donc! Soyez francs, c'est tout ce que je demande.

MAYENNE.

Devons-nous continuer à vivre sous un roi faisant au moment où l'Espagne allume des bûches, où l'Allemagne réveille les vieux hérétiques assoupis dans l'ombre des cloîtres, quand l'Angleterre tranche à la fois les questions et les têtes? Nous dormons, messieurs; qu'un grand prince nous pardonne de le dire, nous ne sommes pas gouvernés par un roi, mais par un moine.

TOUS.

A bas Valois! à bas Henri! à bas!... Un vrai roi, un chevalier! un tyran, s'il le faut, plutôt qu'un moine!

LE DUC.

Pardon, messieurs, mon frère est égare peut-être.

CHICOT.

Siffle, serpent, siffle!

CHICOT.

Monseigneur, vous venez d'entendre la vérité. Vous connaissez nos vœux; vous connaissez l'esprit de la Ligue, vous allez en voir le résultat.

LE DUC.

Que voulez-vous dire, monsieur de Guise?

CHICOT.

Nous sommes réunis, nous-mêmes, non pour une question frivole et triviale, mais dans un but de salut et d'honneur public. Nous allons nommer un chef à la noblesse de France. Et, comme c'était l'usage chez les Francs nos aïeux, de faire un digne présent au plus digne, voici notre présent, monseigneur, je le mets aux pieds de Votre Majesté.

(Un des drapés que le duc a apportés avec l'épée et le bréviaire par une gentilhomme.)

LE DUC.

Une couronne, à moi!

CHICOT.

Vous, tirant leur épée.

Vive François Trois!

LE DUC.

Messieurs! messieurs! mon frère vit encore!

CHICOT.

Nous le déposons en attendant que Dieu en fasse justice.

LE DUC.

Messieurs!

ANTRACURT.

Monseigneur, nous nous sommes dévoués pour vous; acceptez, le li faut.

LE DUC.

Eh bien, eh bien... ouï!...

TOUS.

Le serment!... le serment!

MAYENNE.

MONSIEUR DE LORRAINE, je-veux le lires.

Jurez, monseigneur.

LE DUC.

Je jure!

MAYENNE.

Dieu te couronne de la couronne de gloire et de justice.

CHICOT.

Dieu l'arme du glaive et de justice.

TOUS.

Vive le roi François Trois!

MAYENNE.

Sire, à partir de ce moment, vous êtes roi de France, sacré par Georges Trois, dont nous sommes les représentants.

CHICOT.

Ventre de biche! quel malheur de ne pas avoir les écouelles!

LE DUC.

Messieurs, je n'oubliais jamais ceux qui m'ont choisis pour les gouverner. (A eux.) Venez, monsieur mon cousin, (à le saisir.) Venez, mon grand maître de France. Le jour où je serai réellement roi, messieurs tous les gentilshommes ici présents seront chevaliers des ordres.

(Tous d'indignation.)

CHICOT.

Quelle occasion d'être cordon-bien! Cachons-ous bien! cachons-ous bien!

(Les papiers de Lorraine sont brûlés le feu. Les autres papiers sont descendus avec les ducs le crypte. Le Monsieur se retire avec le crypte à la clé.)

MONSIEUR DE LORRAINE.

Ah! mon gracieux maître... voilà ce que vous voulez faire à l'ubaye... voilà la confiance que vous aviez en moi! François d'Anjou, roi de France, je le tiens!

(Il va se jeter aux pieds de son maître, mais il est arrêté par un valet.)

SCÈNE V

GUISE, MAYENNE, MONSIEUR DE LORRAINE, LA DUCHESSE, CHICOT, autres.

LA DUCHESSE, s'avançant de son.

Ah! oh! ah!

GUISE.

Silence! ma sœur!

LA DUCHESSE.

Avez-vous vu cette horrible figure sous la couronne?

GUISE.

Il est à nous; impossible qu'il nous échappe!

MAYENNE.

Et mettons à profit le mouvement que ces tristes Parisiens se donneront pour la signature de la Ligue.

MONSIEUR DE LORRAINE.

D'abord, mettons-nous en règle; faisons nos propres affaires.

CHICOT.

Comment, leurs affaires! Elles ne sont donc pas flues? A quel sert de jouer, si tout le monde triche!

MAYENNE.

Vous dites donc qu'il est ici?

CHICOT.

Où.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Je ne l'ai pas aperçu.

CHICOT.

De qui parlez-vous?

CHICOT.

Il est caché.

CHICOT.

Hein?

MAYENNE.

Où?

CHICOT.

Dans une stalle.

CHICOT.

Ouais! Qui donc est caché dans une stalle?... Ventre de biche! je ne vois que moi!

MAYENNE.

Alors, il a tout entendu?

CHICOT.

Sans doute... Allez le chercher, Mayenne.

CHICOT.

(Mayenne s'adresse vers la stalle de Chicot.)

CHICOT.

Aie!... Mordieu! ils vont m'assommer comme un rat dans une souterraine. Je ne peux pourtant pas me laisser faire comme ça, et puisque l'occasion se présente, je vais d'abord étrangler monsieur de Mayenne!

(Mayenne s'adresse jusqu'à la stalle de Chicot, lorsque Chicot lui crie d'aller.)

CHICOT.

Pas celle-là!... l'autre en face!

CHICOT.

Ouf! il était temps! Mais qui donc est l'autre?

MAYENNE.

Sortez, maître Nicolas David!

CHICOT.

Bon! tu manquais à la fête! Oh! tout à l'heure... (A eux.)

Un peu de patience, ma petite amie!

SCÈNE VI

LES MÊMES, NICOLAS DAVID.

DAVID.

A vos ordres, mes seigneurs.

GEISE.
Vous avez tout vu, tout compris, et vous pouvez tout rapporter au légat à Avignon.

DAVID.
Sans omettre un mot.

SEINE.
Vous avez, comme j'étais convenu, rédigé le procès-verbal de cette séance de couronnement de monsieur le duc d'Angou, y compris ses serments et paroles?

DAVID.
J'ai tout écrit, signé et paraphé, monseigneur. Voici le procès-verbal.

GEISE.
Bien.

DAVID.
Et voilà, monseigneur, la pièce que j'ai promise à Vos Seigneuries de rédiger pour les faire asseoir sans contestation sur le trône de France.

CHICOT.
Eux aussi! Ah çà! mais tout le monde veut donc s'y asseoir, sur le trône des Valois? Ce n'est plus un fauteuil, c'est une banquette.

GEISE.
La maison de Lorraine, tout illustre qu'elle est, aura de la peine à prendre le pas sur celle de Valois.

DAVID.
A moins que, comme le prouve cette généalogie, la maison de Lorraine ne descende de Charlemaigne.

GEISE.
Par Charles de Lorraine, oui; mais la loi salique?

DAVID.
Monseigneur, quelle est la date de la première application de la loi salique?

GEISE.
Mil trois cent vingt-huit, il me semble.

DAVID.
C'est-à-dire deux cent quarante ans après Charles de Lorraine, votre ancêtre. Donc, depuis deux cent quarante ans vos ancêtres avaient droit à la couronne, lorsque la loi salique fut inventée. La loi n'a pas d'effet rétroactif.

CHICOT.
Mordieu! l'animal est plus vémineux que je ne croyais!

GEISE.
Vous êtes un habile homme, maître David!

MONSIEUR DE LORRAINE.
Ingélateux!

MAYENNE.
Admirable!

LA DUCHESSE.
Mes ciseaux sont dans leur droit!

CHICOT.
Mon Dieu! les avocats! les avocats!

GEISE.
Et dire que de pareilles misères sont nécessaires à un homme de ma taille... Dire que les peuples obéissent parfois à cela, un lien de ligue le droit et la noblesse d'un homme dans l'éclair de ses yeux ou de son épée!

MONSIEUR DE LORRAINE.
Voilà vos deux cents écus d'or. (Il lui donne une bourse.)

MAYENNE.
Avec deux cents autres. (Il lui donne une autre bourse.) Et en route pour Avignon!... Pierre de Gondy, qui est à nous, portera cette généalogie à Rome et la rapportera approuvée.

DAVID.
Je partirai demain matin.

MAYENNE.
Cette nuit, cette nuit même!

DAVID.
Cette nuit, seigneur.

GEISE.
Heureux-nous, maintenant... nous, par la crypte; (à David.) vous, par cette porte dont on a dû vous remettre une clef, pour que vous puissiez entrer dans l'église.

DAVID.
La voil.

GEISE.
Bon voyage!

DAVID.
Dieu soit avec vous, mes seigneurs!

(Il sort en courant par la crypte.)

SCÈNE VII

NICOLAS DAVID, CHICOT.

CHICOT, regardant David qui vient prendre ses chapeaux, et attendant que la porte de la crypte soit refermée.
Ah!... voici donc l'échafaud!

(Il lui barre le chemin.)

DAVID.
Qui est celui-là? l'ardou. (Il se veut passer, mais Chicot se place de l'autre côté.) Vous ignorez peut-être qui je suis?

CHICOT.
Au contraire; vous êtes Nicolas David. C'est vous qui ne me connaissez pas.

DAVID.
Qui donc?

CHICOT.
Une vieille connaissance... Chicot... monsieur de Chicot.

DAVID, reculant.
Impossible!

CHICOT, s'approchant avec l'air le plus gracieux.
Jugez-en!

DAVID.
Que venez-vous faire ici que voulez-vous?

CHICOT.
En!...

DAVID.
Chercher le reste des coups de bâton que nous vous demandez?

CHICOT.
Au contraire, je viens les rendre... et, par la même occasion, je voudrais avoir cette jolie généalogie...

DAVID.
Hein?

CHICOT.
Vous savez, ce parchemin qui prouve que monsieur de Guise descend de Charlemaigne.

DAVID.
Ah! espion!... espion et bouffon à la fois!

CHICOT.
Espion pour vous faire pendre, et bouffon pour en rire.

DAVID.
Vous êtes ici?

CHICOT.
Dans la salle au face de la vôtre... Oh! si j'avais su être si près!... Cette généalogie, s'il vous plaît?

DAVID.
Pour quoi faire?

CHICOT.
Pour le donner au roi, qui aime les choses curieuses, et avec qui je ferai votre paix, si vous vous exécutez bonnement.

DAVID.
Vous me faites pitié!

CHICOT, d'un air résolu.
Vous ne me croyez pas, monseigneur David, parce que vous êtes d'une nature mauvaise. Parce que vous êtes fort sur la chicane, sur le blason et sur l'épée, vous vous dites qu'un homme doit ronger son ennemi comme la rouille ronge le fer... Tenez, croyez-moi: je vous hais bien, mais donnez-moi ce parchemin, et je fais votre fortune... Restez donc tranquille!... Savez-vous pourquoi j'agis ainsi avec vous? C'est que j'aime quelqu'un. Cela vous étonne, vous qui n'aimez que vous. J'aime la loi, tout faillie, tout égaré qu'il paraît être; le roi, qui m'a donné asile et m'a défendu contre votre assassin de Mayenne, qui fait assommer les gentilshommes par des portefaix! Eh bien, le repos pour mon pauvre roi; qu'il règne tranquille, qu'il échappe aux Guise, aux Mayenne, aux Angou, aux généalogies et aux Nicolas David... Ce parchemin, et vous serez tout ce que vous voudrez être... Une fois, deux fois, trois fois... Vous ne voulez pas? Eh bien, je vais vous faire pendre.

DAVID, s'arrêtant.
Maître fou, quand on sait de pareils secrets, on meurt; quand on menace Nicolas David, on meurt; quand on est entré ici, on n'en sort plus, on meurt!

(Il sort l'épée à la main.)

CHICOT, l'épée à la main.
Que cet homme est bête, de ne pas voir tout le plaisir qu'il me fait!... me, je vous tue!... oh! je vous tue! d'un coup qui n'a été enseigné par le roi, avec qui je fais des armes tous les jours. C'est folle! hein? pour un belître comme vous! (Il lui fait une croix sur son poignet avec un crocus blanc.) — Gendarme... — Nicolas David, écarté, romps quelques ossements! Ah! ah! vous ne vous

attendez pas à cela? J'ai fait des progrès, hein? depuis les coups de bâton!... Voyons, ces papiers... voulez-vous?

Jamais!

OATIE.

(Il se précipite vers Chicot.)

CHICOT.

Voilà le comp! (telle prose, Oatée touche et se rue dans l'écritoire. Chicot le voit expirer. Il lui ouvre son pourpoint et prend la grosse robe.) Bon, voilà mon premier beurre!... Je le tiens par les oreilles... Le procès-verbal du couronnement, très-bien! Le chef, maintenant. (A la voir qu'il tient dans sa main gauche.) Ah! Gorenflot, en sa-tu fait, cette doit!

(Il sort.)

ACTE QUATRIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Une salle du Louvre, attenant à la chambre du roi, à gauche, et à la salle de Mars, au fond. Grande tenture à double, avec ombre-rose peinte.

SCÈNE PREMIÈRE

CHICOT, enchaîné par une loi de sang; LE ROI.

LE ROI, le regardant méfiant.

Le voilà, enfin... A quelle heure est-il rentré et qu'a-t-il fait toute la nuit, le malheureux? Il dort; il n'a pas même eu la force d'aller regagner sa chambre. (Appelant.) Chicot! Chicot!

CHICOT, dormant.

Hein! qu'est-ce encore!

LE ROI.

Chicot, que fais-tu là? On ne dort pas ici.

CHICOT.

Mais, au contraire, en y dort très-bien... Tien, Henriquet! Est-ce que tu es malade, mon fils?

LE ROI.

Allons, lève-toi ou plutôt, si tu as envie de dormir, va-t'en dans ta chambre. Laisse-moi travailler.

CHICOT.

Hein! tu vas travailler, toi?

LE ROI.

J'attends monsieur de Morvilliers. Oui.

CHICOT.

Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur de Morvilliers?

LE ROI.

Le malheureux est si abruti par le sommeil, qu'il ne connaît plus mon chancelier. Monsieur de Morvilliers est un homme qui ne dort pas, vois-tu, et qui veille sur son roi.

CHICOT.

Ah! oui, un homme qui a de gros appointements.

Et qui les gagne. Que deviendrait le royaume sans sa vigilance et sa police?

CHICOT se souvient.

Tu dis... sa police? Est-ce que tu y crois, Henriquet, sérieusement?

LE ROI.

Maître fou!

CHICOT.

Qu'est-ce que tu me donnes, si je te prouve que tu n'as pas de police? Voyons! qu'est-ce que tu me donnes?... Et l'as-tu dormi?

LE ROI.

Tais-toi, Chicot! Je ne ris pas ce matin. Il paraît que monsieur de Morvilliers s'est des choses graves à me dire.

CHICOT.

Bah!... A quel propos?

LE ROI.

Tais-toi!

CHICOT.

Écoute!... Te souviens-tu qu'un jour... non, un soir...

LE ROI.

Eh!

CHICOT.

Oh! ne m'interromps pas... Te souviens-tu qu'un soir, rue Froimantel, tu te promenais avec Quelus et Schomberg?

LE ROI.

C'est possible... Après?

CHICOT.

Te souviens-tu que Quelus et Schomberg ont été bien rossés?

LE ROI.

Hein?

CHICOT.

Bien rossés pour avoir taquiné un page... bien rossés, et toi aussi.

LE ROI.

Drôle!

CHICOT.

Voyons... prouve-moi que non! Ah!... Eh bien, le lendemain, te souviens-tu d'avoir fait venir monsieur de Morvilliers comme il va venir ce matin?

LE ROI.

Après?

CHICOT.

Et de lui avoir raconté le fameux scandale arrivé la veille, rue Froimantel, à un gentilhomme de tes amis?

LE ROI.

Après, après?

CHICOT.

Tu lui as ordonné de retrouver l'insolent, le sacrilège?

LE ROI.

Peut-être!

CHICOT.

L'a-t-il retrouvé?

LE ROI.

Non!

CHICOT.

Eh bien! c'était moi!... tu vois bien que ta police est mal faite.

LE ROI.

Misérable coquin!

SCÈNE II

Les Méssus, L'HUISSIER DE SERVICE.

L'HUISSIER.

Monsieur le grand chancelier est aux ordres de Sa Majesté.

CHICOT.

Val va! et laisse-moi dormir. (A peine les mots sortent que Chicot se lève. — A l'Huissier.) Quelqu'un est là, pour moi?

L'HUISSIER.

Monsieur de Bussy, lui, monsieur.

CHICOT.

Sen!?

L'HUISSIER.

Oui, monsieur.

CHICOT.

Amène-le-moi... va. (L'Huissier sort.) Que je commence ma journée par voir le visage d'un homme qui m'a trahi personnellement, cela me portera peut-être bonheur.

SCÈNE III

CHICOT, BUSSY.

CHICOT.

Eh bien! monsieur le cente, comment avez-vous dormi, vous?

BUSSY.

Je n'ai pas dormi... Je crois bien que je ne dormirai plus jamais, c'est fini!

CHICOT.

Votre blessure vous fait souffrir?

BUSSY.

Oui, ma blessure... Vous n'avez vu personne encore?

CHICOT.

Il est un peu matin. J'ai recommandé au portier du guichet de faire conduire nos deux amis dans le cabinet des armes aussitôt qu'ils se présenteront.

BUSSY.

Ah! monsieur, ah! vous n'avez rien de plus à me dire?

CHICOT.

Mais non...

BUSSY.

Vous souffrez que ce mariage odieux, inique, extorqué par la terreur, soit consacré désormais sans opposition, sans une guerre à mort. Enfin... il y a eu violence, captation, et la comtesse protestera, ou non?

CHICOT.

Eh! eh! un mariage... qu'y peut-on faire?

BUSSY.

Je n'aurai pas cette patience, l'âme si passionnée... (Bourrasse de Chicot.) Monsieur de Méridor... la douleur de ce digne seigneur m'a tellement pénétré, que pour lui rendre sa fille...

CHICOT.

Vous la reprendrez à monsieur de Monsoreau... C'est bien cela?... Comment comptez-vous faire?

BUSSY.

J'ai mon plan.

CHICOT.

Que vous a dit monsieur d'Anjou?

RUSSEY.
Je ne l'ai pas vu... vous m'avez recommandé de ne le pas voir avant de vous être parlé. J'ai été chez lui en vous quittant.

CHRICOT, lui demandant la main.
Il va venir au Louvre.

RUSSEY.
Si matin?

CHRICOT.
Il viendra très-matin... ce matin. Tenez, entendez-vous ses chevaux dans la cour.

RUSSEY.
C'est vrai... il uscite ici.

(Il se met à s'approcher de Chricot et lui parle bas.)

RUSSEY.
Et l'on m'attend dans le cabinet des armes.

RUSSEY.
Oh! dites-lui... dites-lui que je le ferai libre, et que mon seul regret, c'est de n'avoir pas à verser tout mon sang pour elle... Dites-lui...

CHRICOT.
Au baron de Méridor... J'y vais (bavonnant). A propos... si vous ne réussissez pas!...

RUSSEY.
Je réussirai.

CHRICOT, à lui-même.
Il compte sans le Monsoreau! (haut.) Mais enfin, si vous ne réussissez pas, repêchez-vous que, dans mon pays, on a toujours quelques vieilles recettes pour les cas désespérés. *(il sort.)*

SCÈNE IV BUSSY, LE DUC.

(Le Duc, à l'écarter.)

Qu'on prévienne mon frère... J'étais inquiet de sa santé, ce matin. J'ai fait un richeux rêve...

RUSSEY.
Vraiment, monseigneur?

LE DUC.
Bussy! au Louvre, à cette heure-là.

RUSSEY.
Je viens de chez Votre Altesse... On ne m'a pas reçu.

LE DUC.
J'avais ordonné cependant...

RUSSEY.
Peu importe, monseigneur; je voulais vous voir, je vous vois... il suffit.

LE DUC.
As-tu quelque chose d'important à me dire?

RUSSEY.
Mais, oui, monseigneur.

LE DUC, inquiet.
Ah!...

RUSSEY.
J'ai à vous parler de cette nuit.

LE DUC, inquiet.
De cette nuit!... as-tu su?...

RUSSEY.
Tout ce que je voulais savoir... mais qu'a donc Votre Altesse?

LE DUC.
Je ne comprends pas. Voilà ce que j'ai...

RUSSEY.
Votre Altesse ne comprend pas que, m'étant chargé d'une commission pour elle, je lui rende compte de cette commission?

LE DUC.
Ah!... pardou... tant de choses se sont passées... Oui, Bussy, oui, tu devais me rendre compte de quelque chose qui me tient fort au cœur... Eh bien?... que dois-je entendre?

RUSSEY.
Vous devez récolter ce que vous avez semé, monseigneur, beaucoup de bonté!

LE DUC.
Plait-il?... (Bussy s'adresse à lui-même.) Quelle est donc cette femme?

RUSSEY.
Je croyais que monseigneur l'avait reconnue.

LE DUC.
C'est elle!... c'est Diane?

RUSSEY.
Oui, monseigneur.

LE DUC.
Vivante!... tu l'as vue... elle t'a parlé?...

DESSY.
Oui. Il n'y a que les spectres qui ne parlent pas. Il est vrai, monseigneur, que vous aviez bien le droit de la croire morte... et il eût mieux valu qu'elle le fût, en effet.

LE DUC.
Pourquoi?...

ROSET.
Parce qu'en débaptisant un mari, en conservant la vie, elle a trouvé un malheur plus grand que la mort.

LE DUC.
Lequel?

ROSET.
Parce qu'un homme lui a sauvé l'honneur, et que, pour se débarrasser aux bras déjà étendus de monsieur le duc d'Anjou, dont elle ne voulait pas être la maîtresse, elle s'est jetée dans les bras d'un homme qu'elle exècre et qui en a fait sa femme.

LE DUC.
Que dis-tu?

RUSSEY.
Je dis que Diane de Méridor s'appelle, depuis hier, la comtesse de Monsoreau.

LE DUC.
Mort de ma vie!... Est-ce vrai?...

RUSSEY.
Pardieu!... puisque je le dis!

LE DUC.
Tu me comprends mal. Je me demande seulement s'il est possible qu'un de mes gentilshommes, un Monsoreau, ait eu l'audace de protéger contre moi une femme que j'honorais de mon amour.

ROSET.
Il répondra qu'il l'a protégée non contre votre amour, mais contre la violence.

LE DUC.
La violence!... il me la conseille!

ROSET.
Lui!...

LE DUC.
Avec acharnement.

RUSSEY.
Cet homme vous conseillait de débarrasser cette jeune fille?

LE DUC.
Il me l'a écrit.

ROSET.
Ah! monseigneur!...

LE DUC.
Tu doutes aussi? (Prenant une lettre dans ses anneaux.) Tiens!

ROSET, lisant.
« Monseigneur, moins de scrupules... Le coup de main se fera sans risques, car, grâce à moi, la jeune personne part ce soir pour aller au château du Lude. Je m'en charge... Quant à la résistance, ne la redoutez pas une fois que la personne en question sera rendue au château de Beaugé... Elle y sera ce soir même. De Votre Altesse le très-respectueux serviteur. Comte Brynat de Monsoreau. »

LE DUC, reprenant la lettre.
Qu'en dis-tu? Ce traître me faisait croire à l'amour de Diane!

RUSSEY.
Il l'a même lui-même, voilà son excuse.

LE DUC.
Tu crois? Tu verras si je sais me venger.

RUSSEY.
Allons donc! Un prince ne se venge pas d'un pareil misérable... Il le châtie.

LE DUC.
Et comment?

ROSET.
En rendant le bonheur à mademoiselle de Méridor... en lui rendant la liberté.

LE DUC.
Mais tu dis qu'elle est sa femme!

RUSSEY.
Le mariage a été forcé, il est nul.

LE DUC.
C'est vrai.

RUSSEY.
Faites annuler ce mariage, monseigneur, montrez-vous un digne gentilhomme, un noble prince... Faites-vous béni de nous tous.

LE DUC.
Quelle charcuterie!... Cela t'intéresse donc bien, Bussy?

RUSY.
Moi? pas le moins du monde... Ce qui m'intéresse, c'est que
Votre Altesse ne soit pas dupe d'un lâche qui s'écrit à comble de
bienfaits... A mes dépens peut-être... Ce qui ne m'intéresse, c'est
qu'on ne dise pas que vous souffrez les infamies et que je serai
un prince sans honneur.

LE DUC.
Tu verras.

RUSY.
Vous comprenez, n'est-ce pas, monseigneur?
LE DUC.

Tu verras si j'ai compris.

RUSY.
C'est convenu, alors, vous l'avez rompu ce mariage?
LE DUC.

Il est rompu!

RUSY.
Foi de gentilhomme?

LE DUC.
Foi de prince.

RUSY.
Et cette malheureuse femme est libre?

LE DUC. Ici touchant le motif.

Tu as ma parole.

RUSY. Ici balais le motif.
Ah! demandez-moi une vie, monseigneur!

LE DUC.

Le roi... Silence!

SCÈNE V

LES MÊMES, LE ROI, entrant par la gauche, CHICOT, DIANE
et MÉRIDUR.

CHICOT. Le roi.
La Monsoreau, qui a reçu contre-ordre pour la chasse de
Fontainebleau, arrive en ce moment au Louvre. Conduites
le baron et Diane dans la salle de Mars.

(Haut sa chercher au fond Diane et son père.)

RUSY. Ici, à Diane.

Libre, madame! vous êtes libre... Dans une heure vous
marcherez libre et heureuse à jamais!

DIANE.

Ah! soyez béni...

CHICOT. à Rusy.

Eh bien! quel de nouveau?

RUSY. à Diane.

J'ai sa promesse.

CHICOT.

Sur quoi z-t-il juré?

RUSY.

Sur son honneur!

CHICOT.

J'aimerais mieux autre chose... Veillez à ce que Monsoreau
n'appréhende pas Diane et son père.

SCÈNE VI

CHICOT, LE ROI, LE DUC.

CHICOT.

Eh bien, mon fils, as-tu vu monsieur de Mervilliers?

LE DUC. au Roi.

J'aurais tellement hâte d'embrasser Votre Majesté...

CHICOT. à part.

Canaille!

LE ROI. avec amitié.

Merci, François.

CHICOT. à part.

Brutal! (au Roi.) Et les choses graves de la police?

LE ROI.

Le chancelier croit dangereux que je fasse le pèlerinage de
Chartres.

CHICOT.

Voilà tout?

LE ROI.

N'est-ce pas assez?

CHICOT.

Que c'est laid de mentir!... Avoue donc plutôt que ton
chancelier, l'a dit des choses que tu ne veux pas répéter devant
ton frère.

LE DUC.

Et pourquoi, monsieur?

CHICOT.

Le roi sait combien Votre Altesse l'aime... et il craint de
vous affliger.

LE ROI. au Roi.

Tais-toi!

CHICOT.

Et si je veux parler, moi?

Va-t'en!

LE ROI.

Et si je ne veux pas m'en aller!

LE ROI. avec menace.

Où!

CHICOT.

Si je veux répéter à Son Altesse ce que monsieur de
Mervilliers a découvert cette nuit.

LE ROI.

Fait!

CHICOT.

Tu crois que je n'ai pas ma police aussi, et mieux faite que
la tienne, car je la fais moi-même. Eh bien, écoute... Écou-
tez, monseigneur.

LE DUC.

Voyons!

CHICOT.

Monsieur de Mervilliers l'a dit d'abord que monsieur de
Guise n'est pas au camp de la Charité comme tu le crois.

LE ROI.

Qu'est-ce donc est-il?

CHICOT.

A Paris.

LE ROI.

Il ne m'a pas dit un mot de cela.

CHICOT.

Eh! bien, je te le dis moi... Demande à ton frère.

LE DUC. ferme.

Mais... en vérité...

CHICOT.

Vous n'avez pas entendu dire, monseigneur, que monsieur
de Guise est à Paris avec monsieur de Mayenne, monsieur de
Lorraine et la duchesse... Vous ne la savez pas?

LE ROI.

François!

LE DUC.

Où! le démon!

LE ROI.

Eh bien?

LE DUC.

Mon Dieu, sire, j'ai peut-être entendu des mots de tout cela,
mais des bruits...

LE ROI.

Vous l'avez entendu dire, et vous ne me le redites pas!

LE DUC.

Mais, sire... C'est dans ce but que je venais si matin au
Louvre.

CHICOT.

A la bonne heure... J'en suis bien sûr, moi! c'est comme
pour ce qui s'est passé cette nuit... (au Roi.) Tu sais, ton chancelier
l'a dit...

LE ROI.

Quelques menées... quelques mécontents.

CHICOT.

Quelques... il est modeste...! Il l'a dit que ces quelques do-
vaient se rassembler.

LE ROI.

Je le sais.

CHICOT.

A l'abbaye... Parle donc! il faut l'arracher les paroles.

LE ROI.

A quelle abbaye?

CHICOT.

A Sainte-Geneviève.

LE ROI.

Comment sais-tu cela?

CHICOT.

Ma police, toujours. Et ils se sont rassemblés?

LE ROI.

Oui, à onze heures.

CHICOT.

Et ils ont fait des discours?

LE ROI.

Incendiaires... Un surtout... un certain...

CHICOT.

Gorenflot... un homme bien dangereux!

LE ROI.

Oui... c'est cela. Mais tu le sais?

CHICOT.

Encore ma police. Ils ont décidé une procession... tu verras
cela bientôt... Des moines, des hallebardes en guise de
cierge. Ce sera superbe!

LE ROI.
Mais le but! le but de tout cela?
CHICOT.
Ah! demande à monsieur du Morvilliers. (Haut.) Regarde donc ton frère.

LE ROI.
Qu'il est pâle!
L'ÉCARTÉ.
Monsieur le comte de Monsoreau vient prendre les ordres du roi.

CHICOT, en bas.
Avenue, monseigneur, que voilà un grand veneur qui vient bien à propos pour détourner la conversation.

SCÈNE VII LES NÉPHEUS, MONSOREAU.

CHICOT, en bas.
Tiens, il n'y a pas longtemps que ton grand veneur a rencontré un loup.

LE ROI.
Pourquoi?
CHICOT.
Parce que, comme une des nudes d'Aristophane, il en a gardé la figure... Un vrai loup, c'est frappant!

LE ROI, riant.
Monsieur de Monsoreau, vous passerez chez moi tout à l'heure, j'ai changé les ordres.

MONSOREAU.
Sire... (Haut.) Monsieur, je ne vois pas pourquoi, puisque nous sommes seuls, je me priverais de causer avec vous. Dans l'embarras de cette soirée, s'il vous plaît.

CHICOT.
Au fond d'un bois, si vous voulez... Oh!... c'est frappant.

(A part.) N'est-ce pas, monseigneur?
MONSOREAU.
Monsieur Chicot, monsieur le roi, monsieur le bonfion un gentilhomme vous défend, vous défend, entendez-vous, de rire de lui, et vous invite, avant de donner vos rendez-vous dans les bois, à bien réfléchir que dans ces bois il pousse une collection de gentils, gourdils et bâtons volant tout à fait dignes de ceux qui vous ont si rudement ébrillé de la part de monsieur de Mayenne.

CHICOT.
Ah! monsieur, vous voulez donc vous placer sur la même ligne dans nos souvenirs?

MONSOREAU.
Monsieur, votre mémoire n'est pas à craindre; elle vous manque toutes les fois que vous avez peur, et alors vous oubliez vos principaux créanciers.

CHICOT.
De quel voulez-vous parler, monseigneur, je vous prie?
MONSOREAU.
De maître Nicolas David.

CHICOT.
Ah! pour celui-là, vous vous trompez, monseigneur le comte... celui-là je ne lui dois plus rien... il est payé. Je vous baise les mains, monseigneur. (A part.) S'ils pouvaient se dévorer l'un l'autre!

SCÈNE VIII LE DUC, MONSOREAU.

LE DUC, seul.
Laissez cet homme... c'est à moi qu'il faut parler. (Monseigneur, seigneur, seigneur, seigneur de lui les épaules.) Oh! ne craignez rien... nous sommes bien seuls... vous êtes bien avec votre maître, un bon maître, je suis bien avec mon fidèle serviteur.

MONSOREAU.
Allons... je crois mériter cet éloge.

LE DUC.
Oui, vous avez maintes fois aidé mes entreprises, ornant vos intérêts, vous exposant même... Tenez, dernièrement encore, dans cette malheureuse affaire...

MONSOREAU.
Laquelle, monseigneur?
LE DUC.
Cet enlèvement de mademoiselle de Méridor, pauvre jeune fille!

MONSOREAU.
Hélas!

LE DUC.
Vous la plaignez?

MONSOREAU.
Qu ne la plaindrait pas?

LE DUC.
Ce n'est pas moi... Dieu n'est jamais du désespoir que n'a

canté sa mort, et du regret que j'ai eu d'un si fanatique esprit. Il a failli toute mon amitié pour vous, pour me faire oublier que sans vous je n'eusse pas enlevé cette jeune fille.

MONSOREAU.
Vous ne voulez pas sa mort, monseigneur, l'intention vous absout... C'est un malheur, un malheur comme la fatalité en cause tous les jours.

LE DUC.
D'ailleurs, c'est fini, n'est-ce pas, et la mort a tout enseveli dans son éternel silence?

MONSOREAU, à part.
Il sait tout... et cette femme que l'on cache dans la salle de Mars, c'est Diane... elle est ici! (Haut.) Monseigneur, voulez-vous, maintenant, me permettre la franchise?

LE DUC.
Maintenant?

MONSOREAU.
Votre Altesse ne veut-elle pas me faire entendre que mademoiselle de Méridor est peut-être vivante... et ce soupçon même n'est-il pas une sorte d'accusation dirigée contre moi?

LE DUC, se levant.
Trafal! tu m'as trompé, tu m'as trahi! Tu m'as pris cette femme que j'aimais!

MONSOREAU.
C'est vrai, monseigneur.

LE DUC.
Ah! c'est vrai... l'impudent! le fourbe!

MONSOREAU.
Veuillez parler bas, monseigneur, car vous oubliez, ce me semble, que vous parlez non-seulement à un fidèle serviteur, mais à un gentilhomme... D'ailleurs, j'avais des excuses.

LE DUC.
Et laquelle?

MONSOREAU.
J'allais mademoiselle de Méridor.

LE DUC.
Et moi?

MONSOREAU.
Mademoiselle de Méridor ne vous aimait pas, Altesse.

LE DUC.
Elle l'aimait, peut-être?

MONSOREAU.
Peut-être!

LE DUC.
Tu mens! Seulement, je n'avais que ma confiance, et tu avais la trahison!

MONSOREAU.
Monseigneur, je l'aimais.

LE DUC.
Eh! que m'importe!

MONSOREAU, sanglotant.
Monseigneur!

LE DUC.
Tu menaces, serpent!

MONSOREAU.
Monseigneur, prenez garde! je l'aimais, vous dis-je, et je ne suis pas un valet... Je suis comte et seigneur. Ma femme est à moi comme ma terre; nul ne peut me la prendre, pas même le roi! Or, j'ai voulu avoir cette femme, et je l'ai prise!

LE DUC.
Vraiment! tu l'as prise? eh bien, tu la rendras!

MONSOREAU, se plaçant devant lui.
Arrêtez cette mauvaise pensée, monseigneur... Si vous avez dessein de me nuire, si vous appelez une fois, si vous me faites une injure publique...

LE DUC.
Tu rendras cette femme, le dis-je!

MONSOREAU.
Je l'ai épousée devant Dieu.

LE DUC.
Tu la rendras!

MONSOREAU.
Jamais!

LE DUC, dédaignant de ciller.
Ce mariage, tu le rompras! je le rompras, fusse-tu engagé devant tous les dieux qui ont régné dans le ciel!

MONSOREAU.
Vous blasphemerez, monseigneur.

LE DUC.
Demain, mademoiselle de Méridor sera rendue à son père; demain, tu partiras pour l'exil. Dans une heure, tu auras rendu la charge de grand veneur. Voilà mes conditions; sinon,

prends garde, tassa! je te briserai comme je brise cette coupe!

(Il brise en deux sur la table.)

Je ne rendrai pas ma charge, je ne quitterai pas ma femme, et je demeurerai en France.

MONSOREAU.

LE DUC.

Comment cela, nautill?

MONSOREAU.

Parce que je demandai ma grâce au roi de France, au vrai roi, élu cette nuit à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et que ce nouveau souverain ne refusa pas d'écouter la première supplique qui tomba sur ses genoux.

LE DUC, étonné.

Tais-toi!

MONSOREAU.

Sire!

LE DUC.

Mais tais-toi donc, malheureux! (Il se lève. Le Comte et l'Amiral le regardent avec lui.) Si vous êtes une grâce à me demander, demandez-la-moi, mais tout bas. Je vous écoute! demandez!

MONSOREAU.

Humblement, comme il convient à l'humble serviteur de Votre Altesse.

LE DUC, faisant lentement du regard le tour des spectateurs.

Vous diiez?

MONSOREAU.

Je disais que mon fatal amour a tout fait... que je n'étais plus maître de moi, que j'avais perdu la raison, et que vous me pardonneriez, monseigneur!

LE DUC, se dévouant.

Non... car le premier devoir d'un prince est la justice.

MONSOREAU.

Monseigneur!

LE DUC, à part.

J'ai promis à Bussy, (à lui) Tiens, tu es un gentilhomme, tu comprends que je ne puis sanctionner ta conduite... Écoute: renonce à cette femme. Mon seigneur, encore ce sacrifice; je t'en dédommagerai par tout ce que tu me demanderas.

MONSOREAU.

Vous l'aimez donc toujours, monseigneur?

LE DUC.

Mais non! mais non!

MONSOREAU.

Alors, qui peut vous arrêter, elle est ma femme?

LE DUC.

Elle ne t'aime pas.

MONSOREAU.

Qu'importe à Votre Altesse?

LE DUC.

Pour moi, Monsoreau, fais ce que t'en conjure.

MONSOREAU.

Impossible.

LE DUC.

Je te comprends... Tu tiens mon secret, tu me dénonceras... c'est infâme!

MONSOREAU.

C'est vrai; mais j'aime assez l'honneur pour être infâme.

LE DUC.

Lâche!

MONSOREAU.

Oui; mais je l'aime assez pour être lâche. (Le Duc sort le mou à son poignet.) Oh! vous ne gagnerez rien à me tuer, monseigneur: il est des secrets qui survivent avec un cadavre!

LE DUC, s'adressant au roi de France.

Mon frère!

MONSOREAU.

Allons, monseigneur, faites quelque chose pour un homme qui vous servira bien.

LE DUC.

Que demandez-vous?

MONSOREAU.

Que Votre Majesté...

LE DUC.

Vos conditions, vite?

MONSOREAU.

Vous me pardonneriez?

LE DUC.

Oui.

MONSOREAU.

Vous me reconcilierez avec le baron de Méridor?

LE DUC.

Oui.

MONSOREAU.

Et vous présenterez ma femme au roi?

LE DUC.

Oui, plus tard.

MONSOREAU.

Tout de suite.

LE DUC.

On verra... Vous ferez chercher.

MONSOREAU.

Elle est ici, Altesse.

LE DUC.

Comment?

MONSOREAU.

Ici même... dans la salle du Mars.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE ROI, DIANE, BUSSY, LE BARON DE MÉRIDOR, CHICOT, TOUTE LA COUR.

BUSSY, descendant près du Duc, bas.

La voici, monseigneur!

MONSOREAU, bas.

J'attends, monseigneur.

DIANE.

Enfin!

BUSSY.

Enfin!

LE DUC, après un douloureux effort, s'efforçant de lever la main et le seigneur de Bussy.

Sire, permettez que je présente à Votre Majesté madame Diane de Méridor, comtesse de Monsoreau, femme de mon plus fidèle serviteur.

DIANE, prenant un air.

Ah!

BUSSY.

Oh!

LE ROI, à Monsoreau.

Mes compliments, monsieur le grand veneur.

(Le Roi salue et part, entouré de Bussy et de tous. Toute la cour les suit.)

DIANE.

Mais qu'est-il arrivé, comte?

BUSSY.

Madame, méprisez-moi, laissez-moi; je croyais être quelque chose en ce monde, je ne suis qu'un homme; je croyais pouvoir quelque chose, et je ne puis même ni arracher le cœur de Monsoreau... sa femme légitime... sa femme reconnue. Moi, je vous ai perdue, moi insupportable, moi maudit, pour avoir cru un lâche et un infâme!

(Il s'écroule, tombant et se débattant, à travers les courtisans.)

LE DUC, à part.

Arrêtez cet homme, qui insulte un prince!

DIANE.

Nous sommes perdus!

CHICOT, à lui-même.

Perdus? Oh! que non!

DEUXIÈME TABLEAU

Le courtil de l'Arche-Sec. À gauche, le premier plan, petite porte de l'Église, aux deux marches; rue derrière. Au fond, groupe de maisons; au-dessus de la rue l'église, avec son clocher; à droite, la Cour de la Chapelle, la Cour, les écuries. Au centre, la rue s'ouvre, bordée par la rue de la Chapelle, dans l'axe s'élève un hôtel du XVIIIe. Au fond, par-dessus la Seine, on voit Saint-Germain l'Auxerrois.

SCÈNE PREMIÈRE

BONHOMME, LA HURIÈRE, BOURGEOIS, PASSANTS.

BONHOMME, descendant au port.

Deux fenêtres, deux fenêtres à louer pour la procession!

LA HURIÈRE, descendant au port.

Signez, signez, monsieur, sur le registre de la Sainte Ligne!

(L'écrit sur le registre.)

Deux fenêtres pour voir passer le roi à la tête de la grande procession!

(Il se lève et court vers le port.)

LA HURIÈRE.

Signez, braves Parisiens, c'est aujourd'hui le grand jour!

(Il se lève et court vers le port.)

CHICOT, descendant.

Après vous, monsieur.

(Il se lève et court vers le port.)

LE BOURGEOIS.

Mais vous avez déjà signé, monsieur!

CHICOT.

Croyez-vous? Tant mieux, je signifierai cent fois plutôt qu'une.

Je veux signer sur tous les registres de Paris.

BONHOMME.

Deux fenêtres pour la procession!

CHICOT.
J'en prends une.
Monsieur Chicot!
CHICOT.
Chut! Celle du rez-de-chaussée.
(Il va à la Corne de Cerf.)
ROSENET.
Bien, monsieur Chicot... (Haut.) Une fenêtre pour voir passer le roi et la grande procession!
(Haut, vers l'air se fond arrivant avec Gorenflot.)

SCÈNE II
LES MÉNAS, GORENFLOT, FOULE d'écuyers autour de lui.
Gorenflot, Gorenflot!
GORENFLOT.
Où, mes enfants, où, c'est moi... Bonjour!
LA BUISSIÈRE.
Maître Gorenflot!
(Marquet s'est rapproché.)
LA BUISSIÈRE.
L'illustre orateur! Le martyr de la sainte cause.
VOIX.
Gorenflot, Gorenflot!
(On s'empresse autour de lui.)
GORENFLOT.
Est-ce que ces gens-là sont fous?
VOIX.
Noël, Noël au frère Gorenflot!
(Chicot ouvre sa fenêtre.)
CHICOT, à la fenêtre.

Mon coquin!
GORENFLOT, à la fenêtre.
Mes enfants, laissez-moi passer, je vous prie; je voudrais m'enfuir ici quelques instants.
VOIX.
Noël, Noël à Gorenflot!
CHICOT, réveillant la foule.
Mais vous voyez bien que ce digne homme a besoin de repos, de méditation; laissez-le donc tranquille!
VOIX.
Où!... où! — Non! non!...
GORENFLOT, s'adressant à Chicot sans le reconnaître.
Voilà une honnête personne.
CHICOT.
Vous voyez bien qu'il veut se recueillir et composer quelque harangue.

VOIX.
Où, où, laissons-le, où... Noël, Noël!
(Il se retire peu à peu.)

SCÈNE III
CHICOT, GORENFLOT.
GORENFLOT.
C'est heureux! (Bonne nuit, Chicot.) Monsieur Chicot!
CHICOT.
Bonjour, compère.
GORENFLOT.
Savez-vous ce que nous veulent tous ces gens-là?... Ils seulent sur moi comme des mouches.
CHICOT.
Plains-toi donc, tu es populaire.
GORENFLOT.
Moi?
CHICOT.
Ne fais pas le modeste; tu le sais bien.
GORENFLOT.
Voilà toute une semaine que je n'ai pas mis le pied dehors; on m'avait enfoncé à la pénitence pour m'être retiré qu'à six heures du matin, il y a huit jours.
CHICOT.
Ah! oui, le fameux soir?
GORENFLOT.
Quel fameux soir?
CHICOT.
Tu sais bien, quand tu n'as pas voulu souper avec moi.
GORENFLOT.
C'est vrai!
CHICOT.
Et que tu m'as quitté à onze heures.
GORENFLOT.
Je vous ai...
CHICOT.
Pour aller... Tu sais bien!
GORENFLOT.
Non...

CHICOT.
Prononcez...
GORENFLOT.
Quoi?
CHICOT.
Ce discours...
GORENFLOT.
Eh bien?
CHICOT.
Ce magnifique, ce splendide discours...
GORENFLOT.
Je me rappelle vaguement...
CHICOT.
« Mes frères!... c'est un beau jour... pour la la... »
GORENFLOT.
Vous m'ouvrez les yeux.
CHICOT.
Oh! qu'il y avait de terribles choses dans ton discours!
Bab!
CHICOT.
Contre le roi, contre le cour, contre tout!
GORENFLOT.
Vraiment!
CHICOT.
Si terribles, que tout à l'heure, en te voyant au milieu de cette foule, je me suis dit: Pauvre compère... on va l'arrêter! »
GORENFLOT, bas.
Mais, monsieur Chicot, je n'ai pas prononcé le moindre discours.
CHICOT.
Alors, donc?
GORENFLOT.
Je me suis endormi ici... à la Corne de Cerf... et réveillé ici.
CHICOT.
Alors, donc?
GORENFLOT.
Demandez à monsieur Bonhomme.
CHICOT.
C'est lui qui vous a ouvert la porte mystérieusement lorsque vous êtes rentré de l'assemblée...
GORENFLOT.
De l'assemblée?
CHICOT.
Tout bouffi d'orgueil...
GORENFLOT.
A cause de quoi?
CHICOT.
A cause du sacre que vous avez eu, et du compliment que vous avaient fait monsieur de Guise, monsieur de Lorraine et monsieur de Magenne, (il salue.) que Dieu conserve!... Voyons, vous souvenez-vous?
GORENFLOT.
Non... (Bêtement.) Ah! mon Dieu!
CHICOT.
Quoi?
GORENFLOT.
Tout m'est expliqué.
CHICOT.
Là!
GORENFLOT.
Je suis somnambule.
CHICOT.
Qu'est-ce à dire?
GORENFLOT.
C'est-à-dire, monsieur Chicot, que chez moi l'esprit domine à ce point la matière, que tandis que mon corps est endormi, mon esprit vaile et lui commande des choses, des choses...
CHICOT.
Des choses sublimes!
GORENFLOT.
Mon Dieu, oui.
CHICOT.
Des choses incendiaires... révolutionnaires, à faire dresser les cheveux sur la tête.
GORENFLOT.
Ah!
CHICOT.
Des choses à vous faire pendre si on vous voit.
GORENFLOT.
Ah!
CHICOT.
Des choses à vous faire écarteler si on vous rencontre,

Que faire, alors ?

GORENFLOT.

Vous mettre à l'abri, et bien vite.

GORENFLOT, éperonné.

Je crois que vous avez raison.

CHICOT.

Autrement, vous êtes un homme mort !

GORENFLOT, poussant un cri et se sauvant.

Monsieur Chicot !

LA FOULE, l'éperonné.

Gorenflo ! Gorenflo !

GORENFLOT.

Laissez-moi passer !

CHICOT, à sa voiture.

Laissez-le passer, il est pressé !

LA FOULE.

Lui ? un saint !

GORENFLOT.

Moi, un saint !

CHICOT.

Sa tête est mise à prix.

LA FOULE, l'éperonné, l'entraîne.

Où ?

CHICOT.

Vo, saint homme !

LA FOULE.

Secours, secours à maître Gorenflo !

CHICOT.

Triomphe à frère Gorenflo !

VOUS.

Vive le frère Gorenflo ! Vive la Ligue ! Vive le duc de Guise !

A bas le tyran !

GORENFLOT.

Ils vont me faire écarteler !

CHICOT.

Vive Gorenflo le martyr !

LA FOULE.

A bas Valois !... A bas le tyran ! à bas !...

(Un empereur Gorenflo par leurs épées.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DUC, MONSOREAU, ANTRAGUET.

ANTRAGUET.

Les voyez-vous, monseigneur ?

MONSOREAU.

Et les entendez-vous ?

LE DUC.

Où, je les entends crier à bas Henri et vive Guise, mais voilà tout.

(Chicot ferme ses volets.)

MONSOREAU.

S'ils criaient vive Anjou, monseigneur, ce serait bien dangereux ce soir !

LE DUC, à lui-même.

Démon ! comme il devine ! (Haut.) Ce n'est pas cela que je veux dire, monseigneur ; je veux dire que tous ces cris, tout ce bruyant fanatisme, sont capables de donner des soupçons au roi.

MONSOREAU.

Et que fera-t-il, monseigneur ?

LE DUC.

Ce qu'il fera ? Il s'enfermera au Louvre, un lieu de sortie ce soir ; il enverra les Suisses et les gardes-françaises de Crillon pour disperser ce peuple et calmer cette procession, et alors que deviendront vos projets à tous ?

MONSOREAU.

Nos projets à tous, monseigneur, n'en souffriront pas. Le roi n'enverra pas un soldat contre la Ligue, puisqu'il s'en est déclaré le chef. Loin de défendre cette procession, il marchera lui-même en tête. Écôté des doutes, il le ferait encore par bravade. D'ailleurs, n'est-ce pas son habitude, chaque année, de conduire la procession ? N'est-ce pas son habitude, après cette procession, d'entrer en retraite, pour deux jours, dans une communauté religieuse ? L'an dernier, c'était aux Minimes ; cette année, il a choisi les Génovéfains. Ne craignez donc rien, monseigneur.

ANTRAGUET.

Tout ira bien, Altesse.

LE DUC.

Je vous dis que, depuis l'affaire de l'abbaye, mon frère a des soupçons.

MONSOREAU.

Raison de plus pour nous hâter, monseigneur. Si le roi se décide, prévenons-le. Dans deux heures, il sera franchi le seuil

des Génovéfains, dont la porte se ferme sur lui ; dans deux heures, nous le tenons. Monsieur de Mayenne court la ville avec ses Lorrains ; monsieur de Guise a caché à l'abbaye quatre-vingts de ses meilleurs épées. Toute la communauté est à nous. Vous aurez là vos amis, vos fidèles ; lui, il sera seul. Dans deux heures, vous serez notre maître et le sien !

LE DUC, stupéfait.

Que faire d'une tête sacrée ? Lui aussi, c'est l'oint du Seigneur !

MONSOREAU.

Vous réfléchirez, Altesse ; mais agissez d'abord. Venez hardiment, et jouez serré.

ANTRAGUET.

Songer que l'enjeu, c'est notre tête à tous ; gagnez, monseigneur, gagnez !

LE DUC.

Ses amis peuvent l'avertir.

MONSOREAU.

Assemblez les vôtres. Au premier coup de canon qui, selon l'usage, annoncera son départ du Louvre, soyez prêt, mais sans un seul mouvement significatif. Au deuxième coup, qui annoncera l'entrée du roi aux Génovéfains, marchez avec vos amis sur l'abbaye, dont je vous ouvrirai la petite porte.

LE DUC.

Ces deux coups de canon, les entendrai-je jamais !

ANTRAGUET.

Je n'ai pas vu Bussy.

LE DUC.

Bussy ?...

ANTRAGUET.

Nous l'avons, j'espère. Oh ! mais il nous le fait !...

MONSOREAU.

On dirait, à vous entendre, que cette épée de moins fera tout manquer.

ANTRAGUET.

Cette épée de plus fera tout réussir.

LE DUC.

C'est vrai, quand j'ai Bussy à mes côtés, je suis tranquille ; par malheur, il me manque depuis quelques jours.

ANTRAGUET.

Faites la paix, monseigneur, faites vite.

LE DUC.

J'ai tenté d'envoyer Anrilly à son hôtel : je fais les avances. Cette démarche le touchera sans doute, et alors Aurilly me l'amènera.

MONSOREAU.

Où cela, monseigneur ?

LE DUC.

Ici, d'où je surveille la ville et le Louvre à la fois.

ANTRAGUET.

Voilà Aurilly, monseigneur.

LE DUC, à Anrilly.

Eh bien, Bussy ?

ANRILLY.

Monseigneur, monsieur de Bussy est en lit avec une grosse fièvre, et le médecin lui défend de sortir.

ANTRAGUET.

Malheur !...

LE DUC.

Tu as dit...

ANRILLY.

Tout ce que je pouvais dire à un valet, car on ne m'a pas reçu.

LE DUC.

Comment ?

ANRILLY.

Non, monseigneur ; le médecin défendait la porte.

LE DUC.

Même à mon envoyé ? Bussy est donc à l'agonie ?

ANTRAGUET.

Monseigneur, voulez-vous que j'essaie ?

LE DUC.

Mais...

ANTRAGUET.

Il nous faut Bussy à tout prix !

MONSOREAU.

Son Altesse supplie ainsi un simple gentilhomme !

LE DUC.

Anrilly, à raison, comte : le roi a Crillon, il faut que j'aie Bussy. Va, Anrilly, va. (Anrilly s'éloigne et part.) Vous ne doutez de rien ce soir, vous ; depuis que vous êtes marié vous voyez tout en beau. C'est naturel ; à travers le prisme de l'amour, et de l'amour heureux :

Amour heureux!

LE DUC.

Allons, l'heure approche : rassemblez vos hommes et allez prendre votre poste à l'abbaye...

MONSIEUR DE MONSOREAU.

Serait-ce qu'il sait mon travail et qu'il me raille?

LE DUC.

Qu'avez-vous?

MONSIEUR DE MONSOREAU.

Rien, monseigneur, rien; j'étais. (A part.) Amour heureux!

LE DUC.

Cet homme, on ne sait jamais si on l'a pour soi ou contre soi. Odieux instrument, comme je le briserai avec joie!... J'avais eu une femme, la plus belle; je l'aimais; il me la prit. J'avais un ami, le plus sûr, le plus brave... il m'en fait un ennemi. Oh! je vais reprendre Bussy tout de suite... j'y vais moi-même. Quant à lui reprendre Diane, nous verrons plus tard!

AURILLY.

Monseigneur, regardez donc!

(Une troupe passe de droite à gauche.)

LE DUC.

Ces drôles!... Est-ce que tu plaisantes?

AURILLY, montrant à droite.

Pas par là... mais par ici. Voyez-vous?

LE DUC.

Ces deux hommes, qui viennent!... On dirait Saint-Luc.

AURILLY.

Ei l'autre?

LE DUC.

Bussy!... Bussy... couché avec le duc... Bussy, dont la porte est fermée pour moi!

(Il s'écarte vivement.)

SCÈNE V

LES MÉMES, Bussy, SAINT-LUC.

SAINT-LUC.

Venez avec bon dire, comble, vous êtes ici plus gaiement qu'enfermé à l'hôtel de Bussy... Huit jours sans sortir et sans voir une qui vive!

Bussy.

On change de ciel, on ne change pas d'idée; et vous ne me ramenez pas chez moi plus gai que vous ne m'en avez fait sortir.

SAINT-LUC.

Nous verrons.

LE DUC, s'approchant tout à coup.

Bonsoir, Bussy.

Bussy, surpris.

Monseigneur!

(Saint-Luc se retire profondément.)

LE DUC.

Venez, voilà guéri, ce me semble... à merveille? N'êtes-vous pas au lit tout à l'heure?

Bussy.

Il est vrai, monseigneur.

LE DUC.

Tu boudais, avoue-le-moi, et tu as refusé mon message de paix. Mais puisque tu apportes la paix toi-même, c'est bien, tu es un bon cœur; merci.

Bussy.

Votre Altesse se trompe; je ne la cherchais pas.

Alions, sois raisonnable! tout ce que je n'ai pu t'expliquer l'autre jour, tu le sauras bientôt, tu le sauras demain, et tu verras si je pouvais, dans cette déplorable affaire, agir autrement que je n'ai fait... Tiens! tu le sauras ce soir, avant deux heures d'ici... Allons, viens!

(Il lui prend le bras.)

Bussy, se dégageant.

Pardonnez-moi, monseigneur, il ne m'est pas possible d'accompagner Votre Altesse.

LE DUC.

Ah!

Bussy.

Je suis très-souffrant. J'ai eu tort de sortir, et je rentre me remettre au lit.

LE DUC.

Ainsi n'abusons je ne te demande que de finir avec moi la promenade que tu avais commencée avec monsieur de Saint-Luc, qui est maintenant de tes amis, à ce que je vois?

Bussy.

Oui, monseigneur, des meilleurs.

LE DUC.

Eh bien! moi aussi, je suis ton ami, et le premier en date... Allons, viens!

Bussy.

S'il y a eu amitié entre nous, monseigneur, c'est été beaucoup d'honneur pour moi; mais cet honneur, j'y dus renoncer.

LE DUC.

Pourquoi?

Bussy.

Nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, monseigneur.

LE DUC.

Ah!... je fais le premier pas!

Bussy.

C'est une douleur de plus pour moi.

LE DUC.

Je te prie!

Aurilly.

Allons...

LE DUC.

Écoute... Tu n'es pas de ceux qui abandonneraient même un étranger en péril; même un ennemi, tu le secourrais.

Bussy.

Votre Altesse n'est pas en danger et n'a pas besoin de mon secours.

LE DUC.

Si... J'ai besoin de toi ce soir, dans une circonstance la plus grave peut-être de toute ma vie... Viens seulement avec moi, donne-moi cette soirée, et demain tu te réveilleras duc, prince, le second du royaume!

Bussy, effrayé.

Ce ne pourra être tout au plus que le troisième, monseigneur; car j'aurai toujours devant moi le roi et vous!

LE DUC.

Tu refuses?... Bussy.

Il le faut.

LE DUC.

Mon amitié?

Bussy.

Oui.

LE DUC.

Mes offres?

Bussy.

Oui.

LE DUC.

Mes ordres?

Bussy.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Tu te repentiras de n'être plus mon ami!

Bussy.

Je m'étais déjà repenti de l'être.

LE DUC.

Viens, Aurilly, viens!

Aurilly, en bas.

Puisqu'il ne venait pas ici pour Votre Altesse, tâchons de savoir pourquoi il y est venu.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI
SAINT-LUC, Bussy.

Bussy.

Ah! Saint-Luc, pourquoi m'avez-vous amené ici. Si je fusse resté chez moi, j'étais cette désagréable rencontre! Heurons.

SAINT-LUC.

Un moment.

Bussy.

Que faisons-nous dans ce quartier absurde? rien!

SAINT-LUC.

Moi, j'y suis venu pour quelques choses. J'attends madame de Saint-Luc qui est à l'église, ici, tenez.

Bussy.

C'est différent. Eh bien, je vous laisse... J'ai mon page de confiance, je retourne à l'hôtel.

SAINT-LUC.

No voulez-vous pas sauver la comtesse? Justement on sort. La voici.

(D'une voix sourde et d'égale, dans un dessous-couvert à terre tout et dressant les oreilles, comme de derrière un rideau.)

Bussy.

Elle n'est pas seule!... SAINT-LUC.

Non; elle est avec une de ses amies. Venez, comte, approchons-nous.

Bussy, à Jeanne.

Madame... (Fuyant Diane.) Diane!

SAINT-LUC, bas.

Voilà qui vous recommande avec le quartier.

JEANNE, même. Busy.

Monsieur de Busy! quel miracle! (A Saint-Luc.) Voyons, monsieur de Saint-Luc, vous n'avez prunis une fenêtre pour voir la procession. Cherchons ensemble.

SAINT-LUC.

En face; voulez-vous?
[Ils s'écartent, Jeanne Busy et Diane ensemble. Revenant leur fait des offres.]

SCÈNE VII

LES MÊMES, BUSY, DIANE.

BUSY.

Ah! madame, voilà un hasard qui remplace pour moi le Providence!

DIANE.

Ce n'est point un hasard, monsieur le comte. C'est moi qui ai prié madame de Saint-Luc à m'aider à vous rencontrer.

BUSY.

Vous!

DIANE.

Je vous devais bien un remerciement pour vos généreux efforts.

BUSY.

Quoi! vous ne me haïssez pas, moi qui n'ai pu empêcher votre union, moi qui l'ai avancé peut-être!

DIANE.

Votre souvenir a été ma seule consolation pendant ces huit jours d'agonie. Mais ce n'est pas là ce que je voulais vous dire; j'ai, à mon tour, un devoir à remplir envers vous. Vous courez un grand danger, monsieur le comte.

BUSY.

Moi?

DIANE.

Vous vivez chez vous, n'est-ce pas, enfermé, malade?

BUSY.

Malade de chagrin, dévoré de regrets et de rage!

DIANE.

Cependant, chaque nuit, une personne mystérieuse se glisse aux environs de ma nouvelle demeure, errant, éplânt la lumière ou l'ombre de ma fenêtre. Je l'ai vue, je l'ai reconnue: c'est vous!

BUSY.

Madame! je vous attends...

DIANE.

C'est vous! c'est vous!...

BUSY.

Eh bien, oui, c'est moi! moi qui, désormais sans bul, sans espoir, traîne mon corps qui n'a plus d'âme, c'est moi qui vais goûter votre lampe qui s'allume, votre ombre qui passe; c'est moi qui m'assure, en vous voyant, que mon amour n'est pas la folie, et je m'en retourne plus désespéré que jamais, mais vivant encore, parce que j'ai respiré le même air que vous!

DIANE.

Oh! malheureux! mais je ne suis pas seule dans cette maison; d'autres yeux que les miens vous ont vu... Déjà l'on cherche, l'on s'inquiète. Le comte de Monsoreau est jaloux.

BUSY.

Jaloux! eh! qu'a-t-il à envier, lui, l'époux de la plus belle, de la plus adorable des femmes? Jaloux d'un malheureux qui souffre, d'un insensé qui passe!

DIANE.

Le comte est effrayé dans ses soupçons et ses colères. La nuit dernière, je vous regardais à travers mes vitres, et tout à coup sa fenêtre, voisine de la mienne, s'est ouverte doucement. J'ai vu briller une arme!

BUSY.

Eh! qu'il me tue!

DIANE.

Oh! je vous en conjure, ne revenez plus, par pitié, pour moi!

BUSY.

Et pourquoi voulez-vous que je vive? pour assister au bonheur de ce misérable, au bonheur qu'il a deux fois volé? pour espérer inutilement, minute par minute, du supplice que ce bonheur infernal me fait souffrir? Jaloux! il est jaloux, le misérable! jaloux de l'ombre quand il possède la réalité; mais, par le Dieu vivant! je serais usé de me laisser tuer par cet homme. Il est mon ennemi mortel, et je le tuerai de mes mains!

DIANE.

Monsieur... ah! monsieur, il est excusable, peut-être!

BUSY, avec désespoir.

Vous le défendez?

Si vous saviez...

DIANE.

Je sais que je vous aime et qu'il est votre mari.

BUSY.

Mais s'il ne l'était pas, si jamais il ne devait l'être!...

DIANE.

Oh!

DIANE, confuse.

Adieu!

BUSY.

Diane! Diane!

[Il se jette à ses pieds, elle s'échappe pour aller rejoindre Jeanne.]

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DUC, AURILLY, qui est parti depuis un moment sur la route de l'église.

LE DUC, à la porte de l'église.

Ah! Busy, voilà pourquoi tu trahis ton maître!... c'est bien!

DIANE, à Jeanne.

[Ils s'éloignent.]

Partons!

BUSY, le retenant.

Un mot encore, ah! mes amis!

CHICOT, s'avançant par sa fenêtre.

Êtes-vous corragé, mon maître?... A genoux sur le pavé, à dix pas du duc d'Anjou, qui vous guette!

BUSY, DIANE.

Oh!... le duc!...

CHICOT.

Peste des amoureux!

BUSY.

Croyez-vous que je me le laisserai arracher encore?

CHICOT.

Je crois que vous avez la fièvre et le transport, et que vous allez rentrer à l'hôtel de Busy tout de suite.

BUSY.

Oh!...

CHICOT.

Tout de suite, et vous cacher sous vos couvertures, grelotter la fièvre, et ne jamais avouer que vous êtes sorti ce soir, si vous tenez à conserver votre tête sur vos épaules.

BUSY.

Mais qu'y a-t-il donc?

[Hérodé brevis en latin.]

CHICOT.

Il y a... Mais partez donc, monsieur de Busy! vous perdez cette jeune femme! (Avec violence.) Quant à vous, Diane, ma petite sœur, rappelez-vous que je vous ai promis de vous rendre à votre père... Allez! allez!... Ah! Jeanne, quelle folie! que vous êtes toujours mon d'ordinaire de Mirdor!... Allez, allez!... (A Saint-Luc.) Vous, restez avec moi, car j'en ai besoin de vous tout à l'heure. C'est ce soir, à minuit, à l'heure, que Chicot achève de payer ses dettes!

[Les deux femmes s'en vont.]

SCÈNE IX

LES MÊMES, GORENFLOT, qui est seul, mais d'une haute lorgnette se vante.

LA FOULE.

Vive le Ligue! à bas Valois! vive Gorenflot!

GORENFLOT, lui.

Oui, braves Parisiens, criez vive Gorenflot! Je suis votre champion, moi, et le premier atout du monde!

LA FOULE.

Noël! Noël! un discours! un discours!

GORENFLOT.

Oui, un discours.

LA FOULE.

Silence! silence!

GORENFLOT.

Mes enfants, Paris est la plus belle ville de France, et les Parisiens sont les gens les plus spirituels du royaume; oui, la chanson le dit:

Parisien, mon ami,
Que tu sals de sciences!

LA FOULE, chant, applaudissant.

Oui, oui!...

GORENFLOT.

Il n'y a qu'une chose qui gîte Paris et qui gîte le France, c'est ce tyran de Valois, que j'ai déjà terrassé des foudres de mon éloquence...

LA FOULE.

A bas! à bas le tyran!

[Gorenflot donne à l'air.]

GORENFLOT, pendant qu'on amène l'âne.

Je sais bien que la terre est une vallée aride où l'homme ne peut se désaltérer qu'avec ses larmes... mais j'aurai la consolation, avant d'expirer, de voir le châtiment du Sardampale. Est-ce aujourd'hui que nous le déposons, que nous le tonsurons, que nous le jetons dans un couvent?

(A chaque mot, l'âne de la foire. Coup de crâne.)

TOUT.

La procession! la procession!

(Tous abandonnant Gorenflot pour courir au-devant de la procession.)

GORENFLOT, triste.

Allons à la procession... Où est Panurge? où est mon âne? Allons à la procession!...

(Il suit, Monsieur, héris, arrivés de la procession.)

TOUT.

La procession! la procession!

SCÈNE X

LA PROCESSION, DÉFILÉ, LIGUREUX, LORRAINS, GENTILSOMMES, CORPORATIONS, avec leurs bannières; SUISSES, GARDES, FEMMES, ENFANTS.

LE DUC, à droite, dans sa cage, avec Anjou et Antongot.

Il est sorti... ira-t-il jusqu'à l'abbaye?

(Après les différents corps, arrivés au dit croc, on voit venir les trompes, puis la cour, puis le Duc en habit de procession, avec son dais bordé d'or. A cinquante marches on nous les divers officiers.)

LA FOLLE.

Le roi! le roi!... Vive le roi! vive le roi!

(Cris divers. On s'agenouille, on se lève pour aller voir le Roi. Le défilé continue la procession disparait dans la rue vivante. Coup de scène.)

LE DUC, se redressant tout à coup.

Je suis roi!

(Cris, tonnerre de la foule pendant le défilé, qui s'échoue.)

ACTE CINQUIÈME

DIXIÈME TABLEAU

La grande salle du couvent des Grises-Bleues. Grande porte au fond, à laquelle on arrive du dehors par un large escalier plongeant. A droite, porte et fenêtre. Porte à gauche, donnant sur la colline du Roi.

SCÈNE PREMIÈRE

(Au lever de rideau, Mayenne paraît en tapageant différents déshabillés d'homme armé qu'il distribue aux portiers.)

MAYENNE, LA DUCHESSE, MONSIEUR DE LORRAINE.

LA DUCHESSE, arrivant.

Eh bien, où en est-on?

MAYENNE.

Tout va bien... nous sommes imprégnables dans notre fortresse.

LA DUCHESSE.

Le Valois, que fait-il?

MAYENNE.

A peine entré, il s'est enfoncé dans sa cellule, là, au fond de cette galerie... On n'entend pas même son souffle. Il prie!

LA DUCHESSE.

Il était fait pour être moine!

MONSIEUR DE LORRAINE, entrant.

Mais d'un dehors, quelles nouvelles?

MAYENNE.

Le populaire rentre tranquillement et très-satisfait de sa belle procession, son roi ne lui manque pas.

LA DUCHESSE.

Je le crois... Oh! que j'aurais voulu voir ce Valois pîné sous et la tête basse, s'avançant peu à peu vers le piédestal... aurais-je ri!

MAYENNE.

Je ne ris pas, moi!... A chaque station, il s'arrêtait pour se repaître ou se rafraîchir; on fermait les rideaux du dais. Je ne ris pas, le cœur me battait trop; nous le perdions de vue et je me disais: « En sortira-t-il? ne va-t-il pas redécliner? »

LA DUCHESSE, riant.

Il n'a pas redécliné!

MAYENNE.

A la dernière halte, à la rue de l'Arbre-Sec, il est resté enfoncé plus longtemps que les autres fois, et quand il est sorti, emporté sous son froc, il lui a semblé plus courbé, plus chancelant, tout autre enfin... Je craignais qu'il n'eût pas la force d'arriver jusqu'ici.

LA DUCHESSE.

L'y voici, Dieu soit loué! et il y est bien. Maintenant, au duc d'Anjou!

LE CARDINAL.

Il vient d'arriver. Monsoreau lui a ouvert la porte.

LA DUCHESSE.

Il est pris comme son frère. Qu'en ferons-nous?

MAYENNE.

Oh! avec lui, pas de cérémonie. Aussitôt que l'acte d'abdication sera signé, en route pour un de nos châteaux forts. Mais le voici, plus un mot!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DUC et plusieurs GENTILSOMMES.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Nous sommes aux ordres de Votre Majesté...

LE DUC.

Bonsoir, messieurs.

MAYENNE.

Nous n'attendons que vous, sire.

LE DUC.

Je ne vois pas votre frère Henri de Guise?

(Le duc ne sort pas.)

MONSIEUR DE LORRAINE.

Il inspecte nos postes.

LE DUC.

Et... là... le prisonnier, où est-il?

MAYENNE.

Dans sa cellule.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Il faudrait ne pas perdre du temps, sire, et lui faire signer l'acte d'abdication.

LE DUC.

Eh bien! faites, messieurs.

MAYENNE.

Ce n'est pas à nous, sire, nous n'en avons pas le droit.

LE DUC.

Comment?

MONSIEUR DE LORRAINE.

C'est eu roi présent de déclarer la déchéance de son prédécesseur.

LE DUC.

Mais... s'il refuse?

MAYENNE.

Il nous refuserait à plus forte raison, et, en ce cas, nous ne pourrions rien. Toute initiative vous appartient maintenant, sire.

LE DUC.

Oh! il luttera!... (A Monsoreau.) n'est-ce pas?

MONSOREAU.

C'est à craindre...

LE DUC.

Mais, alors...

MAYENNE.

Le temps est précieux.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Le succès dépend d'une promptue résolution.

LE DUC.

Il refusera, vous dis-je!...

MONSOREAU.

Essayez toujours.

MAYENNE.

Il le faut bien!

MONSIEUR DE LORRAINE.

Quand il se verra seul, sans ressources...

MONSOREAU.

Dans une main résolu et puissant...

MAYENNE.

Faites-le venir, sire.

MONSIEUR DE LORRAINE.

Voici la clef de sa cellule.

LE DUC.

Prenez, Monsoreau.

MAYENNE.

Et voici l'acte d'abdication en bonne forme, tel qu'il a été convenu entre nous, monseigneur... il n'y manque que la signature.

LE DUC, prenant l'acte.

1

MONSIEUR DE LORRAINE.

Et maintenant, sire, agissez!

MAYENNE.

Nous attendons votre premier signal.

LE DUC.

Vous me quittez?

MONSOREAU, à part.

Is se retirent?

MAYENNE.

Notre présence serait une intimidation nuisible... il importe de ne pas effrayer le prisonnier. Obtenons son aveu par la persuasion; si la rigueur devient nécessaire, nous sommes là avec toutes nos forces... (ils sortent.)

SCÈNE III

Les Mêmes, MONSOREAU, AURILLY.

Les Lorrains se mettent à l'écart; pourquoi?...
LE DUC.

C'est-à-dire qu'on me charge de l'exécution qu'ils n'osent pas faire.

MONSOREAU.

Je le crois; mais le temps passe, et il faut que quelqu'un agisse.

LE DUC.

Ce ne sera pas moi. En suis-je déjà réduit à faire la volonté des Lorrains?...
MONSOREAU.

Vous les avez tous pris pour vos grands dignitaires! Comenable, grand maître... ils vous tiennent.

LE DUC.

Pas pour longtemps.

MONSOREAU.

Que décidez-vous, monseigneur?

LE DUC.

Ouvrez cette porte. (Monsieur ouvre.) Le voit-on?...
MONSOREAU.

Oui, monseigneur; sa cellule est ouverte.

LE DUC.

Que fait-il?

MONSOREAU.

Il est à genoux... absorbé, comme en extase.

LE DUC.

Eh bien, prenez avec vous Antraguët et allez lui lire cet acte.

MONSOREAU.

Moi... son grand venaud?...
LE DUC.

Ne suis-je pas son frère?

MONSOREAU.

Un homme d'épée ne lit pas un acte, monseigneur, il le fait exécuter.

LE DUC.

Ah!...

MONSOREAU.

Vous avez là monsieur Aurilly. Envoyez-le avec Antraguët.

LE DUC, se levant.

Vous avez raison, comte. Oh! Bussy! Bussy! où es-tu?... (Monsieur va chercher Antraguët.) Pileux encore, je me relèverai tout à l'heure!...

SCÈNE IV

Les Mêmes, ANTRAGUËT, AURILLY.

LE DUC.

Marquis d'Antraguët, accompagnez monsieur chez le prisonnier, à qui lecture sera donnée de cet acte, dans ses moindres détails.

ANTRAGUËT.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Il faut vous attendre à une résistance; mais, à tout ce qu'il pourra dire, plainte, menace ou prière, n'opposez que le silence.

ANTRAGUËT.

Oui, Altesse.

LE DUC.

Faites tout. Oh! je ne vous pas entendra sa voix! Voici l'acte, allez. (Antraguët s'incline. — Le Duc donne l'acte. Vous deux sortez pour aller chez le Roi et refermer la porte. Alors Monsieur s'approche du Duc.) Que voulez-vous, comte de Monsoreau?

MONSOREAU.

Un seul mot, monseigneur. Dans une minute, Votre Altesse va être roi, et, en retour de ce que nous lui donnons, le roi nous doit des garanties.

LE DUC.

Des garanties?

MONSOREAU.

Le roi est bien décidé, n'est-ce pas, à respecter l'honneur et le repos de ses serviteurs?

LE DUC.

Monsieur!

MONSOREAU.

Je vous dis cela, monseigneur, parce que hier est bien près de demain, si qu'hier encore Votre Altesse n'a respecté pas assez la femme d'un de ses meilleurs gentilshommes.

LE DUC.

De quelle femme voulez-vous parler?

MONSOREAU.

De la mienne. Votre Altesse aime toujours Diane de Méridor, et Votre Altesse espère toujours.

LE DUC.

Comte!

MONSOREAU.

Chaque nuit, depuis mon mariage, Votre Altesse est venue avec un page, ou seule, aux environs de ma maison.

LE DUC.

Moi?...
MONSOREAU.Monsieur, je vous ai vu! ja veille... Oh! j'ai juré que cette femme ne serait à personne. Vivant, elle ne me quittera jamais; mort, elle me quittera même encore, je l'espère! en partant! Que voulez-vous, c'est mon frère, monseigneur. Heureusement, j'ai songé à vous prévenir. Mais enfin, quand vous serez le roi, qu'arrivera-t-il si je ne vous reconnais plus dans l'ombre, et que, comme hier, vous vous trouviez à portée de mon arcbuteau?...
LE DUC.

Monsoreau!... mais vous êtes fou!

MONSOREAU.

J'ai vu, sous ma fenêtre, un homme...

LE DUC.

Vous avez vu un homme, c'est possible; mais qui vous a dit qu'il était moi?...
MONSOREAU.

Il y a donc quelqu'un?

LE DUC.

Apparemment.

MONSOREAU.

Qui aime Diane?

LE DUC.

Oui.

MONSOREAU.

Et qui en est aimé?

LE DUC, baissant les épaules.

Peut-être!

MONSOREAU.

Ah! monseigneur... le nom de cet homme, je vous le demande, comme prix de tous mes services... monseigneur, je ne vous quite pas que vous ne m'ayez dit.

LE DUC.

Soyez tranquille, vous le saurez. (La porte du Roi se ouvre. — Silence.)

SCÈNE V

Les Mêmes, ANTRAGUËT, AURILLY.

LE DUC.

Eh bien?

ANTRAGUËT.

L'acte est lu, monseigneur.

LE DUC.

Et qu'en-t-il dit?

ANTRAGUËT.

Rien.

LE DUC.

Il ne s'est pas révolté, il n'a pas protesté?

ANTRAGUËT.

Immobile, comme écrasé par cette révélation, ensevelissant son front dans ses mains treublantes, il est resté à genoux, plus humblement prostré que jamais, et vous pourriez le voir d'ici frapper silencieusement sa poitrine.

MONSOREAU.

C'est étrange!

LE DUC, qui s'essuie pour regarder.

Il a peur...

AURILLY.

Il est vrai que le coup est rude.

MONSOREAU.

Achevez, monseigneur, achevez; vous enrez sa signature à bou marché.

LE DUC.

Ah! amenez-le, Antraguët.

(Antraguët sort.)

MONSOREAU, croissant.

Je cours prévenir les princes lorrains et faire avancer mes hommes d'armes. (A part.) Elle aime quelqu'un... qui donc?...
LE DUC.

Le voir, lui parler, c'est plus difficile que je ne croyais.

SCÈNE VI

LE DUC, ANTRAGUËT, AURILLY, LE ROI, avec ses pages, deux d'écuyer, deux de chambre, le duc de Guise, les autres princes.

ANTRAGUËT, lui.

C'est prêt!

LE DUC.

Approchez, Henri. Vous savez la vérité tout entière, cette

vérité qu'on cache trop souvent aux rois et qui ne leur apparaît jamais qu'avec la foudre. Vous savez que vos peuples vous ont réjeté, que votre noblesse et les grands du royaume vous ont déposé. Heures-vous, ou vous laisserez la vie; et l'écrite que vous allez signer, en présentant votre abdication comme volontaire, sauve encore les apparences et l'honneur de notre maison. (Le Roi fait un pas.) Oh! vous eussiez été plus dur pour moi, vous qui m'avez humilié si souvent, comme si j'en étais pas un fils de France, votre égal, le seul héritier du trône d'où l'on vous chasse et qui m'appartient désormais! (A lui-même.) Toujours cette immobilité!

ANRAGUET.
Monseigneur, c'est votre frère... terminez son agonie. (A lui.) Sire, signes!

Signez!

ARIELLY.

(Il lui offre une plume. Le Roi lui saute.)

LE ROI.

Ah! soyez prudent!... ne lentes pas notre patience. (Haut au dehors.) Signez, Henri, ou préparez-vous à tout!

MONSOREAU, au dehors.

Les Lorrains ont disparu et les Suisses entrent dans l'abbaye par le cimetière.

LE ROI, avec menace.

Signerez-vous!... (Le Roi se courbe et signe lentement.) Enfin!

ARIELLY, qui a couru à la fenêtre.

Et voilà Crillon qui occupe la porte avec ses gardes-françaises!

ANRAGUET.

Ils montent!...

LE ROI.

Ne craignons rien avec un pareil otage.

(Grippe l'écrite rapidement à la porte.)

UNE VOIX, du dehors.

Ouvrez, mes révérends!

LE ROI.

Cette voix!

MONSOREAU.

Mon Dieu!

LA VOIX, du dehors.

Hendrez-moi donc mon fou, qui n'est pas rentré au Louvre.

MONSOREAU, regardant par la fenêtre.

Le roi!...

LE ROI.

Mais alors... (Il lit le signet.) Chicot premier!

MONSOREAU, en même temps qu'il lire la capote de son roi.

Oh!...

CHICOT, défilant du rideau.

Ah! ah! ah! comme je m'amuse!...

LE ROI.

Misérables!...

LE ROI, en défilant.

Enfonces la porte, monsieur de Crillon!...

LE ROI, égaré.

A moi! à moi!...

MONSOREAU.

Tout est perdu!... Chacun pour soi, monseigneur!

(Il s'écroule par une fenêtre et s'écroule.)

ARIELLY, entrant dans le lieu.

Allons, allons, monseigneur!...

Il veut fuir. Les Suisses lui retournent, commandés par Saint-Luc qui entre par la droite. La porte de l'abbaye, d'où vient le bruit.

SAINT-LUC, à Chicot.

Où est Monsoreau?

CHICOT.

Au souterrain, par cette porte... Vite!...

(Saint-Luc sort précipitamment.)

SCÈNE VII

LES MÉMES, LE ROI, SAINT-LUC, CRILLON,

GARROS, à la porte et portant.

CHICOT.

Tu arrives bien; on allait me faire abdiquer.

LE ROI.

Qu'on m'amène messeigneurs de Guise... (On court.) Monsieur de Busy!... vous entendez, Nancy?

CHICOT, au Roi.

Nous avons une revanche à prendre avec celui-là... je m'en charge!

LE ROI.

Monsieur de Monsoreau!...

CHICOT.

Je m'en suis chargé!...

LE ROI.

Qu'on me laisse, messieurs!... Restez, Chicot!...

Les Gardes se retournent sur l'écroule au fond. Chicot s'adresse à la porte de la cellule.

SCÈNE VIII LE ROI, LE DUC, CHICOT.

LE DUC, entré.

Sire!...

LE ROI.

Ainsi, vous avez conspiré contre moi, comme autrefois vous conspirâtes contre mon frère Charles. Alors, c'était avec le roi de Navarre; aujourd'hui, c'est avec les Guises, qui vous méprisent et qui vous jouent. Autrefois, vous rampiez comme un serpent; aujourd'hui, vous faites le lion, vous voulez mordre!... Après la ruse, la violence! après le poison, l'épée!

LE ROI.

Le poison!... Que voulez-vous dire?

LE ROI.

Tu ne sais pas ce que je veux dire!... Tu ne le connais pas, ce poison du livre de chasse que tu destinais au roi de Navarre, et que le hasard a détourné sur notre frère Charles. Il est bien connu pourtant, ce poison fatal de notre mère! trop connu, n'est-ce pas? Voilà pourquoi tu y as répondu à mon égard! Voilà pourquoi tu as choisi l'épée. Mais regarde-moi donc, toi qui t'allaquas par l'épée au vainqueur du Jarnac et de Moncontour!...

LE DUC.

Mon frère!...

LE ROI.

L'épée!... ah bien! je voudrais la voir seul à seul avec moi, tenant une épée. Tu as la tienne, tu veux me prendre ma couronne, et nous voilà face à face; voyons!... Ah! misérable! sous bien convaincu qu'un homme de ta trempe ne tuera jamais un homme de la mienne. Tiens! ne songe plus à lutter d'une façon ni de l'autre, car, dès à présent, je ne suis plus ton frère, je suis ton roi, ton maître, ton despote... Je te surveille dans tes oscillations; je te pourrais dans tes ténèbres, et à la moindre obscurité, au moindre doute, j'étends la main sur toi, chétif, et je te jette paillasson à la hache de mon bourreau!

LE DUC, se courbant.

Sire, pitié!... pitié!...

LE ROI.

Non!

LE DUC.

Grâce!...

LE ROI.

Vous aurez grâce si vos juges vous font grâce!...

LE DUC.

Laissez-moi voir notre mère!

LE ROI.

A quoi bon, puisque je connais le poison de la famille.

LE DUC.

Oh! sire!... sire!...

LE ROI.

Arrêt!... A moi, Crillon!... mes capitaines! Toul le monde!

SCÈNE IX

LES MÉMES, TOUT LE MONDE.

LE ROI.

Mes prisonniers... messieurs de Guise!...

NANCY.

Évadés, sire! on est à leur poursuite.

LE ROI.

Les vrais successeurs de Charlemagne!... cela ne se perd pas. Je les retrouverai!

SAINT-LUC, ramenant Monsoreau.

Voilà monsieur de Monsoreau, sire!...

CHICOT.

Eh! notre grand teneur, vous voilà donc aux abois!...

LE ROI, à Monsoreau.

L'écrit, à la messe, et à la messe!... Vous savez ce que vous attendez!...

MONSOREAU.

Bien, sire!...

CHICOT.

Voilà une petite femme qui aura été bientôt vouée.

LE ROI.

Nous la remarquerons!

MONSOREAU, tremblant.

Oh!...

CHICOT.

Monsieur de Busy se cache bien, sire, nous ne l'avons pas trouvé dans l'abbaye.

NANCY.

Sire, monsieur de Busy!...

(Bruit de voix.)

Où étiez-vous?...
 Dans mon lit, sire... Demandes à votre capitaine des gardes...
 C'est la vérité.
 D'ailleurs, s'il s'agit de trahison, comme je l'entends dire, Votre Majesté sait que je ne trahis jamais. (Le Duc se rit.) Vous souriez, monsieur le duc?
 De surprise.
 Quoi donc?
 Je croyais monsieur de Bussy trop généreux pour sentir ses gens en danger.
 Quo veut dire Votre Altesse?
 Rien.
 Parlez, je le veux.
 Quels amis est-ce que je rends?
 Mais moi, d'abord. N'êtes-vous pas avec moi ce soir encore, au moment de la procession?
 Mais...
 Quand je vous rencontrai avec monsieur de Saint-Luc?
 Ohant!
 Devant l'église... où vous aviez rendez-vous avec cette personne?
 Quelle personne?
 Une dame!
 Monseigneur le duc... je vous supplie...
 La dame de Monsoreau!
 Oh!
 Le misérable!
 Monseigneur...
 C'est lui!
 Lui...
 Ah! monseigneur, pourquoi n'êtes-vous plus tout-puissant... pourquoi n'êtes-vous plus libre!...
 Me réponds-tu de Bussy?
 Comme de moi-même...
 Vous, monsieur le duc, au Louvre!... (A Bussy.) Gardé à vue... (A Bussy.) Vous m'attendez!... (A Monsoreau.) Vieux, monsieur de Monsoreau, un duc de Vincennes! Monsieur de Bussy, vous êtes libre...
 Il est libre! et moi je suis prisonnier! Oh! non, la liberté! (A Bussy.) Monseigneur! il me faut la liberté!
 La voici!
 Oui... oui... allons!
 Messieurs, au Louvre!
 Votre épée, monseigneur.
 Tu te repentiras...
 Ah! moi aussi... quel gâchis!

CHICOT, à Bussy.
 Voilà donc mon œuvre achevée. Le roi saur, Diane libre... la reste ne me regarde plus.
 Vous ne courez pas rue des Tournelles? vous n'annoncez pas ce bonheur au baron de Méridor, à Diane?
 Est-ce que vous n'êtes pas là!... Il faut bien que vous fassiez quelque chose...
 Oh! j'y vole! Adieu!
 Et moi, je vais me coucher... Bonsoir!

ONZIÈME TABLEAU

La maison de la rue des Tournelles à Châteaubault, contiguë à une terrasse, sur laquelle elle ouvre par un vitrail. Porte à gauche. Porte à droite. Vue de Paris par une nuit orageuse.

SCÈNE PREMIÈRE
DIANE, BUSSY, GERTRUDE.

Vous ne me trompez point, n'est-ce pas, vous ne vous trompez pas vous-même? Tant de joie pour mon bon père, pour moi la liberté, la pensée, le vie... c'est bien là ce que vous m'annoncez?

Et je vous le répète à genoux... Rien me désaltère cet éclair de bonheur après ce siècle de désespoir.

Ne me parlez pas de bonheur ici, où je crois voir encore ce malheureux.

Oui, je comprends votre âme généreuse. Il ne faut pas de sang entre votre passé et votre avenir. Eh bien, nous prions le roi, vous le suppliez vous-même; nous oublierons la vie de cet homme. Son crime le sépare à jamais de vous. Sa condamnation rompt le mariage; n'est-ce pas assez? Qu'il vive!

Qu'il vive et nous devons la vie... Oh! demain, dès demain, quitter Paris, retourner à Méridor, comme hier encore j'en faisais le projet avec Jeanne, vivre sans peur, sans remords, vivre heureux!

Vous partirez... et sans rien regretter ici!

Mais excepté mon frère, ce noble ami qui m'a sauvée, je n'aurais rien laissé à Paris.

Pas même moi?...
 Oh! vous!... Mais non, ici, je ne puis, je ne veux rien vous dire... Ici, je vous reçois mourant, et je recueille votre premier regard; ici, je sors le malheur et la bonté; ici... non, non, ici, ne me demandez pas même une parole!

Eh bien, regardez-moi encore; vous le pouvez maintenant. Ne parlez pas, vous, laissez-moi vous voir, laissez-moi vous adorer.

Bussy! cher Bussy!
 Mon frère!

Monseigneur, que l'on crovait déformé, s'est jeté sur les gardes qui le conduisaient à Vincennes. Il en a poignardé deux, il a passé sur le corps des autres et s'est échappé.

Ah!
 Échappé! Où est-il?

C'est ici qu'il reviendra d'abord. Pas un moment à perdre! il faut sortir d'ici!

Il faut l'attendre.

SCÈNE II
LES MÊMES, CHICOT.

Dien soit loué! j'arrive à temps encore...

Qu'y a-t-il?...
 Mon frère!

Monseigneur, que l'on crovait déformé, s'est jeté sur les gardes qui le conduisaient à Vincennes. Il en a poignardé deux, il a passé sur le corps des autres et s'est échappé.

Ah!
 Échappé! Où est-il?

C'est ici qu'il reviendra d'abord. Pas un moment à perdre! il faut sortir d'ici!

Il faut l'attendre.

